



Acerca de este libro

Esta es una copia digital de un libro que, durante generaciones, se ha conservado en las estanterías de una biblioteca, hasta que Google ha decidido escanearlo como parte de un proyecto que pretende que sea posible descubrir en línea libros de todo el mundo.

Ha sobrevivido tantos años como para que los derechos de autor hayan expirado y el libro pase a ser de dominio público. El que un libro sea de dominio público significa que nunca ha estado protegido por derechos de autor, o bien que el período legal de estos derechos ya ha expirado. Es posible que una misma obra sea de dominio público en unos países y, sin embargo, no lo sea en otros. Los libros de dominio público son nuestras puertas hacia el pasado, suponen un patrimonio histórico, cultural y de conocimientos que, a menudo, resulta difícil de descubrir.

Todas las anotaciones, marcas y otras señales en los márgenes que estén presentes en el volumen original aparecerán también en este archivo como testimonio del largo viaje que el libro ha recorrido desde el editor hasta la biblioteca y, finalmente, hasta usted.

Normas de uso

Google se enorgullece de poder colaborar con distintas bibliotecas para digitalizar los materiales de dominio público a fin de hacerlos accesibles a todo el mundo. Los libros de dominio público son patrimonio de todos, nosotros somos sus humildes guardianes. No obstante, se trata de un trabajo caro. Por este motivo, y para poder ofrecer este recurso, hemos tomado medidas para evitar que se produzca un abuso por parte de terceros con fines comerciales, y hemos incluido restricciones técnicas sobre las solicitudes automatizadas.

Asimismo, le pedimos que:

- + *Haga un uso exclusivamente no comercial de estos archivos* Hemos diseñado la Búsqueda de libros de Google para el uso de particulares; como tal, le pedimos que utilice estos archivos con fines personales, y no comerciales.
- + *No envíe solicitudes automatizadas* Por favor, no envíe solicitudes automatizadas de ningún tipo al sistema de Google. Si está llevando a cabo una investigación sobre traducción automática, reconocimiento óptico de caracteres u otros campos para los que resulte útil disfrutar de acceso a una gran cantidad de texto, por favor, envíenos un mensaje. Fomentamos el uso de materiales de dominio público con estos propósitos y seguro que podremos ayudarle.
- + *Conserve la atribución* La filigrana de Google que verá en todos los archivos es fundamental para informar a los usuarios sobre este proyecto y ayudarles a encontrar materiales adicionales en la Búsqueda de libros de Google. Por favor, no la elimine.
- + *Manténgase siempre dentro de la legalidad* Sea cual sea el uso que haga de estos materiales, recuerde que es responsable de asegurarse de que todo lo que hace es legal. No dé por sentado que, por el hecho de que una obra se considere de dominio público para los usuarios de los Estados Unidos, lo será también para los usuarios de otros países. La legislación sobre derechos de autor varía de un país a otro, y no podemos facilitar información sobre si está permitido un uso específico de algún libro. Por favor, no suponga que la aparición de un libro en nuestro programa significa que se puede utilizar de igual manera en todo el mundo. La responsabilidad ante la infracción de los derechos de autor puede ser muy grave.

Acerca de la Búsqueda de libros de Google

El objetivo de Google consiste en organizar información procedente de todo el mundo y hacerla accesible y útil de forma universal. El programa de Búsqueda de libros de Google ayuda a los lectores a descubrir los libros de todo el mundo a la vez que ayuda a autores y editores a llegar a nuevas audiencias. Podrá realizar búsquedas en el texto completo de este libro en la web, en la página <http://books.google.com>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

DE
L'ESPRIT.

*. . . Unde animi constet natura videndum ,
Quâ fiunt ratione et quâ vi quaque gerantur ,
In teris.*

LUCRET. De rerum naturâ. L. I.

TOME PREMIER,

A PARIS,

Chez A. J. DUGOUR , Libraire , rue des
Grands-Augustins , n°. 29.

1793.



ÉLOGE

DE

M. HELVETIUS.

Si la Philosophie , repoussée par les grandeurs ou les richesses , étoit réduite à consoler cette classe nombreuse qui connoit et s'exagere ses privations ; et si , timide dans ses leçons , elle ne faisoit entendre sa voix que lorsque le cri des passions est vain et inutile : quelque limitée que fût son influence , elle seroit encore le bien le plus cher à l'humanité. Mais si , pénétrant dans l'asyle du puissant ou du riche , elle daigne

Tomel.

A

s'unir à la fortune pour la rendre utile et bienfaisante; si, placée à la source des tempêtes et des orages, elle sait les changer en rosées douces et fécondes; si elle attache l'homme heureux à la société, par le même principe dont elle s'est servie pour en éloigner l'homme indigent, c'est-à-dire, l'amour éclairé de soi-même, l'intérêt de son propre bonheur: qui pourra désormais lui refuser un hommage de respect et de reconnaissance? C'est alors qu'aimer et chercher la sagesse, ne sera plus un état, mais la perfection de tous les états; c'est alors que l'être privilégié qui reçut, presque en naissant, toutes les faveurs

de la nature et de la fortune, échappera également au danger d'en abuser, et à celui de les méconnoître. Cet avantage, souvent trop estimé, quelquefois aussi trop déprisé, la beauté des traits et les charmes d'une figure noble et prévenante, espèce d'éloquence muette qui prévient les cœurs, avant qu'on puisse les persuader, il le réduira à sa juste valeur; et le regardant seulement comme un moyen de plaire, il sentira que la vanité qu'il nous inspire en détruit tout l'effet, et que s'en prévaloir est un moyen sûr de n'en jamais jouir. Inutilement voudrions-nous le dissimuler; la supériorité que donnent les

A ij

richesses, n'est ni moins réelle, ni moins fondée en raison. Nous sommes soumis à des tyrans cruels que nous servons, et que nous multiplions : modérées, elles nous en affranchissent ; excessives, elles nous font rentrer dans l'esclavage. Le Philosophe saura donc se dérober à la fois à la pauvreté et aux affaires : il distinguera parmi nos besoins, ceux qui sont véritables, et ceux qu'on peut regarder comme factices : en éloignant les premiers, il se rendra plus heureux ; en méprisant les derniers, il se rendra plus indépendant. Il aura reconnu qu'il est un terme, passé lequel, les richesses ne peuvent plus être distribuées.

avec choix , mais répandues au hasard ; il ne voudra pas le passer , et connoissant la mesure du bien qu'un particulier peut faire, il dira de bonne heure : J'en ai assez. Mais dégoûté d'une vicissitude trop annexée aux propriétés mobilières, qui trouble l'homme appliqué, et provoque l'avarice ; pénétré sur-tout de cette vérité, qu'un homme de bien qui n'est rien dans une Capitale, transporté dans les campagnes, y devient un Dieu tutélaire, il se déterminera bientôt à diminuer sa fortune pour en assurer la jouissance, et en sanctifier l'emploi.

A ce portrait fidele, il est aisé de reconnoître un vrai Philosophe, un Sage. Il n'est pourtant pas encore achevé. Laissons au stoïque enthousiasme ses opinions fantastiques : sans la vertu, sans doute, il n'est point de bonheur ; mais la vertu seule peut-elle rendre heureux ? Ou plutôt, appellerons-nous vertu, ce sentiment stérile et forcé qui se replie toujours sur lui-même ? Le cri de la Nature nous avertit qu'il faut être heureux ; la voix de la Raison nous apprend qu'il ne faut l'être aux dépens de personne : l'une nous ordonne d'aimer, l'autre de faire un choix. C'est ici que le Philosophe, méprisant l'orgueil des privations,

remercie la Nature de lui avoir donné les moyens de plaire, et la Fortune, d'y avoir ajouté ceux choisir. Également au-dessus des illusions de la jeunesse, et des tristes préjugés d'un monde corrompu, il sait qu'une femme aimable est le meilleur de tous les amis; que les vertus ne sont pas ennemies des graces, et qu'une ame noble et élevée, un cœur simple et vrai, un esprit doux et fin, peuvent, je dirois même, doivent souvent se rencontrer avec la beauté des formes et les graces extérieures. Eh! pourquoi la Nature auroit-elle agi sur un plan si différent du nôtre; et tandis que la magnificence des dehors annonce

de loin nos temples et nos palais, n'auroit-elle voulu décorer que de viles cabanes ? Guidé par de tels principes, notre Sage n'a pu se tromper : heureux par sa compagnie, il le sera encore par ses enfants ; et ce bonheur si pur, si légitime, il le fera partager à ses amis qui mériteront d'en jouir, qui le verront avec attendrissement.

Hélas ! Les larmes qui viennent obscurcir mes yeux, ne m'avertissent que trop qu'il est temps de particulariser notre objet, et d'apprendre au Lecteur que c'est M. Helvetius lui-même que nous lui avons dépeint, et qu'il doit déjà

connoître assez pour le pleurer avec nous. Témoins non suspects des vertus à qui nous offrons ce foible hommage, nous ne pouvons les honorer sans les envier à l'immortalité, qui s'en est trop tôt emparée. Que les gens de bien, que les Nations entières s'applaudissent; sa vie s'est terminée sans tache; son exemple existe dans toute sa pureté; ses ouvrages éclaireront les siècles: mais hélas! sa présence ne répandra plus la confiance, la joie, ou la consolation parmi nous: nous ne le verrons plus, nous ne l'entendrons plus; et tandis que l'Europe le retrouvera dans ses écrits, nous seuls nous l'aurons perdu.

Mais comment connoître parfaitement ses ouvrages, si on ne l'a pas connu lui-même ? Il sembloit que sa personne leur donnât un nouvel éclat, et suffît pour les venger d'une critique calomnieuse. Jamais, en effet, correspondance ne fut plus parfaite entre le Philosophe et sa doctrine ; jamais, par des exemples plus sensibles et plus touchants, on n'a réalisé des méditations plus élevées et plus abstraites. Essayons de rassembler, dans sa vie et dans son Livre, quelques-uns de ces traits qui se prêtent un jour mutuel. Ils nous feront mieux sentir notre perte ; mais ils rendront plus cher ce qui nous reste de lui, sa mémoire et ses écrits.

M. Helvetius, (1) issu d'une famille considérée en Hollande,

(1) Il naquit en 1715. M. Helvetius, son aïeul ; fut Médecin des armées alliées , dans les longues guerres qui occuperent la fin du dernier siècle et le commencement de celui-ci. Il s'acquit la plus grande considération , et mérita , par son zèle et ses talents , que les États-Généraux lui fissent frapper une médaille. M. Helvetius, son pere , avoit passé en France dans sa jeunesse. Il ne tarda pas à s'y faire connoître avantageusement , et il fut bientôt employé , non-seulement dans les armées , en qualité de Médecin , mais encore dans plusieurs négociations secretes. Il mérita la confiance de M. le Régent , et ensuite celle de M. le Duc. Dans une maladie dont le Roi L O U I S XV fut attaqué , son avis prévalut , et la vie du Prince fut con-

et né d'un pere dont la fortune, le crédit et la réputation lui annonçoient qu'il ne paroîtroit dans le monde que sous les plus heureux auspices, fut long-temps sans

servée. Il étoit alors Médecin ordinaire. Il fut ensuite premier Médecin de la Reine ; honoré de la confiance la plus intime de cette Princesse, et jouissant d'une fortune qui surpassoit son ambition, il en employa la plus grande partie au soulagement des pauvres, à qui il donnoit des soins assidus. Dans cet exercice habituel de la bienfaisance, il trouva un préservatif plus salutaire que ceux dont son art lui avoit enseigné les secrets : en effet, il vieillit à la Cour, en conservant sa probité intacte, et se tenant toujours élevé au-dessus de l'intrigue, dont il ne fut jamais ni la victime, ni l'instrument.

montrer une disposition marquée à en profiter. Élevé d'abord dans la maison paternelle , près d'un maître éclairé , et placé ensuite au College de Louis le Grand , il ne fut jamais ni des premiers ni des derniers de ses classes. Des rhumes de cerveau , auxquels il étoit sujet , le rendoient presque stupide ; et dans le cours de ses premières études , son ame ne parut se déceler que par le goût décidé qu'il prit pour la lecture de Quinte-Curce. Ainsi , ce Philosophe , ami des hommes et de la paix , a peut-être puisé dans la vie d'Alexandre , cet amour pour la gloire , qui , donnant un nouveau ressort à son esprit , et l'exci-

citant à l'étude , l'a conduit à la fin à écrire contre les Despotes et les Conquérants.

Lorsqu'il fut parvenu à cet âge , où l'homme moral étant à peine achevé , commence à jouir d'une liberté dangereuse , M. Helvetius trouva , dans ses propres avantages , un obstacle à ses progrès : une figure très-distinguée , une taille svelte et légère , une force de tempérament peu commune , le rendoient également propre à tous les exercices et à tous les plaisirs. Les premiers excitoient son émulation , les autres en étoient la récompense. Mais il s'aperçut bientôt que

si le bonheur de plaire est
vent l'effet des ~~larmes~~ exté-
rieurs, celui d'enchaîner, de fixer
les cœurs, appartient particulié-
rement aux qualités de l'esprit.
Il sentit que les succès de la fi-
gure sont fragiles comme elle, et
que la concurrence à laquelle ils
exposent, est souvent dangé-
reuse, et quelquefois humiliante.
Livré à ces réflexions, il se pro-
menoit seul dans un de nos jar-
dins publics, lorsqu'il apperçut,
au milieu d'un cercle de femmes,
jeunes et aimables, une figure
très - disparate et très - contras-
tante, c'étoit M. de Maupertuis,
qui, revêtu de toute la singulari-
té grotesque et affectée qu'il ajou-

son originalité naturelle ; paroissoit le unique objet de leurs soins et de leur attention. Ce spectacle , qui n'auroit été que risible pour un homme vulgaire , excita une pensée profonde dans l'ame de M. Helvetius ; il interrogea dans le silence les passions de son cœur , et alors il apprit , pour la première fois , ce qu'elles demandoient à son génie. Leur voix étoit toujours trop impérieuse , pour qu'il pût y résister. Aussi-tôt la danse , la paume et tous ses autres exercices perdent tout leur prix à ses yeux ; l'étude , l'étude solitaire et silencieuse occupe leur place : et comme ce Géometre bizarre , à qui la nature

sembloit n'avoir donné d'autres faveurs que le talent, étoit sans cesse présent à sa pensée; ses premiers efforts furent tournés vers les Mathématiques, Science toujours utile, quelques progrès qu'on y fasse, parce qu'elle possède éminemment le mérite d'accoutumer l'esprit à l'application et à la combinaison, sans lesquelles le génie reste infécond; et ne sauroit même exister. L'attente de M. Helvetius ne fut pas trompée; mais ses premiers succès l'ayant fait connoître dans le monde sous un aspect nouveau, le Temple des Muses ne tarda pas à lui être ouvert, M. de Voltaire en étoit l'Apollon, et son culte y subsiste

encore , quoique son oracle , semblable à celui de Dodone , se soit réfugié au fond des forêts , et ne soit plus le prix que d'un long pèlerinage.

Qui pouvoit voir M. de Voltaire , sans brûler du desir d'être Poëte ? C'est-là le cas de dire : *Aut insanit homo , aut versus facit ;* ou plutôt , *et insanit homo et versus facit.* Le succès accompagna les efforts du jeune adepte ; et tandis que ses émules faisoient des vers , il étoit déjà Poëte : témoins ses *Épîtres sur le Bonheur* , qu'il commença dès-lors ; témoin M. de Voltaire lui-même , qui , en rendant justice à son imagination

vive et féconde , a plusieurs fois ajouté que personne n'avoit, comme M. Helvetius , le talent de tourner le vers didactique ou philosophique : talent très-rare , et qui en suppose bien d'autres.

Cependant , une nouvelle carrière s'offroit à son ardeur qui s'animoit de plus en plus. Le goût des sociétés , des Nations , des siècles mêmes , est déterminé par des causes imperceptibles ; et tandis qu'embarqués par de vaines controverses , nous croyons voguer dans un mer orageuse , nous ne navigeons cependant que sur un vaste fleuve , dont quelques-uns , à force de rames , dévancent

le cours, et dont les autres s'efforcent inutilement de surmonter la pente. Là, des pirates cruels exercent leurs ravages; là, des flottes entières s'acharnent au combat: mais les vainqueurs et les vaincus sont également entraînés vers cet océan pacifique, où le doute et la vérité ont établi leur empire. C'étoit alors le temps où la Philosophie ayant passé d'Angleterre en France, commençoit à y faire sentir son influence: une longue paix, un Gouvernement doux et modéré permettoient de penser et d'écrire; et comme le caractere de notre Nation est de n'avancer que par élans, et de ne connoître aucune borne

dans ses progrès , *l'Esprit des Loix* parut tout-à-coup au milieu d'elle , non comme un météore passager , mais comme un astre lumineux et bienfaisant , qui , s'élevant sur notre horison , devoit bientôt éclairer toutes les Nations. On ne sera pas étonné d'apprendre que son immortel Auteur fut l'intime ami de M. Helvetius ; et peut-être ce témoignage seul suffit-il à son éloge. Mais , tandis que le Président de Montesquieu , victime d'une célébrité dangereuse , et précipité dans le chaos des contradictions , avoit également à se défendre de l'éloge et de la satire , M. Helvetius méditoit profondément son Ouvrage,

et il ne fut pas long-temps à s'apercevoir que son seul défaut étoit de ne pas contenir les idées premières des choses qui s'y trouvoient renfermées. Il pensa, qu'avant d'examiner les législations, et de les comparer entre elles, il falloit étudier l'homme lui-même, et fonder, sur sa propre nature, l'édifice des loix auxquelles il doit être soumis. Tel fut l'objet du Livre de l'*Esprit*, qui, postérieur à l'*Esprit des Loix*, dans l'ordre des temps, le précède immédiatement dans l'ordre des idées.

Désormais, uniquement occupé de la grandeur de son plan,

et de l'utilité de son travail, M. Helvetius sacrifia tout à cette noble entreprise. Ses premiers vœux pour un bien plus doux et plus flatteur que les vains plaisirs de sa jeunesse, avoient été dignement récompensés : le choix le plus juste et le plus heureux, en fixant tous ses desirs, l'avoit déterminé pour la vie domestique. (1) Les terres qu'il

(1) Il avoit épousé en 1751, Mlle de Ligneville. Il est peu de personnes qui ne sachent que ce nom est des plus anciens et des plus illustres de la Lorraine ; mais on doit penser que cette considération n'influa en aucune façon sur le choix de M. Helvetius, qui ne fut certainement pas l'ouvrage de la vanité.

avoit acquises, lui offroient tous les loisirs de la campagne; des enfants aimables croissoient sous ses yeux, et animoient sa retraite, dont l'hiver le tiroit à peine pour le ramener dans la société des Savants, où il recueilloit et répandoit tour-à-tour l'instruction. Dix ans entiers d'un calme si parfait, furent employés à la composition d'un Livre, avec lequel il s'étoit, pour ainsi dire, identifié. Dans l'ardeur qui l'animoit, le sacrifice d'une place de Fermier-Général n'avoit rien coûté à son ame désintéressée; dans la disgrâce que des *opinions* lui attirerent, celui d'une place à la Cour ne lui coûta pas davantage.

Content

Content d'échapper à la persécution des corps, qui ne connoit aucune mesure, il fléchit sous la main du Gouvernement, qui frappe et qui soutient, qui punit et qui protège; et retiré dans ses terres, il donna à ses ennemis deux années pour oublier une haine qu'il oublia dans un jour.

Eh! quelle pourroit être la cause d'une haine si injuste? M. Helvetius haï! Non; il n'est pas possible. Ne faisons point cette injure à nos contemporains, à nos concitoyens. Ceux-là seuls, qui ne le connoissoient que comme l'Auteur d'un Livre contraire à leur doctrine ou à leur intérêt,

ont pu se tromper si grossièrement, et concevoir contre lui des préjugés, que sa présence, que son commerce auroient bientôt dissipés. Avant même de juger ses opinions ; il auroit fallu en saisir l'ensemble, en connoître la génération, se pénétrer du système de l'auteur, le suivre dans sa marche, et distinguer ce qui appartient au raisonnement, de ce qui tient au tour d'esprit et à la richesse de l'imagination. Osons jeter un coup d'œil sur cet important Ouvrage, auquel la connoissance que nous avons déjà de la vie et du caractère de son Auteur, va donner un nouvel intérêt.

Sans doute ce fut un projet hardi , d'arracher à la vérité les vains ornemens qui la déparent, pour la montrer ensuite dans son admirable nudité: en effet , parmi cette troupe aveugle et stupide qui veut pourtant connoître et juger , pour un Bouchardon qui ne cherche que la belle nature , il est mille spectateurs ignorants qui n'applaudissent qu'à la magnificence des vêtements. La Philosophie n'est point à l'abri de ces erreurs vulgaires , et quelquefois ses admirateurs sont peuple comme les autres. Donner l'intérêt pour principe à nos actions, et représenter nos passions comme la source de nos vertus , parut

Bij

aux uns un paradoxe téméraire, aux autres un blasphème révoltant. On oublioit sans doute que Locke, qu'Aristote lui-même nous avoient appris que l'ame est une table rase, qui ne reçoit d'idées que par les sensations : ainsi, sans les sensations, point d'idées ; sans les idées, point de volonté : mais, toute sensation cause du plaisir ou de la douleur ; et le premier emploi de nos facultés, est de chercher l'un, et de fuir l'autre ; comment seroit-il donc extraordinaire que l'intérêt de notre individu, c'est-à-dire, l'attrait du plaisir, et la crainte de la douleur, fût le mobile de toutes nos actions ? D'un autre côté, si les

passions ne sont qu'une suite des sensations fortes dérivées du même objet, n'est-il pas naturel qu'elles aient formé nos penchants, nos affections, nos habitudes ; et n'est-ce pas une conséquence nécessaire, que nos vertus même soient le fruit de nos passions ? Que si l'on vient à appliquer ce principe à la morale et à la politique, on s'apercevra bientôt que les hommes ne doivent s'estimer, s'apprécier, qu'en proportion des rapports qu'ils ont entr'eux ; que ces rapports ne pouvant jamais être que de bienfaisance ou de *malfaisance*, il est nécessaire que les sentiments de haine, ou d'amour, soient fondés sur le bien

que nous espérons, ou sur le mal que nous craignons; enfin, que l'intérêt du plus grand nombre devant toujours prévaloir sur celui du plus petit, on appellera juste, ce qui est utile au plus grand nombre; injuste; ce qui nuit au plus grand nombre....

Eh! ne permettons pas qu'une crainte pusillanime nous fasse fermer les yeux à la clarté de ces raisonnements. Le même principe doit animer le Dogmatiste et le Philosophe; l'amour du bien public: il faut voir lequel des deux a fait choix des meilleurs moyens pour l'opérer. L'un; frappé de la morale plus imposante qu'accès-

sible des Zénons et des Epictetes ,
veut que la probité d'un peuple
actif et laborieux par sa nature ,
soit mesurée sur les maximes
exaltées d'un Philosophe oisif :
étouffez vos passions , dira-t-il ,
et la douleur la plus vive ne sera
plus un mal pour vous. Conser-
vons nos passions , dira son ad-
versaire , puisqu'elles sont les vrais
mobiles de notre être ; mais sa-
chons les diriger vers un centre
commun , qui est le bien de la so-
ciété : placé dans les camps , que
la gloire de vaincre enivre votre
ame , mais que ce soit celle de
vaincre pour votre patrie ; au Bar-
reau , que les applaudissements du
peuple animent votre éloquence ,

B iv

mais qu'elle ne soit employée que pour la défense de l'opprimé; que l'amour conserve son pouvoir et ses charmes, mais qu'il devienne le prix du courage; que tous les plaisirs honnêtes soient admis, pourvu que les jouissances d'un homme ne coûtent jamais de soupirs à son semblable. . .

Mais ces puissants ressorts dont on ne sauroit méconnoître l'énergie, peut-on toujours en prévoir l'effet, et dépend-il de nous de les mettre en action? Si la nature a imprimé un caractère particulier à chaque nation; si, par exemple, elle a donné l'amour de la liberté à l'habitant des cli-

mats glacés , et si elle paroît avoir destiné à l'esclavage cet homme détérioré , dont le soleil a bruni la peau et changé les traits , que ferons-nous de nos spéculations morales , quand la nécessité physique les aura condamnées au silence ?

Ici le génie eut besoin de toutes ses ressources : c'étoit l'opinion la plus spécieuse et la plus générale ; c'étoit plus encore , c'étoit celle de l'illustre Montesquieu , qu'il s'agissoit de combattre. Jusqu'à présent , la victoire est restée indécise ; mais de quelque côté qu'elle paroisse pencher , des armes si puissantes n'ont pu

Bv

se choquer sans faire jaillir des étincelles de la lumière la plus vive. Toutefois, si nous examinons les nations répandues sur la surface de ce globe diversement éclairé, nous reconnoîtrons qu'elles ne different guere plus entre elles, que quelques individus, pris au hasard, dans le même pays, dans la même ville. Deux filles sont nées du même pere et de la même mere : l'une, douée des charmes extérieurs, chérie, préférée dans sa famille, a été instruite dans tous les talents, et n'a voulu négliger aucun moyen de plaire ; l'amour commence sa fortune, et lui fait partager celle d'un homme riche et puissant ; trans-

portée à la Cour, ses passions s'allument, son ambition s'échauffe; de la coquetterie elle passe à l'intrigue; elle remue tout, bouleverse tout: tandis que l'autre, reléguée dans un cloître, prend, avec le voile, les vertus et les défauts de son état: elle est crédule, timide, scrupuleuse, et renfermée toute entière dans l'enceinte de son couvent; elle a vu le monde disparaître à ses yeux. La nation libre et commerçante est la première de ces deux sœurs; et la nation, asservie par un long despotisme, n'est pas moins exactement représentée par la seconde. Quelle est cependant la cause d'une si grande différence entre

ces deux êtres que la Nature avoit placés si près l'un de l'autre ? L'éducation. Mais les peuples ont aussi leur éducation ; et c'est leur Gouvernement , leur Législation. Comparez le Romain moderne avec les Fabrices et les Emiles ; le Marchand Grec avec les Léonidas et les Aristides : quelle énorme distance ! Et cependant le climat n'a pas changé. Qui sait donc ce qu'une bonne législation , peut-être faut-il dire plus encore , ce que l'habitude d'une bonne législation pourroit produire enfin sur le Mogol indolent ou le Perse efféminé ? Tout a changé sous la main de l'homme : les plantes , les animaux , des races entières

se sont multipliées ou anéanties, perfectionnées ou détériorées, en raison de ses efforts : comment échapperoit-il lui-même à sa propre influence ?

Laissons chacun adopter ou rejeter, à son gré, ces vastes spéculations ; et n'attendons pas, d'un léger aperçu, cet assentiment général que l'éloquence la plus sublime n'a pas même osé se promettre. Mais en ôtant à cet admirable tissu les couleurs éclatantes dont il est orné, nous pouvons, du moins, montrer les fils qui seuls en ont formé la trame.

Les hommes étant nés sans

idées et avec les organes de l'entendement à peu près semblables, les différences qu'on observe dans leurs caracteres, naissent particulièrement de la série totale des sensations qu'ils ont éprouvées, et des circonstances dans lesquelles elles ont été ressenties : circonstances qui ont décidé de leur importance et de leur énergie. Des diverses manieres dont les individus en ont été modifiés, viennent les habitudes, lesquelles enfantent, à leur tour, les talens, et ce qu'on appelle l'esprit ; expression obscure et indéterminée, si elle ne représente pas l'aptitude à recevoir un grand nombre d'idées, et la

facilité de les comparer. Or ,
comme il est difficile que nos
habitudes ou nos passions ne
nous aient pas déterminés pour
certaines classes d'idées , il resulte
que ce qu'on appelle esprit , n'est
proprement que l'esprit d'une
certaine science , d'un certain
état. Dans l'homme de société ,
ou dans l'homme de Cour , c'est
la connoissance de quelques nuan-
ces légères qui varient à l'infini
les penchans et les caracteres ;
dans le Géometre , c'est la faci-
lité de retenir des nombres , et
de les comparer ; dans l'Artiste ,
c'est la finesse du coup-d'œil , com-
binée avec l'adresse de la main.
De-là la possibilité de rassembler

un grand nombre de gens d'esprit, lesquels, sublimes sur quelques articles, et ineptes sur d'autres, se prendroient mutuellement pour des sots et des ignorants. Une autre conséquence découle de ces réflexions, c'est que l'ignorance est le principe de toutes nos erreurs; car, comment comparer, si la matière nous manque? Mais, d'un autre côté, comment acquérir des idées, si l'intérêt ne vient solliciter notre paresse? Ainsi donc, après s'être convaincu que l'esprit est le fruit de l'éducation, comme nos talents sont celui de nos passions, que l'homme enfin est ce qu'on le fait, il ne reste plus qu'à examiner par

quels moyens on peut faire un homme de bien , un Citoyen. Ce sera, sans doute, en nous éclairant sur notre véritable intérêt , en dirigeant nos passions vers le bonheur public. Pénétré de ces vérités , l'homme qui gouverne , devenu à la fois juste et indulgent , ne permettra plus que l'homme gouverné soit la victime des fautes de la législation ; et ce sera toujours à celle-ci qu'il aura recours , pour remédier aux maux dont la société sera affligée. Il ne punira point l'indigent de n'être pas attaché à sa Patrie ; mais il fera en sorte que chaque Citoyen ait un bien-être suffisant pour s'intéresser vivement à la prospérité

publique : s'il voit le courage s'énerver et l'audace s'amortir, il ne prodiguera pas des sévérités inutiles ; mais il donnera un nouvel aliment à l'émulation, et ranimera l'amour de la gloire par l'espoir des récompenses et l'attrait même des plaisirs. Ainsi, l'autorité ne tombera plus dans cette erreur que Bacon lui a reprochée comme un *solécisme* habituel, de vouloir la fin, sans permettre les moyens ; ainsi, en fondant sur la sensibilité physique, une morale moins sublime, mais plus solide que celle qui nous a été jusqu'ici si vainement enseignée, on parviendra au véritable but de tout Philosophe :

†

*Le bonheur public établi sur le
bonheur particulier.*

Tel est le plan du vaste monument que M. Helvetius osa ériger à la Philosophie de son siècle, et qui, considéré dans son ensemble et dans toute son étendue, n'a rien qui puisse offenser la raison, ni allarmer la morale. Mais le caractère d'un Auteur perce toujours, et ne manque pas d'imprimer à ses Ouvrages certaines marques particulières qui les distinguent, qui leur donnent une sorte de physionomie, sur laquelle ils sont souvent jugés. Qui croiroit que le sien, si accoutumé à lui concilier les cœurs, ait jamais pu lui

aliéner les esprits ? Il faut pourtant l'avouer ; d'antiques préjugés ont étendu leur tyrannie jusqu'aux premières facultés de notre entendement, et interposé leur pouvoir entre nos pensées et nos paroles. Dire exactement ce qu'on pense , fut un privilège que le Cynique seul usurpa quelquefois, et qui ne fut accordé qu'à la démence ; oser l'écrire , n'a encore été celui d'aucun Philosophe. Dans cette gêne habituelle, si la vérité ne se présente pas comme une divinité impérieuse qui exige notre hommage, mais comme une beauté timide qui nous offre ses faveurs dans les ténèbres, le génie élevé au-dessus de son siècle se fait un

jeu de sa supériorité ; il souleve doucement le voile qui couvre nos erreurs , et le laissant tomber soudain , il semble qu'il préfère au plaisir de faire triompher la science , celui d'inquiéter l'ignorance. Tel fut M. de Fontenelle , et tel ne fut pas M. Helvetius. Le premier conservant dans ses travaux cette même délicatesse qui se faisoit appercevoir dans ses organes , n'osoit avancer qu'après avoir tâté le terrain ; et peu pressé d'arriver , il se contentoit d'assurer ses pas : le second , plein de vivacité et d'énergie , ne pouvoit sentir ou parler qu'avec force , et vivoit tout entier sous l'empire de la pensée : celui-là paroissoit

frappé de la foiblesse des autres , celui-ci de sa propre vigueur : l'un ressembloit à la biche inquiète , qui , sur la fin du jour , sort , en tremblant , du taillis dont elle n'ose encore s'écarter ; l'autre , à l'intrépide coursier , qui , délivré de ses entraves , traverse , en bondissant , les forêts et les campagnes.

C'est aux ames vraiment fortes et élevées , à peindre cette contrainte qu'elles ont éprouvée tant de fois , lorsque , comprimées par les préjugés qui les environnent , et forcées de se renfermer en elles-mêmes , elles réagissent sur leur propre substance. On doit sentir qu'alors , si la vérité

leur échappe , ce doit être par saillies , et sous les formes hardies du paradoxe. M. Helvetius ne put se préserver de ce danger. Accoutumé à simplifier toutes les idées , il étoit parvenu à des résultats très-clairs et très-sensibles , mais qui par cela même paroissent extraordinaires lorsqu'on les voyoit séparés des réflexions dont ils étoient le fruit. D'ailleurs , il savoit que les opinions qu'il vouloit combattre , avoient été , de tout temps , revêtues de l'appareil des mots , et secondées de cette subtilité que notre orgueil a coutume d'employer pour se cacher sa foiblesse. Son procédé devoit être tout différent : aux

déclamations morales , il devoit opposer la précision philosophique ; et c'est ainsi qu'il lui arrivoit souvent dans la conversation , et quelquefois dans ses Ouvrages , d'exagérer ses propres pensées , et de s'embarasser peu si l'expression qu'il employoit paroîtroit dure , pourvu qu'elle fût simple et forte. Mais une chose remarquable , et bien à l'honneur de la Philosophie , c'est que , malgré sa vivacité naturelle , il étoit exactement impossible que la chaleur de la dispute le portât à se servir d'aucun terme désobligeant. Persuadé qu'il n'existe pas d'esprit faux par lui-même , et que toutes nos méprises ne viennent que
d'une

d'une ignorance dont il cherchoit la cause dans notre paresse ou dans nos passions , toute sa dialectique consistoit à éclaircir sa pensée ; et lorsqu'il avoit fait ce qui dépendoit de lui pour y parvenir, il s'arrêtoit, et ne conservoit aucune animosité contre son adversaire, dont les erreurs n'avoient rien d'étonnant pour lui, et servoient même souvent de preuve à son système. Aussi sut-il se rendre supérieur à toutes ces tribulations , nécessaires compagnes de l'étude, qui sont encore notre partage, et qui finiront, comme les siennes, dans l'asyle de la tombe. Plus importuné qu'effrayé des cris de l'envie, et suffi-

samment vengé par cinquante éditions de son Livre, qu'il vit paroître en peu d'années, et dans toutes les langues de l'Europe, il s'imposa un silence noble et fier : mais il ne resta pas oisif ; et quoique nous ignorions en quel état il a laissé ses manuscrits, nous osons nous flatter qu'ils ne seront pas perdus pour le Public.

Peut-être y trouverons-nous le complément de cette doctrine que nous venons de développer. Mais puisque nous avons fait observer le fil imperceptible auquel toutes les actions de M. Helvetius, je dirois même toutes ses pensées, étoient attachées, ser-

vons-nous de cette connoissance, dans l'examen des opinions qu'il nous a transmises, et concevons qu'il en fut lui-même la preuve justificative. Instruit à sa propre école, il différa des hommes de génie qui l'avoient précédé, en ce qu'il eut la conscience des déterminations auxquelles il obéissoit, et que, semblable à ces intelligences supérieures qui entendent l'harmonie des sphères, et prévoient de loin les événements que nous attribuons au hasard, il fut, pour ainsi dire, témoin de sa destinée. De-là cette conviction intime, que tout ce que nous tenons de la Nature, est la sensibilité physique; que nos

talents sont le fruit de nos passions, et nos passions celui de mille circonstances qui échappent à notre observation : de-là cette justice habituelle que les autres appelloient indulgence, et qui l'empêchoit de haïr les hommes pour des fautes dont il n'accusoit que leur ignorance ou leurs préjugés : de-là ces ménagements scrupuleux et constants pour l'amour-propre d'autrui, qui l'engageoient à cacher ses talents, au point que ceux qui ne le connoissoient que par le rapport des affaires, ou des liaisons de jeunesse, ne le regardoient que comme un homme de société et de plaisir. Plus sage que le Cynique farouche,

dont les manieres décréditent la doctrine, il ne traitoit pas l'amour-propre comme un Tyran qu'il faut renverser, mais comme un Roi légitime qu'il faut servir et éclairer. Aussi fut-il ami de l'homme du monde et de l'homme de Lettres, du Courtisan et du Savant; et ce qui est plus admirable encore, de l'homme simple et de l'ignorant. Son visage n'étoit pas moins serein, lorsque, retiré à la campagne, il voyoit à sa table ses gens d'affaires, les Curés, les Vicaires de ses Paroisses, qui venoient recueillir ses nombreuses aumônes; que lorsque, rendu à la Capitale, il rassembloit dans sa maison ce que la France et le

Pays étranger offrent de plus illustre dans tous les genres. En effet, ses dispositions, ses moyens de plaire étoient toujours les mêmes; c'étoit la noblesse de son ame et la simplicité de son cœur. Il n'y a jamais eu qu'un seul de ses amis, à qui il se soit étudié de plaire par des attentions particulières; c'étoit M. de Marivaux; la raison en est bien simple; il lui avoit fait une pension de trois mille livres; et cet homme, estimable d'ailleurs, ne laissoit pas que d'être épineux dans le commerce, par un excès de sensibilité que M. Helvetius croyoit devoir respecter plus qu'un autre. Il trouva plus de satisfaction dans un

pareil bienfait, encore mieux placé, s'il est possible. L'amitié réciproque et constante qui en fut la cause, et non pas le fruit, n'a pas moins honoré celui qui l'accepta, que celui qui l'offrit; car tous ceux qui connurent ces deux amis, savent que si le partage inégal des deux fortunes eût été renversé, les rapports n'auroient pas changé entr'eux, et que c'est le hasard seul qui a distribué les rôles.

Mais tandis que je me trouve si naturellement conduit à parler de sa bienfaisance, je suis tout-à-coup arrêté par une considération bien imposante; je crains de

m'exposer à la plus respectable de toutes les critiques ; je crains de voir, non des juges rigoureux condamner mon style et mes pensées, mais des familles éplorées sortir de leur chaumière, ou descendre de-dessous les toits élevés où M. Helvetius faisoit parvenir leur subsistance : ils viendront me citer mille preuves de sa bonté touchante, de sa tendre générosité ; ils me reprocheront, sans doute, de passer sous silence des traits dignes à jamais de la lumière et de la postérité : Ses largesses, diront-ils, nous ont conservé la vie ; les pleurs qu'il a versés sur nous, nous l'ont fait chérir.... Ah ! si je leur répondois

que ce pere des malheureux a été long-temps l'objet de la persécution et de la calomnie ; qu'il a même dû quelquefois leur envier le repos qui accompagnoit leur misere.... Mais non , éloignons plutôt de nos Lecteurs ce tableau funeste , et laissons-les pleurer les grands hommes , sans leur faire haïr l'humanité. Et nous , qu'un sentiment trop tendre aveugle sur nos propres forces , nous qui sommes peut-être coupables , dans ce moment-ci , de croire , comme lui , qu'il suffit de sentir vivement pour bien exprimer , contentons-nous d'avoir jetté sur sa tombe les fleurs qu'il nous a été permis de cueillir. Une main

C v

58 *El. de M. Helvetius.*

plus habile s'apprête à former une couronne digne de lui. Hélas ! parmi tant d'hommes célèbres attachés à celui que nous pleurons, qui peut justifier notre audace, si ce n'est un attachement éternel pour sa mémoire, et pour les déplorable objets de son amour ?





ESSAI

*Sur la Vie et les Ouvrages
de M. HELVETIUS.*

Par M****.

LE Bonheur est l'objet des desirs de tous les hommes, et non pas de leurs réflexions. En le cherchant sans cesse, ils s'instruisent peu des moyens de l'obtenir; et il ne leur a fait faire jusqu'à présent que quelques maximes, quelques chansons, et peu d'Ouvrages.

60 *Vie et Ouvrages*

Les Philosophes de l'antiquité s'occupent beaucoup de cet objet important ; mais ils ont donné plus de phrases que d'idées. Il y a bien de l'esprit dans les *Traité de vitâ beatâ, de tranquillitate animi*, de Sénèque, et très-peu de Philosophie.

Les Moralistes modernes, soumis à la superstition, qui ne peut régner sur l'homme qu'autant qu'elle le rabaisse et l'épouvante, ont fait la satire de la nature humaine, et non son histoire ; ils promettent de la peindre, et ils la défigurent : ils exilent le Bonheur dans le Ciel, et ne supposent pas qu'il habite la

terre. C'est par le sacrifice des plaisirs, qu'ils nous proposent de mériter ce bonheur, qu'ils ont placé au-delà de la vie. Chez eux, le présent n'est rien, l'avenir est tout; et dans les plus belles parties du monde, la science du salut a été cultivée aux dépens de la science du Bonheur.

Quelques Philosophes modernes ont fait de petits Traités sur le Bonheur; les plus célèbres sont ceux de Fontenelle et de Mau-pertuis.

Fontenelle, qui n'a été long-temps qu'un bel esprit, n'étoit pas encore Philosophe quand il

62 *Vie et Ouvrages*

à fait son *Traité*. Il ne savoit pas alors généraliser ses idées : il répand dans son *Ouvrage* quelques vérités utiles , et finement apperçues ; mais il arrange son système pour son caractère , ses goûts et sa situation. Dans ce système , les âmes sensibles ne trouvent rien pour elles ; il apprend peu de choses sur la manière de rendre le Bonheur plus général , et nous dit seulement comment Fontenelle étoit heureux.

Maupertuis , esprit chagrin et jaloux , malheureux , parce qu'il n'étoit pas le premier homme de son siècle ; Maupertuis , avec le secours de deux ou trois défini-

tions fausses , en donnant nos desirs pour des tourments , le travail pour un état de souffrance , nos espérances pour des sources de douleur , nous représente comme accablés sous le poids de nos maux. Selon lui , l'existence est un mal ; et en parlant du Bonheur , il paroît tenté de se pendre.

Après ces tristes et vains raisonneurs , et d'autres dont nous ne parlerons pas , on doit entendre avec plaisir un vrai Philosophe , un homme aimable , aimé et heureux , parler du Bonheur ; et nous pensons que le Public ne verra pas sans intérêt le Poëme que nous lui présentons.

64 *Vie et Ouvrages*

On y trouve une saine Philosophie, de grandes idées, des tableaux sublimes, de la verve, de l'énergie, une foule d'images et de vers heureux. Si le plan ne se trouve pas exactement rempli; s'il y a des négligences dans les détails, quelques tours, quelques expressions prosaïques; si l'harmonie n'est pas toujours assez variée et assez vraie, ces défauts sont expiés par des beautés de la première classe. Les mêmes défauts se trouvent dans le Poëme de Lucrece, rempli d'ailleurs d'une fausse Philosophie; et cependant ce Poëme a franchi avec gloire le long espace de vingt siècles.

Lucrece et M. Helvetius sont morts avant d'avoir achevé leurs Poëmes. Nous espérons que le François sera traité avec la même indulgence que le Romain a obtenue de son siecle et de la postérité. Il la mérite, par cet amour de l'humanité, ce desir du bonheur des hommes, qui est répandu dans cet Ouvrage, comme dans le Livre de *l'Esprit*, et qui anima l'Auteur dans tout le cours de sa vie.

CLAUDE-ADRIEN HELVETIUS naquit à Paris au mois de Janvier 1715, de Jean-Adrien Helvetius et de Gabrielle d'Arman-court. La famille des Helvetius

66 *Vie et Ouvrages*

originaire du Palatinat, y fut persécutée du temps de la Réforme, et s'établit en Hollande, où plusieurs d'entr'eux ont possédé des emplois honorables. Le bisaïeul de M. Helvetius, premier Médecin des armées de la République, mérita qu'elle fit frapper des médailles en l'honneur des services qu'il lui avoit rendus. Le fils de cet homme illustre vint à Paris fort jeune. Il y fut connu sous le nom de Médecin Hollandois; et nous lui devons l'Ipécacuanha: il avoit appris l'usage de cette racine d'un de ses parents, Gouverneur de Batavia; il s'en servit avec beaucoup de succès à Paris et dans nos armées. Louis

XIV , dont les graces étoient si souvent ce que doivent être les graces des Rois , c'est à-dire , des récompenses , lui donna des Lettres de Noblesse , et la charge d'Inspecteur-général des Hôpitaux. Il mourut à Paris en 1727 , regretté des pauvres et des gens de bien.

Un de ses fils , héritier de ses talents , cultiva , comme lui , la Médecine avec gloire. Il étoit jeune encore , lorsqu'il sauva le Roi régnant d'une maladie dangereuse , dont ce Prince fut attaqué à l'âge de sept ans. Il fut depuis premier Médecin de la Reine , et mérita la confiance et

les bontés de cette Princesse. Il fut à Versailles l'ami de toutes les maisons dont il étoit le Médecin. Il recevoit chez lui un grand nombre de pauvres, et alloit voir assiduellement ceux que leurs infirmités retenoient chez eux.

Il aimoit beaucoup sa femme, qui étoit belle, et attachée à son mari, comme à tous ses devoirs. Ils aimèrent tendrement leur fils, et s'occupèrent également de son éducation et du soin de rendre son enfance heureuse. Il n'avoit pas cinq ans, lorsqu'ils le confièrent à M. Lambert, homme sage et sensible, qui vit encore, et pleure son élève.

Il n'y avoit point de travail que l'envie de plaire à un tel Précepteur, ne fit entreprendre au disciple. Il eut de bonne heure le goût de la lecture. Il est vrai qu'il n'aima d'abord que les contes de Fées et des Livres où régnoit le merveilleux. Mais il leur associa bientôt La Fontaine, et même Despréaux, dont les Ouvrages charment les hommes de goût, mais ne devoient pas charmer l'enfance.

On venoit de mettre le jeune Helvetius au College, lorsqu'il lut l'Illiade et Quinte-Curce. Ces deux lectures changerent son caractere. Il étoit fort timide; il

devint audacieux. Son goût pour l'étude fut suspendu pendant quelque temps. Il vouloit entrer au service , et ne respiroit que la guerre.

D'abord le despotisme de ses Régents , leur ton menaçant et la contrainte le révolterent. Les occupations minucieuses dont on le surchargeoit , le dégoûterent. Il ne fit que des progrès médiocres. Mais parvenu à la Rhétorique , le P. Porée , son Régent dans cette classe , s'aperçut que cet écolier étoit très - sensible aux éloges. En louant ses premiers efforts , il lui en fit faire de plus grands. Les amplifications étoient

à la mode au Collège. Le P. Porée trouva dans celles d'Helvetius, plus d'idées et d'images, que dans celles des autres disciples. De ce moment, il lui donna une éducation particulière. Il lisoit avec lui les meilleurs Auteurs anciens et modernes, et lui en faisoit remarquer les beautés et les défauts. Ce Pere n'écrivoit pas avec goût; mais il avoit d'excellents principes de Littérature. C'étoit un bon maître, et un méchant modèle. Il avoit sur-tout le talent de connoître la mesure d'esprit et le caractère de ses élèves; et la France lui doit plus d'un grand homme, dont il a deviné et hâté le génie.

La première jouissance de la gloire, en augmente l'amour. Le jeune Helvetius, comblé d'éloges dans les exercices publics de son Collège, voulut réussir dans tout ce qui pouvoit être loué. Il avoit d'abord détesté la danse et l'escrime : il excella depuis dans ces deux arts. Il a même dansé à l'Opéra sous le nom et le masque de Javillier, et a été très-applaudi.

Son émulation, qui s'étendoit à tout, ne prit jamais le caractère de l'envie. Il aimoit ses jeunes rivaux ; il avoit gagné leur confiance. Ils étoient sûrs de sa discrétion, dans ces petits complots que la sévérité des maîtres et le
besoin

besoin du plaisir tendent si communs parmi les jeunes gens. -

Il étoit encore au College, lorsqu'il connut le Livre de l'Entendement humain. Ce Livre fit une révolution dans ses idées. Il devint un zélé disciple de Locke, mais disciple, comme Aristote l'a été de Platon, en ajoutant des découvertes à celles de son maître.

Il porta dans l'étude du Droit, l'esprit philosophique que Locke lui avoit inspiré. Il cherchoit dès lors les rapports des loix avec la nature et le bonheur des hommes.

Son pere, dont la fortune étoit médiocre, et qui avoit encouru

74 *Vie et Ouvrages.*

la disgrâce du Cardinal de Fleury par son attachement à M. le Duc, le destinoit à la Finance, comme à un état qui pouvoit l'enrichir et lui laisser le temps de faire usage de ses talents. Il l'envoya chez M. d'Armancourt, son oncle maternel, et Directeur des Fermes à Caen. Là, Helvetius fut occupé des Lettres et de la Philosophie; plus que de la Finance; et plus occupé des femmes, que des Lettres et de la Philosophie. Il apprit cependant en peu de temps, et presque sans y songer, tout ce que doit savoir un financier.

Il avoit vingt-trois ans, lors-

que la Reine, qui aimoit M. et Madame Helvétius, obtint pour leur fils une place de Fermier général. Il n'eut d'abord que le titre et une demi-place : mais M. Orry lui donna bien-tôt la place entière. C'étoit lui donner cent mille écus de rente. Ses parents emprunterent les fonds qu'un Fermier général doit avancer au Roi, et ils exigèrent de leur fils, qu'il prendroit sur les produits de sa place, les rentes et même le remboursement de ces fonds.

Il avoit deux passions qui pouvoient déranger le financier le plus opulent ; l'amour des femmes, & l'envie de faire du bien. Mais

il avoit de l'ordre, et de la probité. Au milieu de tant de moyens de jouir, il sut jouir avec sagesse. Il destina d'abord les deux tiers de ses revenus au remboursement de ses fonds. Le reste fut consacré aux dépenses que son âge et la noblesse de son cœur lui rendoient nécessaires.

Il avoit cherché, au sortir de l'enfance, à se lier avec les hommes célèbres dans les Lettres. Marivaux étoit de ce nombre. Cet homme, qui a mis dans ses Romans tant d'esprit, de sentiment et de verbiage, étoit souvent agréable dans la conversation. Il méritoit des amis, par la délicatesse de

son ame, et la pureté de ses mœurs. M. Helvetius lui fit une pension de dix mille francs. Marivaux, quoiqu'un excellent homme, avoit de l'humeur, et devenoit aigre dans la dispute. Il n'étoit pas celui des amis de M. Helvetius, pour lequel celui-ci avoit le plus de goût. Mais du moment qu'il lui eut fait une pension, il fut celui de ses amis pour lequel il eut le plus d'attentions et d'égards.

Le fils de Saurin, de l'Académie des Sciences, n'avoit encore donné aucun des Ouvrages qui lui ont fait de la réputation. Mais il étoit connu des Gens de Lettres comme un esprit étendu,

juste et profond, qui avoit des connoissances variées, de la vertu et du goût. Il n'avoit alors pour subsister, qu'une place qui ne convenoit point à son caractère. Il reçut de M. Helvétius une pension de mille écus, qui lui valut l'indépendance, le loisir de cultiver les Lettres, et le plaisir de sentir et de publier qu'il devoit son bonheur à son ami. Ce digne ami, lorsque M. Saumai voulut se marier, l'obligea d'accepter les fonds de la pension qu'il lui faisoit.

Il cherchoit par-tout le mérite, pour l'aimer et le secourir. Quelque soin qu'il ait pris de cacher

ses bienfaits, nous pourrions présenter une liste d'hommes connus qu'il a obligés. Mais nous crions manquer à sa mémoire, si nous osions nommer ceux qui ont eu la foiblesse de rougir de ses secours.

Fontenelle étoit alors à la tête de l'Empire des Lettres. L'étendue de ses lumières, sa philosophie saine, la sagesse de sa conduite, la variété de ses talents, l'enjouement de son esprit, la facilité de son commerce, le rendoient agréable à plusieurs sortes de sociétés. Son indifférence même étoit utile à sa considération. Les ennemis de ses amis, sûrs de n'être

Div

pas ses ennemis, le voyoient avec plaisir. Il avoit de plus le mérite d'un grand âge, et celui d'avoir vu ce siècle brillant, dont notre siècle aime à s'entretenir. Sa mémoire étoit remplie d'Anecdotes intéressantes, qu'il rendoit plus intéressantes encore par la manière de les placer. Ses contes et ses plaisanteries faisoient penser. Les femmes, les hommes de la Cour, les Artistes, les Poëtes, les Philosophes, aimoient sa conversation.

M. Helvetius faisoit sa cour à Fontenelle. Il alloit chez lui, comme un disciple qui venoit proposer ses doutes avec modesté.

tie. C'étoit avec lui qu'il aimoit à parler des Hobbes et des Locke. Ce qu'il apprit sur-tout de Fontenelle, c'est le talent, aujourd'hui trop négligé, de rendre avec clarté ses idées.

Montesquieu n'étoit alors que l'Auteur des Lettres Persanes. Mais dans cet Ouvrage frivole en apparence, et dans la conversation, M. Helvetius avoit aperçu le guide des Législateurs. Montesquieu devina aussi quel homme seroit un jour son ami. Je ne sais, disoit-il, si Helvetius connoit sa supériorité; mais pour moi, je sens que c'est un homme au-dessus des autres.

D v

82 *Vie et Ouvrages*

La Henriade, Poëme épique d'un genre tout nouveau, des Tragédies qui balancoient celles de nos grands Maîtres, l'Histoire de Charles XII, si supérieure à toutes les histoires écrites en France, des pieces fugitives qui faisoient oublier cette foule de riens agréables, si communs dans le siecle de Louis XIV, une Philosophie lumineuse répandue sur plusieurs genres, beaucoup de génie, plusieurs sortes de mérite, attiroient sur M. de Voltaire les regards de la France et de l'Europe. Personne n'a plus excité que lui l'admiration et l'envie. La partie du public, qui ne se rend pas l'écho d'hommes de let-

tres jaloux, les jeunes gens qui, dans leurs lectures, cherchent de bonne foi, du plaisir ou des modèles, étoient ses admirateurs. Le reste à peu près composoit le nombre de ses ennemis. Son amour pour les Lettres, son art de louer dont il n'a fait que trop d'usage, sa politesse, son envie de plaire, ne pouvoient calmer la rage de l'envie. Il cherchoit à s'y dérober, dans la retraite de Cirey. M. Helvetius alla l'y chercher. Il lui confia ses secrets les plus chers, c'est-à-dire, le dessein et les deux premiers Chants de son Poëme du Bonheur. Il trouva un critique plus éclairé que tous ceux qu'il avoit con-

sultés jusqu'à ce moment, un ami zélé pour sa gloire.

On voit par plusieurs lettres de M. de Voltaire, combien ce grand homme avoit été frappé du génie de M. Helvetius. « Votre première Épître, lui dit-il, est pleine d'une hardiesse de raison bien au-dessus de votre âge, et plus encore de nos lâches Écrivains, qui riment pour leurs Libraires, qui se resserent sous le compas d'un Censeur Royal, en-vieux ou timide : misérables oiseaux, à qui on rogne les ailes, qui veulent s'élever et tombent en se cassant les jambes. Vous avez un génie mâle ; et j'aime

mieux quelques-unes de vos sublimes fautes, que les médiocres beautés dont on veut nous affa-
dir. »

Dans d'autres occasions, M. de Voltaire donne à M. Helvetius des conseils excellents, et que nous rapporterons, parce qu'ils peuvent être utiles à quiconque veut écrire en vers.

« Je vous dirai en faveur des progrès qu'un si bel art peut faire entre vos mains ; Craignez, en atteignant le grand, de sauter au gigantesque. N'offrez que des images vraies ; servez-vous toujours du mot propre. Voulez-vous une petite règle, infallible ? La voici :

Quand une pensée est juste et noble, il faut voir si la manière dont vous l'exprimez en vers, seroit belle en prose, et si votre vers, dépouillé de la rime et de la césure, vous paroît alors chargé d'un mot superflu : s'il y a dans la construction le moindre défaut, si une conjonction est oubliée, enfin, si le mot le plus propre n'est pas mis à sa place, concluez que votre diamant n'est pas bien enchâssé. Soyez sûr que des vers qui auroient un de ces défauts, ne se feront pas relire ; et il n'y a de bons vers, que ceux qu'on relit. »

Dans une autre lettre, M. de

Voltaire reprend M. Helvetius, qui lui avoit dit trop de mal de Boileau. « Je conviens, dit-il, avec vous, qu'il n'est pas un Poëte sublime; mais il a très-bien fait ce qu'il vouloit faire. Il a mis la raison en vers harmonieux et pleins d'images. Il est clair, conséquent, facile, heureux dans ses expressions: il ne s'éleve gueres, mais il ne tombe pas; et d'ailleurs, ses sujets ne comportent pas cette élévation dont ceux que vous traitez sont susceptibles. Vous avez senti votre talent, comme il a senti le sien. Vous êtes Philosophe; vous voyez tout en grand; votre pinceau est fort et hardi; la Nature vous a mieux doué que

Despréaux: mais vos talents, quelque grands qu'ils soient, ne seront rien sans les siens. Je vous prêcherai donc éternellement cet art d'écrire que Despréaux a si bien connu et si bien enseigné, ce respect pour la langue, cette suite d'idées, ces liaisons, cet art aisé avec lequel il conduît son Lecteur, ce naturel qui est le fruit du génie. Envoyez-moi, mon cher ami, quelque chose d'aussi bien travaillé que vous imaginez noblement.»

Quelques hommes d'esprit mais dont les idées n'étoient pas fort étendues, disoient souvent à M. Helvetius, que la Métaphy-

sique, et en général la Philosophie, ne pouvoit être traitée en vers. Il n'étoit pas fait pour les croire; mais quelquefois il avoit des doutes. M. de Voltaire le rassuroit.

« Soyez persuadé, lui disoit-il, que la sublime Philosophie peut fort bien parler le langage des vers. Elle est quelquefois poétique dans la prose du P. Mallebranche. Pourquoi n'acheveriez-vous pas ce que Mallebranche a ébauché? C'étoit un Poète manqué; et vous êtes né Poète ».

M. de Voltaire avoit raison. Est-ce que Lucrece chez les Romains, et Pope chez les Anglois,

n'ont pas fait deux Poèmes philosophiques, et pourtant admirables ?

Des hommes peu éclairés, et quelques amis peut-être jaloux, répétoient à M. Helvetius qu'il devoit son temps à d'autres études qu'à celles de la Poésie et de la Philosophie. « Continuez, lui écrivoit M. de Voltaire, de remplir votre ame de toutes les connoissances, de tous les Arts et de toutes les vertus. Ne craignez pas d'honorer le Parnasse de vos talents. Ils vous honoreront sans doute, parce que vous ne négligerez jamais vos devoirs. Les fonctions de votre état ne

sont-elles pas quelque chose de bien difficile pour une ame comme la vôtre ? Cette besogne se fait, comme on règle la dépense de sa maison et le livre de son Maître-hôtel. Quoi ! pour être Fermier général, on n'auroit pas la liberté de penser ? Eh ! Atticus étoit Fermier général. Les Chevaliers Romains étoient Fermiers généraux. Continuez donc, Atticus. »

Atticus continua. Il est d'usage que la Compagnie des Fermes envoie dans les Provinces les plus jeunes des Fermiers. Ils sont chargés de s'instruire des différentes branches des revenus, de veiller sur les Commis, et de faire

exécuter les Ordonnances. Dans ces voyages, qu'on appelle *tournees*, M. Helvetius visita successivement la Champagne, les deux Bourgognes et le Bordelois; et nulle part il ne se fit une loi de donner toujours raison aux Préposés de la Ferme; et toujours tort aux Peuples. Il ne vouloit point recevoir l'argent des confiscations; et souvent il dédommagea le malheureux, ruiné par les vexations des Employés. La Ferme n'approuva pas d'abord tant de grandeur d'ame. Mais depuis M. Helvetius ne fit de belles actions qu'à ses propres dépens, et les Fermiers voulurent bien tolérer cette conduite.

Il eut le courage d'être souvent l'Orateur du peuple auprès de sa Compagnie et du Ministre. On venoit d'employer dans les salines de Lorraine et de Franche-Comté, une machine appelée Graduation, qui diminuoit la consommation du bois, mais aussi la qualité du sel. M. Helvetius proposa de détruire la machine, ou de diminuer le prix du sel. Il est aisé de juger qu'il ne put rien obtenir.

Il arrivoit à Bordeaux, lorsqu'on venoit d'y établir un nouveau droit sur les vins, qui désoloit la Ville et la Province. Il écrivit à sa Compagnie contre le

nouveau droit, et fut indigné des réponses qu'il reçut. Il lui échappa de dire un jour à plusieurs Bourgeois de Bordeaux : « Tant que vous ne ferez que vous plaindre, on ne vous accordera pas ce que vous demandez. Faites-vous craindre. Vous pouvez vous assembler au nombre de plus de dix mille. Attaquez nos Employés ; ils ne sont pas deux cents. Je me mettrai à leur tête, et nous nous défendrons ; mais enfin vous nous battrez, et on vous rendra justice ».

Heureusement, ce conseil de jeune homme ne fut pas suivi. Mais de retour à Paris, M. Hel-

vetius appuya si bien les plaintes des Bordelois, qu'il obtint la suppression de l'impôt.

Cependant il réprimoit l'avidité des subalternes ; il indiquoit les moyens d'en diminuer le nombre ; il proposoit de donner plus de valeur aux terres du domaine ; et c'est ainsi qu'il se rendoit utile, à la fois, à la Ferme et à la Nation. Ces services ne l'empêchoient pas d'éprouver quelquefois des dégoûts. Il avoit affaire à de petits esprits, et il leur proposoit de grandes vues ; à des hommes endurcis par l'âge et par la finance, et il leur parloit d'humanité. Les malheureux qu'il sou-

l'ageoit, le commerce des Gens de Lettres, ses études et ses maîtresses, lui faisoient à peine supporter les inconvénients de son état. Son père, qui avoit fait de lui un Fermier général, ne put jamais en faire un financier. Il avoit remboursé ses fonds; et malgré ses dépenses en plaisirs et en bonnes œuvres, il se trouvoit encore des sommes considérables. Il acheta des terres, et forma le projet de s'y retirer, pour s'y livrer entièrement aux Lettres et à la Philosophie. Mais il lui falloit une femme qu'il pût aimer, et que la retraite dans laquelle il vouloit vivre, ne rendroit pas malheureuse.

Chez

Chez Madame de Graffigny, si connue par le joli Roman des Lettres Péruviennes, il vit M^{lle} de Ligniville, et fut frappé de sa beauté et des agréments de son esprit. Mais avant de songer à l'épouser, il voulut la connoître. Il la voyoit souvent, sans lui parler de ses desseins et du goût qu'il avoit pour elle. Enfin, après un an d'observation, il vit que M^{lle} de Ligniville avoit l'âme élevée sans orgueil, qu'elle supportoit sa mauvaise fortune avec dignité, qu'elle avoit du courage, de la bonté et de la simplicité. Il jugea qu'elle partageroit volontiers sa retraite, et lui en fit la proposition, qui fut acceptée. Mais avant

de se marier, il voulut quitter la place de Fermier général.

M. Helvetius, par complaisance pour son père, acheta la charge de Maître-d'Hôtel de la Reine. Il n'étoit pas plus fait pour la Cour que pour la Finance. Il fut très sensible aux bontés de la Reine. Cette Princesse aimoit les gens d'esprit, et traita bien M. Helvetius, qui n'eut pas d'abord autant d'ennemis qu'il en méritoit; son lui pardonna long-temps ses lumieres et ses vertus. Sa charge n'exigeoit pas beaucoup de service, et lui laissoit l'emploi de son temps.

Il se maria enfin au mois de Juillet 1751, et partit sur le champ

pour sa terre de Voré. Il y ménoit avec lui deux Secrétaires, qui lui étoient inutiles depuis qu'il n'étoit plus Fermier général. Mais il leur étoit nécessaire. L'un d'eux, nommé Bandot, étoit chagrin, caustique et inquiet. Sous le prétexte qu'il avoit vu M. Helvetius dans son enfance, il se permettoit de le traiter toujours comme un Précepteur brutal traite un enfant. Un des plaisirs de ce Bandot étoit de discuter avec son maître, la conduite, l'esprit, le caractère, les ouvrages de ce maître indulgent. La discussion ne finissoit jamais que par la plus violente satire. M. Helvetius l'écoutoit avec patience; et quel-

quelquefois en le quittant, il disoit à Madame Helvetius: « Mais est-il possible que j'aye tous les défauts et tous les torts que me trouve Bandot? Non, sans doute. Mais enfin j'en ai un peu: et qui est-ce qui m'en parleroit, si je ne garde pas Bandot? »

Il n'étoit occupé dans ses terres, que de ses Ouvrages, du bonheur de ses vassaux, et de Madame Helvetius. Il pouvoit dire comme Mylord Bolingbroke dans une de ses Lettres à Swift: « Je n'ai plus que pour ma femme, l'amour que j'avois autrefois pour tout son sexe ».

Il avoit cessé depuis deux ans

de travailler à son Poëme. Cet ouvrage l'avoit conduit à des recherches sur l'homme. Dès ses premières méditations, il avoit entrevu des vérités nouvelles. Ces vérités devinrent plus claires, et le conduisirent à d'autres ; et il étoit livré entièrement à la Philosophie, lorsqu'en 1755, il perdit son pere. Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai dit de ce Médecin illustre. Il connoissoit parfaitement son fils ; c'est-à-dire qu'il avoit de grandes lumieres, et qu'il étoit sans préjugés. Il vit avec plaisir ce fils sacrifier une grande fortune à l'espérance de la gloire. M. Helvetius regretta beaucoup un si excellent pere. Il

refusa de recevoir sa succession qu'il voulut laisser entièrement à sa mere. Après de longues contestations, il obtint qu'elle en conserveroit la plus grande partie. La mort de son pere étoit le premier malheur, qui, jusqu'alors, eût troublé sa vie heureuse, et suspendu ses occupations. Il les reprit dès qu'il en eut la force; et enfin en 1758, il donna le Livre de l'*Esprit*, dont je vais faire l'analyse.

Il commence par examiner ce qu'on entend par le mot *esprit*. Il est tantôt la faculté de penser, et tantôt la masse d'idées et de connoissances rassemblées dans la tête d'un homme.

Ces idées s'acquièrent par l'impression des objets extérieurs sur nos sens ; elles se conservent par la mémoire, qui n'est que la première impression continuée, mais affoiblie. Ce don d'acquérir des idées par les sens, et de les conserver par la mémoire, ne nous donneroit que des connoissances bornées, et nous laisseroit sans Arts, sans mœurs et sans police, si la Nature nous avoit conformés comme la plupart des animaux : c'est à nos mains flexibles que nous devons notre industrie ; et sans cette industrie, occupés dans les forêts du soin de nous défendre, et de disputer notre subsistance, à peine aurions-nous for-

mé quelques sociétés foibles ou barbares.

Les objets, dont les sens nous transmettent les idées, ont des rapports avec nous et entre eux. L'esprit humain s'éleve à la connoissance de ces rapports : voilà sa puissance et ses bornes. L'aperceivance de ces rapports est ce qu'on appelle *jugement*.

Juger, c'est sentir.

La couleur que je nomme *rouge*, agit sur mes yeux différemment de la couleur que je nomme *jaune*. L'idée de cette différence est un jugement : ce jugement est une sensation composée de sensations

reçues dans le moment ou conservées dans la mémoire. Les notions même de force, de puissance, de justice, de vertu, etc. quand on les analyse, se réduisent à des tableaux placés dans l'imagination ou la mémoire.

Tout dans l'homme se réduit donc à sentir.

L'homme est sujet aux erreurs. Elles ont trois causes : les passions, l'ignorance, et l'abus des mots.

Les passions nous trompent, parce qu'elles nous font voir les objets sous une seule face. Le Prince ambitieux fixe son attention sur l'éclat de la victoire, et

E v

sur la pompe du triomphe. Il oublie les inconstances de la fortune, et les malheurs de la guerre.

La crainte présente des phan-
tômes, et ne laisse point d'entrée
à la vérité. L'amour est fertile en
illusions. « Vous ne m'aimez plus,
disoit Mademoiselle de Caumont
à Poncet; vous croyez moins ce
que je vous dis, que ce que vous
voyez ».

L'ignorance est la cause des
erreurs dans les questions diffi-
ciles. C'est faute de connoissances
que la question du luxe a été si
long-temps agitée, sans être éclair-
cie. De grands hommes en ont
fait l'apologie, d'autres la satire.

Sur l'abus des mots, troisieme cause de nos erreurs, M. Helvetius renvoie à Locke, et ne dit qu'un mot en faveur de ceux qui ne voudroient pas recourir au Philosophe Anglois. Il fait voir que les sens faux donnés aux mots *espace, matiere, infini, amour-propre, liberté*, ont été les sources de beaucoup d'erreurs en Méta-physique et en Morale. La *matiere* n'est que la collection des propriétés communes à tous les corps. L'*espace* n'est que le néant ou le vuide; considéré avec les corps, il n'est que l'étendue. Le mot *infini* ne donne qu'une idée, l'absence des bornes. L'*amour-propre*, est un sentiment grave

en nous par la nature , et qui devient vertueux ou vicieux, selon la différence des goûts , des passions , des circonstances. La *liberté* de l'homme consiste dans l'exercice volontaire de ses facultés.

Passons au second discours.

L'esprit a plus ou moins l'estime du public , selon que les idées sont neuves , utiles et agréables. Ce ne sont pas leur nombre , leur étendue , qui emportent notre estime ; c'est le rapport qu'elles ont avec notre bonheur , qui nous force à leur accorder notre hommage. Ainsi c'est la reconnois-

sance ou la vengeance qui louent
ou qui méprisent.

Les idées les plus estimables
sont celles qui flattent nos pen-
chants. Le premier des Livres pour
Charles XII., c'est la vie d'A-
lexandre; pour une femme sen-
sible, c'est le Poète qui peint
l'amour. C'est notre intérêt qui
nous fait adopter ou rejeter l'o-
pinion des autres.

Il est vrai qu'il y a sur la terre
un petit nombre de Philosophes
conduits par l'amour du vrai qui
estiment de préférence les idées
lumineuses: mais ces Philosophes
sont en si petit nombre, qu'il ne
faut pas les compter. Le reste du

genre humain n'estime que les idées qui flattent son opinion ou son intérêt. Un sot n'a que de sots amis. Auguste, Louis XIV, le grand Condé vivoient avec les gens d'esprit. Sous un Monarque stupide, disoit la Reine Christine, toute sa Cour l'est, ou le devient.

Lorsque la réputation d'un homme ou d'un ouvrage est établie, nous les louons souvent sans les estimer. Nous n'avons pas pour eux une estime sentie ; mais une estime sur parole. Telle est l'estime générale pour Homere, que tout le monde loue, et qui n'est lu que des Gens de Lettres.

Chaque homme a de soi la plus haute idée, et n'estime dans les autres que son image, ou ce qui peut lui être utile.

Le Fakir et le Sybarite, la prude et la coquette, se méprisent. Le Philosophe, qui vivra avec des jeunes gens, sera l'imbécille, le ridicule de la société. L'homme de robe, l'homme de guerre, le Négociant croient chacun sincèrement que leur sorte d'esprit est la plus estimable.

Ainsi la grande société, la Nation, se divise en petites sociétés, qui, selon leurs occupations, leur rang, leur état, estiment la sorte

d'esprit avec laquelle elles ont du rapport.

A la Cour, on estime sur-tout les hommes du bon ton, quoiqu'ils soient pour la plupart frivoles, ineptes, ignorants.

Si les petites sociétés n'estiment que l'esprit qui est le plus près de leur esprit, le public n'accorde son estime qu'à l'esprit qui est utile au public.

En conséquence de cette vérité, l'esprit qui réussit dans les sociétés particulières, réussit rarement dans le public.

Tel homme, au contraire, tel ouvrage font honneur à la Nation,

et ne réussissent pas dans les sociétés particulières.

Si le public ne rend aucun honneur à l'esprit médiocre, c'est qu'il n'est jamais d'aucune utilité. Si pourtant dans certaines circonstances des esprits médiocres devenus Généraux ou Ministres, sont honorés, c'est qu'ils ont eu le bonheur d'être utiles. De plus, on a de l'indulgence pour les Grands. On ne demande pas à la Comédie Italienne les mêmes talents qu'à la Comédie Française.

Après la mort des hommes en place et des Artistes, ceux-ci sont les plus honorés, parce que la pos-

térité jouit de leurs travaux, et que les autres ne sont utiles qu'à leur siècle.

Certains esprits célèbres dans quelques pays et quelques siècles, ne le sont point dans d'autres siècles et dans d'autres lieux. Les Sophistes, les Théologiens, si illustres autrefois, recueillent le mépris des siècles éclairés. Les farces de Scarron réussissoient avant que l'on eût vu Molière.

Il y a pourtant des idées qui plaisent dans tous les lieux et dans tous les temps : les unes sont instructives, les autres sont agréables. Il y en a des unes et des autres dans Homère, Virgile,

Corneille, le Tasse, Milton, qui ne se sont point bornés à peindre une Nation ou un siècle, mais l'humanité. Il est peu d'hommes assez mal organisés pour être insensibles aux tableaux des grands objets et à l'harmonie. Les tableaux voluptueux qui rappellent les plaisirs des sens, et sur-tout ceux de l'amour, sont également du goût de tous les peuples. Les Philosophes, qui ont découvert des vérités utiles, ont l'estime de tous les siècles; et dans tous les siècles, on aime les Poètes qui ont fait aimer la vertu. Mais qu'est-ce que la vertu ?

Dans les sociétés particulières,

116. *Vie et Ouvrages*

on donne ce nom aux actions utiles à ces sociétés. L'homme qui veut dérober à la rigueur des loix un parent coupable, passe pour vertueux.

Le Ministre, qui refuse ses amis, ses parents, les Courtisans, pour leur préférer l'homme de mérite et le bien de l'État, doit avoir à la Cour la réputation d'homme dur, inutile et mal-honnête.

Dans les Cours, on appelle prudence la fausseté, folie le courage de dire la vérité. On y donne le titre de bon, au Prince qui prodigue les trésors de l'État; le nom d'aimable, au Prince qui

accorde à ses favoris, à sa maîtresse, des emplois importants au bonheur de l'Etat.

Comment donc savoir si on est vertueux ? Dirige-t-on toutes ses actions au bien du plus grand nombre ? On est vertueux. Oui, la vertu n'est que l'habitude de diriger ses actions au bien général. C'est en la considérant sous ce point de vue, qu'on peut s'en former des idées nettes et précises, que les Moralistes n'ont point eu jusqu'à présent.

Les uns, à la tête desquels est Platon, n'ont débité que des rêves ingénieux. La vertu, selon eux, est l'idée de l'ordre, de l'harmoni-

nie, du beau essentiel. Les autres, à la tête¹⁰ desquels est Montaigne, prétendent que les loix de la vertu sont arbitraires, parce qu'ils voient qu'une action vicieuse au nord, est souvent vertueuse au midi. Les premiers, pour n'avoir point consulté l'histoire, errent dans un dédale de mots; les seconds, pour n'avoir point médité sur l'histoire, ont pensé que le caprice décidait de la bonté ou de la méchanceté des actions humaines.

3 L'amour de la vertu n'est donc que le désir du bonheur général. Les actions vertueuses sont celles qui contribuent à ce bonheur.

Les peuples les plus stupides, dans leur coutumes les plus singulières, ont en vue leur bonheur; et si, dans certains pays, dans certains lieux, on honore des actions qui nous paroissent coupables, c'est que dans ces pays ces actions sont utiles. Le vol fait avec adresse étoit honoré à Sparte, parce que dans cette République toute militaire, et où il n'y avoit point l'esprit de propriété, de vigilance et l'adresse étoient des qualités utiles. En Chine, où la population est excessive, il est permis au pere d'exposer ou de tuer ses enfans. Cette loi, si cruelle en apparence, prévient de plus grands maux, et par conséquent est utile.

Enfin , c'est par-tout, l'utilité qui rend les actions criminelles ou vertueuses.

Mais dans tous les Pays , on attache l'idée de vertu à des actions qui ne peuvent produire aucun bien. Oui ; mais c'est qu'on est persuadé que ces actions produisent un bien , soit pour ce monde , soit pour l'autre : et j'appelle ces habitudes , ces actions , vertus de préjugé , dont il faut guérir les hommes.

Ces habitudes n'ont été fondées que sur la préférence donnée à des sociétés particulières sur la société générale : ce qui seul les rend vicieuses.

Quel

Quel bien font au monde et à la Patrie les austérités des Moines et des Faquits ? De quelle utilité peut être la folie des Indiens qui se font dévorer par les crocodiles ?

Il est des crimes de préjugé, comme il est des vertus de préjugé.

J'appelle crimes de préjugé, des actions condamnées par l'opinion, quoiqu'elles ne nuisent à personne. Quel mal fait le Bramine qui épouse une vierge, et l'homme qui mange un morceau de bœuf plutôt qu'un morceau de poisson ?

Les vertus de préjugé sont quelquefois des habitudes atroces ; comme la coutume des Guaguas , de piler dans un mortier les enfans , pour en composer une pâte , qui , selon les Prêtres , rend des guerriers invulnérables.

Il y a peu de Nations qui n'ait pour les crimes de préjugé , plus d'horreur que pour les actions les plus nuisibles à la société , et plus d'estime pour les pratiques minutieuses et indifférentes , que pour les actions utiles à l'Etat.

De ce qu'il y a des vertus réelles et des vertus de préjugé , il suit qu'il y a chez les peuples deux especes de corruption ; l'une

politique, et l'autre religieuse. Celle-ci peut n'être pas criminelle quand elle s'allie avec l'amour du bien public, les talents, de véritables vertus.

La corruption politique prépare au contraire la chute des Empires. Le peuple en est infecté, lorsque les particuliers détachent leurs intérêts de l'intérêt général.

Cette corruption se joint quelquefois à l'autre. Alors les Moralistes ignorants les confondent ; mais elles sont souvent séparées. La corruption religieuse n'est souvent que l'amour du plaisir, et inspirée par la Nature, qu'elle satisfait sans la dégrader. La cor-

ruption politique est l'effet du Gouvernement.

C'est dans la législation et l'administration des Empires, qu'il faut chercher la cause des vices et des vertus des hommes.

Les déclamations des Moralistes ne font que satisfaire leur vanité, et ne produisent aucun bien. Leurs injures ne peuvent changer nos sentiments, et nos sentiments sont l'effet de la Nature ou des Loix.

Il faut moins censurer le luxe, qui peut être nécessaire à un grand État, et la galanterie à laquelle les hommes peuvent devoir les

Arts, le goût, et des vertus politiques, que l'Institution, qui fait de l'homme un lâche, un esclave, un frippon ou un sot.

Il est des Moralistes hypocrites. Ce sont ceux qui voient avec indifférence tous les maux qui entraînent la ruine de leur patrie, et qui se déchaînent contre quelques excès dans la jouissance des plaisirs.

D'après les principes posés ci-dessus, on peut faire un catéchisme, dont les préceptes seront clairs, vrais et invariables. Le peuple, qui en seroit instruit, ne seroit infecté, ni de vices politiques, ni de vertus de préjugé. Le

Législateur plus éclairé ne donneroit que des loix utiles, et les loix seroient respectées.

L'inexécution des loix prouve toujours l'ineptie du Législateur. La récompense, la punition, la gloire, l'infamie, sont quatre Divinités qui peuvent répandre les vertus, et créer des hommes illustres dans tous les genres.

Pour perfectionner la morale, les Législateurs ont deux moyens : l'un, d'unir les intérêts particuliers à l'intérêt général ; l'autre, de hâter les progrès de l'esprit. Mais pour hâter ces progrès, il faut savoir si l'esprit est un don de la Nature, ou l'effet de l'éducation.

C'est le sujet du troisieme discours.

Tous les hommes ont des sens assez bons pour appercevoir les memes rapports dans les objets; ils ont les memes besoins, et ils auroient la meme memoire, s'ils avoient la meme attention.

Tous les hommes bien organises sont capables d'attention. Tous apprennent leur langue; tous apprennent à lire, et conçoivent au moins les premieres propositions d'Euclide. Cela suffit pour s'élever aux plus hautes idées, pourvu qu'ils veuillent faire des efforts d'attention; et pour

F iv

faire ces efforts, il faut avoir des passions.

Ce sont les passions qui fécondent l'esprit, et l'élevent aux grandes idées. Ce sont elles qui ont formé et conduit Lycurgue, Alexandre, Epaminondas, etc. ce sont elles qui ont inspiré les vastes projets, les moyens extraordinaires, les mots sublimes, qui sont les saillies des ames fortement passionnées.

On devient stupide dans l'absence des passions.

Les Princes montrent quelquefois de l'esprit, pour s'élever au despotisme. Leurs desirs sont-ils

remplis ? ils n'ont plus le courage de s'arracher aux délices de la paresse , et ils s'abrutissent dans leurs grandeurs.

Mais tous les hommes sont-ils susceptibles du même degré de passion ?

L'origine des passions est dans la sensibilité physique , dans l'amour du plaisir , et la crainte de la douleur , qui remue également tous les hommes.

L'avare , en se privant de tout , se propose de s'assurer les moyens de jouir des plaisirs , et de se dérober aux maux. L'ambitieux a le même objet dans la poursuite

suite des grandeurs. L'amour de la gloire et de la vertu n'est que le desir de jouir des avantages que la gloire et la vertu procurent.

Tous les hommes sont susceptibles de passion au même degré. Tous peuvent aimer avec fureur la gloire et la vertu ; tous ont donc la puissance de s'élever aux plus grandes idées , et de faire de grandes choses. Les hommes nés égaux deviennent différents par les loix , et par l'éducation , qui doit préparer à l'obéissance et au respect pour les loix. L'éducation est trop négligée ; mais pour savoir bien ce qu'elle peut faire sur

les esprits, il est important de fixer d'une manière précise les idées qu'on attache aux divers noms donnés à l'esprit. C'est ce que nous allons voir dans le quatrième discours.

Le nom de génie n'est donné qu'aux esprits inventeurs. Leur invention porte sur les détails ou sur le fond des choses. C'est le travail excité par les passions, et sur-tout par celle de la gloire, qui porte l'ame aux grandes méditations, et fait trouver des vérités nouvelles, de nouvelles combinaisons. Les objets dont il est entouré, les circonstances où il est placé, déterminent et bornent le génie.

L'imagination est l'invention des images, comme l'esprit est l'invention des idées; elle brille dans les descriptions, les tableaux. Les peintures sont ou grandes ou voluptueuses.

Le sentiment est l'ame de la Poésie. L'Auteur qui en est privé, est toujours en-deçà ou au-delà de la Nature. Celui qui n'a que de l'esprit, s'éloigne toujours de la simplicité.

L'esprit n'est qu'un assemblage d'idées nouvelles, qui n'ont pas assez d'étendue, ni d'importance, pour mériter le nom de génie. Ainsi Machiavel et Montesquieu sont des génies; la Rochefou,

cault et la Bruyere sont des hommes d'esprit.

Le talent est l'aptitude à un seul genre dans lequel on ne porte qu'une invention médiocre.

L'esprit est fin, quand il aperçoit de petits objets, et donne à deviner.

L'esprit est fort, quand il produit des idées propres à faire de fortes impressions.

Il est lumineux, quand il rend clairement des idées abstraites.

Il est étendu, lorsqu'il saisit un ensemble, et voit des rapports éloignés.

134 *Vie et Ouvrages*

Il est pénétrant et profond ;
lorsqu'il voit tout dans les objets.

Le bel esprit tient plus au choix
des mots et des tours , qu'au
choix des idées.

L'esprit du siècle , l'esprit du
monde est frivole , et porte sur
de petits objets. S'il s'occupe un
moment des grands hommes et
des Ouvrages célèbres , il cher-
che à les rabaisser. C'est le Dieu
de la raillerie , qui considère avec
un ris malin et un œil moqueur ,
le Panthéon , l'Eglise de S. Pierre ,
le Jupiter de Phidias.

Le génie , l'esprit , sont les ef-
fets de la force ou de la viva-

cité des passions. Le bon sens est l'effet de leur modération. Il se borne presque à l'esprit de conduite.

Mais il est, dit-on, des peuples qui paroissent insensibles aux passions de la vertu et de la gloire. Est-ce la faute du climat, est-ce celle du Gouvernement ?

Dans leurs Républiques, Horatius Coelès et Léonidas ne pouvoient être que des héros. Dans ces Républiques, les hommes peu passionnés étoient du moins de bons citoyens.

Les Républiques se corrompent, quand les honneurs et les plaisirs

sont attachés à la tyrannie, à la puissance. Les mêmes hommes, qui auroient été des Scipions et des Camilles, seront des Marius et des Catilina.

La considération est une gloire diminuée. Lors qu'elle est attachée au crédit, elle fait des flatteurs et des intrigants. L'argent est-il plus honoré que la vertu ? On voit aux Cincinnatus, aux Catons, succéder les Crassus et les Séjan. La plus haute vertu, le vice le plus honteux, sont également l'effet du plaisir que nous trouvons à nous livrer à l'un ou à l'autre.

Il y a dans tous les hommes

un désir secret d'être despote ,
parce que chaque homme a , du
plus au moins , le désir de faire
servir les autres à son bonheur.

Il ne faut pas toujours des ta-
lents et du courage , pour établir
la tyrannie. Il ne faut quelquefois
qu'une audace commune , et des
vices. Le Prince commence par
diviser les ordres des citoyens ,
par répandre une sorte d'anar-
chie , par faire désirer à une par-
tie de la Nation l'abaissement de
l'autre. Il fait ensuite briller le
glaive de la puissance , met les
vertus au rang des crimes , mul-
tiplie les délateurs , veut étouffer
les lumières , et proscrit égale-

ment les *Séneques* et les *Tra-*
séas.

Mais les despotes donnent à la soldatesque, qui leur est toujours dévouée, le sentiment de sa force, et finissent par être ses victimes.

L'Histoire des Empereurs de Rome et de Constantinople, des Sultans des Turcs, des Czars, etc. sont une preuve de cette vérité. L'homme le plus coupable de leze-Majesté, est donc l'homme qui conseille à son Prince de porter à l'excès, et de faire trop sentir son autorité.

Les Despotes, maîtres absolus

des peuples, qui n'osent les censurer, n'ont plus d'intérêt de s'instruire. Leurs Ministres, placés par l'intrigue, n'ont aucuns principes de justice, ni d'administration, aucune idée de vertu. Ainsi l'avilissement des peuples entretient l'ignorance et l'ineptie des Princes et des Ministres.

Il n'y a de vertu que dans les Pays où la législation unit l'intérêt particulier à l'intérêt général. Dans ces pays où la puissance est partagée entre le peuple, les Grands, les Rois, la nécessité où se trouvent les Citoyens de tous les ordres de s'occuper d'objets importants, la liberté qu'ils

ont de tout penser et de tout dire, donnent aux âmes de la force et de l'élevation.

Une petite Ville de Grece a produit plus de belles actions et de grands hommes, que tous les riches et vastes Empires de l'Orient.

La force des passions est proportionnée aux récompenses qu'on leur propose. Les monceaux d'or du Mexique et du Pérou, en exaltant l'avarice des Espagnols, leur ont fait faire des prodiges. Les disciples de Mahomet et d'Odin, dans l'espérance de posséder les Houris ou les Valkiries, ont été avides de la mort. Par-

• tout où les lettres mènent à la considération ou à la fortune , elles sont cultivées avec succès.

Le bon sens , qui est l'effet des passions foibles , ne crée , n'invente , ne change , ni n'éclaire. Quand tout est dans l'ordre , il remplit assez bien les grandes Places. Faut-il réformer des abus ? Il ne montre que de l'ineptie.

Il n'y a que le génie , inspiré par les passions fortes , qui fonde ou répare la constitution des Empires.

Le goût est la connoissance de ce qui doit plaire à tous les hommes , ou au public d'une certaine

142. *Vie et Ouvrages*

Nation. On acquiert le goût de cette dernière sorte, par l'habitude de comparer des jugemens. On acquiert le goût de la première sorte, qui est le vrai goût, par la connoissance profonde de l'humanité.

Pour réussir dans les Arts, les Sciences et les affaires, il faut d'abord être persuadé qu'on n'excelle pas dans plusieurs genres très-différens. Newton n'est pas compté parmi les Poètes, ni Milton parmi les Géomètres.

Il est plusieurs talents exclusifs. Il y a même certaines qualités, et même, si je l'ose dire, certaines vertus particulières, ex-

chues par certains talents. L'ignorance de cette vérité est la source de mille injustices. On vante la modération d'un Philosophe, et on se plaint de son peu de sensibilité, sans faire attention qu'il ne doit qu'à l'état tranquille de son ame le talent de l'observation. On veut que l'homme de génie soit toujours sage, et on oublie que le génie est l'essor des passions rarement compatibles avec la sagesse.

On peut connoître si on est né pour les grandes choses, à trois signes certains. 1^o. Si on aime assez la gloire pour lui sacrifier toutes les autres passions ;

2°. si on admire vivement les belles actions ou les ouvrages consacrés par les suffrages de tous les siècles ; 3°. si on aime véritablement les grands hommes de son temps.

Après avoir donné ses idées sur les différentes sortes de talents, l'Auteur finit, comme il avoit promis, par nous parler de la science de l'éducation, qui est la connoissance des moyens propres à former des corps robustes, des esprits éclairés, des ames vertueuses. Ces moyens dépendent absolument du Gouvernement. Sous un mauvais Gouvernement, la Nature et l'éducation ne peuvent

vent rendre les hommes, ni éclairés, ni vertueux, parce qu'ils veulent toujours leur bonheur, et que, sous les tyrans, les lumières et la vertu ne conduisent point au bonheur.

Voilà un extrait fidele du Livre de *l'Esprit*. Il ne s'est point fait d'ouvrage où l'homme soit vu plus en grand, et mieux observé dans les détails. On a dit de Descartes, qu'il avoit créé l'homme. On peut dire de M. Helvetius, qu'il l'a connu. Il est le premier qui ait fondé la morale sur la base inébranlable de l'intérêt personnel. Il est celui des Philosophes qui a le plus dissipé

146 *Vie et Ouvrages*

ces nuages , ces faux systèmes qui nous déguisent à nous-mêmes, et nous donnent de fausses idées de la vertu. Son Livre est la production d'une ame vraiment touchée des malheurs qui affligent les grandes sociétés. Personne n'a mieux fait sentir sur quels principes il faut établir un Gouvernement, et les inconvénients de toute constitution politique, où les avantages du petit nombre sont préférés au bonheur du grand nombre. « Athéniens, disoit Solon, vous serez si convaincus qu'il est de votre intérêt de suivre mes loix, que vous ne serez pas tentés de les enfreindre. »

Voilà ce que doivent dire tous les Législateurs, et ce que leur prescrit M. Helvetius. Son Livre a encore un avantage qui le met au-dessus de bien d'autres. C'est le style. Il est par-tout clair et noble. Lorsque l'Auteur parle d'une vérité nouvelle ou abstraite, il n'est que simple et précis. A-t-il accoutumé votre esprit à ces idées neuves, son style prend de la majesté, de la force et des graces. A-t-il à vous présenter une de ces vérités qui intéressent plus particulièrement les hommes, il la pare des richesses de son imagination; et cette imagination, toujours soumise à la Philosophie, l'embellit sans l'égarer. Elle

ne sert qu'à rendre les vérités plus sensibles, et, pour ainsi dire, plus palpables. C'est dans la même vue qu'il répand dans son Livre tant de contes plaisants ou intéressants. Ces contes sont des apologues; et s'il les a un peu prodigués, il faut se ressouvenir qu'il écrivoit en France, et qu'il parloit à un peuple enfant.

Lorsque cet Ouvrage parut à Paris, les vrais Philosophes l'estimerent, les petits Moralistes en furent jaloux; les gens du monde, en attendant qu'il fût jugé, en parlerent avec dénigrement; les hypocrites s'allarmèrent, et avec raison. Une femme

célebre , par la solidité et les agréments de son esprit , disoit de M. Helvetius : « C'est un » homme qui a dit le secret de » tout le monde. »

Les Théologiens préparèrent un plan de persécution , qu'ils firent précéder par des critiques absurdes. On disoit dans le Journal Chrétien , et dans des Mandemens emphatiques : « Que le pernicieux Livre de l'*Esprit*, étoit une vapeur sortie de l'abyme ; que l'Auteur étoit un lion , qui attaquoit la vertu à force ouverte ; un serpent , qui tendoit des embûches ; qu'il mettoit l'homme au rang des bêtes , sans respect pour

Origenes, qui a dit expressément que l'homme opere par la raison, et la bête par l'instinct; que l'Auteur a tort de parler de législation, attendu qu'on trouve dans l'Évangile tout ce qu'il faut savoir là-dessus; qu'il n'y a rien dans les Livres sacrés, ni dans les Saints Peres, de ce qui est contenu dans le Livre de l'Esprit; que l'amour de la gloire et l'amour de la patrie doivent être condamnés comme passions, parce que toutes les passions sont les fruits du péché. »

D'autres Théologiens aussi lumineux, disoient : « Que la Philosophie des Encyclopédistes et

de M. Helvetius répandoit une odeur de mort, qui infecteroit toute la postérité, et que c'étoit une plante maudite qui étoufferoit d'âge en âge le bon grain semé dans le champ du Pere de famille.»

M. Helvetius reçut d'abord toutes ces critiques avec tranquillité; il ne pensa pas même à répondre à des accusations si vagues et si absurdes. Comment l'auroit-il fait? Comment prouver, dit Pascal, qu'on n'est pas une porte d'enfer? Il eut quelque inquiétude, lorsqu'il fut menacé d'une censure de la Sorbonne. Il la vit paroître, et ne

la trouva que ridicule. Une suite de quelques-unes des propositions, condamnées par cette Faculté, justifiera bien le mépris de M. Helvetius.

« La sensibilité physique produit nos idées, ou, ce qui revient au même, nos idées nous viennent par les sens. »

« Le désir de notre bonheur suffit pour nous conduire à la vertu. »

« C'est par de bonnes loix qu'on rend les hommes vertueux. »

« La douleur et le plaisir font penser et agir les hommes. »

« Il faut traiter la morale comme les autres sciences, et faire une morale comme une physique expérimentale. »

« C'est à la différente manière dont le desir du bonheur se modifie, qu'on doit ses vices et ses vertus. »

« Les hommes ne sont point méchants, mais soumis à leurs intérêts. »

« Les actions vertueuses sont les actions utiles au public. »

« De tous les plaisirs des sens, l'amour est le plus vif. »

G v

« Il faut moins se plaindre de la méchanceté des hommes, que de l'ignorance des Législateurs, qui ont toujours mis en opposition l'intérêt particulier et l'intérêt général. »

« Un sot porte des sottises, comme le sauvageon porte des fruits amers, etc. etc. »

Quelque temps après que cette censure eut paru, quelques Prêtres, et le nommé Neuville, Jésuite, prêchèrent à Paris et à la Cour contre le Livre de l'*Esprit*.

La haine des Molinistes et des Jansénistes étoit alors dans la plus grande activité. Ces deux

partis s'accusoient réciproquement de trahir les intérêts de la Religion; et pour s'en justifier, les uns et les autres se piquoient d'un grand zèle contre les Philosophes. Les Jansénistes avoient plus de crédit dans le Parlement, et les Molinistes à Versailles. Les Jansénistes vouloient faire brûler l'Auteur du Livre, et les Jésuites vouloient se faire honneur à la Cour de le persécuter.

Il faut leur rendre justice; plusieurs d'entr'eux étoient amis de M. Helvetius; autant que des Jésuites peuvent être amis. Il avoit ménagé leur Ordre; et

dans son Ouvrage, où il se moquoit de tant de Prédicateurs et de Docteurs, il n'avoit pas cité un seul Jésuite. Ces Peres lui en savoient gré; et d'abord ils parlerent de son Livre avec modération: ils lui donnerent même quelques éloges. Mais les Jansénistes s'étant déclarés les persécuteurs de M. Helvetius, les Jésuites prirent bientôt de l'émulation. Le Gazetier Ecclésiastique se déchaînoit contre lui. Bertier ne pouvoit se taire avec bienséance. Enfin, le Parlement étant près de sévir, les Jésuites furent humiliés de n'avoir point encôre cabalé.

L'un d'eux, ami depuis vingt

ans de M. Helvetius, (et cette qualité m'empêchera de le nommer ,) imagina qu'il feroit un honneur infini à lui et à son Ordre, s'il pouvoit faire rétracter un Philosophe. Il ourdit une intrigue contre son ami et son bienfaiteur, et la suivit avec l'activité et la perfidie affectueuse d'un Prêtre de Cour.

Il proposa d'abord à M. Helvetius de signer une petite rétractation, qui devoit, disoit-il, lui ramener les bontés de la Reine, et le préserver des fureurs des Jansénistes. M. Helvetius consentit à répéter dans un écrit particulier, ce qu'il avoit dit dans sa

158 *Vie et Ouvrages*

Préface : « Que si , contre son attente , quelques-uns de ses principes n'étoient pas conformes à l'intérêt du genre humain , il déclaroit d'avance qu'il les désavouoit ; et que , sans garantir la vérité d'aucune de ses maximes , il ne garantissoit que la droiture et la pureté de ses intentions. »

Le Jésuite se fit d'abord valoir , d'avoir obtenu une espee de rétractation ; mais il en vouloit une plus précise , plus détaillée , et sur-tout humiliante. Il inspiroit à la Reine la volonté de l'exiger. Il monroit à M. Helvetius la nécessité de s'y résoudre , et n'en pouvoit rien obtenir. Il écrivoit à

Madame Helvetius , pour l'effrayer : mais il écrivoit à une femme courageuse, déterminée à passer avec son mari et ses enfants dans les Pays étrangers. Il réussit mieux auprès de la mère de M. Helvetius. Elle fut persuadée que son fils devoit à la Reine les démarches que cette Princesse lui demandoit. Elle insista, et déchira long-temps le cœur de M. Helvetius, sans pouvoir l'ébranler.

Il croyoit s'être exprimé dans son Livre avec une bienséance et une réserve qui devoient le mettre à l'abri de la censure. Et de plus , il s'étoit soumis à toutes les formalités juridiques. Il avoit.

eu un Censeur Royal , dont il avoit respecté les jugemens. Comment donc pouvoit-il être coupable ? Quand même son Livre auroit été répréhensible , on ne pouvoit s'en prendre qu'au Censeur ; et c'est ce qu'on fit craindre à M. Helvetius. Il ne pouvoit soutenir l'idée qu'il alloit être la cause de la disgrâce , peut - être même de la perte d'un homme estimable ; et pour le sauver , il signa ce qu'on voulut.

Ainsi , pour avoir démontré que l'unique maniere de rendre les hommes vertueux et heureux , étoit d'accorder l'intérêt particulier à l'intérêt général , M. Hel-

vetius fut traité comme Galilée le fut pour avoir démontré le mouvement de la terre. Galilée, après avoir demandé pardon à genoux, dit en se relevant : *E però si muove*. La postérité a été de son avis ; et plus elle s'éclairera , et plus elle pensera comme M. Helvetius.

On croit bien que sa soumission n'appaisa pas les Prêtres. Il reçut ordre de se défaire de sa charge , et M. Tercier son Censeur fut destitué de sa place de premier Commis aux Affaires étrangères. Ces rigueurs furent l'ouvrage des Jésuites. Les Jansénistes vouloient aller plus loin.

Le Parlement, qui assurément n'entendoit pas le Livre de l'*Esprit*, alloit poursuivre M. Tercier et M. Helvetius, lorsqu'un Arrêt du Conseil, qui se borroit à supprimer le Livre, sauva l'Auteur et le Censeur.

Tandis qu'une secte de Théologiens se ménageoit le plaisir d'humilier M. Helvetius, et qu'une autre se flattoit de l'espérance de le faire brûler, les Journalistes de France mêlerent leur voix à celle de ces tigres. Ils traiterent le Livre de l'*Esprit* comme il traitent tout Ouvrage qui s'éleve au-dessus du médiocre. Leurs critiques ont été répé-

tées , et le sont encore par des hommes de bonne foi , et qui n'ont de commun avec les Journalistes , que de ne pas entendre M. Helvetius.

On l'accusa de n'avoir rien dit que les anciens n'eussent dit avant lui. Sans doute , plusieurs des vérités qui se trouvent dans son Livre , se trouvent chez les anciens. Mais là , elles sont éparses , isolées , sans qu'on ait apperçu les rapports qui sont entr'elles. Dans M. Helvetius , au contraire , elles sont liées , elles s'appuient , et forment le système de l'homme.

Cette vérité , toutes nos idées nous viennent des sens ; se trouve

dans Aristote et dans Épicure : mais ce n'est que dans Locke qu'elle est développée, démontrée, et qu'elle fonde la connoissance de l'esprit humain ; par conséquent, c'est à Locke qu'elle appartient.

Ce qui est vice au Nord, est vertu au Midi, est dans Montaigne comme dans Helvetius : mais dans Montaigne, cette vérité est donnée comme un phénomène dont on ignore la cause ; dans M. Helvetius, la cause en est assignée. Les vérités, appartiennent moins à ceux qui les proferent comme de simples assertions, qu'à ceux qui les démontrent, les développent, les

lient à d'autres vérités, et les rendent plus fécondes.

On accusa M. Helvetius de manquer de méthode. On a fait le même reproche à M. de Montesquieu; et ce reproche n'a été fait que par des hommes dont la tête, faute d'attention ou de capacité, n'a pas saisi l'ensemble du Livre de l'*Esprit*, ou de l'*Esprit des Loix*. La chaîne des idées échappe dans M. de Montesquieu, parce qu'il est obligé d'omettre souvent les idées intermédiaires. Mais cette chaîne n'existe pas moins. Elle échappe dans M. Helvetius, parce que les idées intermédiaires

166. *Vie et Ouvrages*

étant ou très-neuves ou très-importantes, il les développe, il les étend, il les embellit. Alors l'esprit frappé de plusieurs détails, perd de vue la suite des idées principales, mais cette suite n'est pas moins dans l'Ouvrage.

On osa dire que M. Helvetius anéantissoit toutes les vertus, parce qu'il faisoit de l'intérêt le mobile de toutes les actions. Mais qu'est-ce que M. Helvetius entend par le mot d'intérêt? l'amour du plaisir, l'aversion de la douleur. A quoi se réduit donc ce qu'il dit? à cette vérité éternelle, que, soit dans la

vertu , soit dans les plaisirs , le desir de notre bonheur est toujours notre mobile.

On l'accusa aussi de favoriser la corruption des mœurs et le libertinage , parce qu'il parle de l'enthousiasme de vertu et de gloire , que l'amour des femmes a souvent inspiré chez les Spartiates , chez les Samnites , et chez nos ancêtres. On voit cependant dans les principes de M. Helvetius , que si le libertinage régnoit chez un peuple , les femmes y seroient trop peu estimées , pour que le desir de leur plaire devînt un mobile puissant ; et que quand les plaisirs sont communs ou fa-

ciles, on ne les achete ni par des travaux, ni par des dangers.

On blâme M. Helvetius de parler froidement des vertus privées, et seulement utiles à de petites sociétés. Ce n'est pas qu'il ne sentît l'estime qui leur est due; il les possédoit toutes. Mais elles sont moins son objet, que les vertus qui contribuent au bonheur et à la gloire des Nations; et quand ces grandes vertus sont une fois établies par de bonnes loix, les autres en deviennent la suite nécessaire.

Ce que le commun des Lecteurs a le moins pardonné à M. Helvetius, c'est d'avoir prétendu
que

que tous les hommes naissoient avec la même disposition à l'esprit, et qu'il n'y avoit pas d'homme que l'éducation et le travail ne pussent élever au rang de génie. Selon lui, c'est l'éducation seule qui distingue les hommes. La Nature les a fait égaux. Il compte pour rien les différences du tempérament, de la constitution physique ; il suppose que l'organe intérieur qui reçoit les sensations, est le même dans toutes les têtes, qu'il reçoit ces sensations de la même manière, qu'il opère dans tous avec la même facilité, et qu'enfin les circonstances seules et l'éducation ont fait Newton Géometre, Homère Poète, Ra-

phaël Peintre , et tel critique un sot. Il emploie toutes ses forces pour établir cette opinion ; et il faut convenir que jusqu'à présent, il ne l'a pas persuadée. Mais des efforts qu'il fait pour la prouver, il résulte l'évidence d'une très-grande vérité : c'est qu'en général, pour étendre et former nos talents, nos qualités, nous comptons trop sur la Nature, et pas assez sur l'éducation. Cette maxime de Locke, que nous naissons les disciples des objets qui nous environnent, est mise dans tout son jour par M. Helvetius. Il faut dire encore que si chaque homme n'est pas né avec les mêmes dispositions qu'un autre

homme ; les hommes, considérés en masse , sont réputés égaux. Le Législateur , qui commande à vingt millions d'hommes , doit voir à tous les mêmes facultés ; et ses loix , comme celles de la Nature , doivent être générales : elles ne doivent choisir personne pour inspirer à lui seul la vertu ou le génie. C'est au Philosophe qui observe les hommes dans le détail , à voir les différences que la Nature a mises entr'eux : mais ces différences s'anéantissent aux yeux du Législateur.

Sans m'arrêter davantage aux critiques faites contre l'un des meilleurs Ouvrages de ce siècle :

je dirai qu'il fut condamné à Rome par l'Inquisition ; mais que cette condamnation , sollicitée par le Clergé de France , n'eût aucun effet en Italie. Le Livre y fut traduit , admiré et réimprimé. Plusieurs hommes , revêtus des premières dignités de l'Eglise ; et entr'autres , le Cardinal Passionnei , s'empresserent d'écrire à l'Auteur , pour le remercier du plaisir qu'il leur avoit donné. Un autre Cardinal , que nous ne nommons point , parce qu'il vit encore , lui mandoit qu'on ne concevoit pas à Rome la sottise et la méchanceté des Prêtres François. Tous les Journaux d'Italie se comblèrent d'éloges.

L'un dit en parlant du Livre : *Questa è un' opera che all' umanità apporterà infallibilmente un grand vantaggio.* Un autre dit de l'Auteur : *Il grande Autore dee rallegrars, essendo sicuro della gratitudine, et della stima che per lui avronno i veri dotti, è quelli che ben comprendono le di lui grande idee.*

Le succès fut le même en Angleterre. Traduit à Londres, il s'en fit plusieurs éditions dans la première année. En Ecosse, MM. Hume et Robertson en parlerent comme d'un Ouvrage supérieur. Plusieurs Poëtes Anglois le célébrèrent. Il n'eut de critiques dans

cette Isle éclairée, que celles d'un petit nombre de partisans que s'y conserve la Philosophie de Platon, embellie et rendue spécieuse par Mylord Shafsterbury.

En Allemagne, il parut d'abord deux traductions du Livre de M. Helvétius. Le fameux Gottscheid mit à la tête d'une de ces traductions, une Préface, dans laquelle il dit : « Que si le Livre de l'Esprit a été condamné en France et dans un pays qui eroit à l'infailibilité du Pape, il doit réussir chez les Protestants et dans les Pays où les hommes ont conservé leurs droits. » Il ajoute : « que l'Am

teur vient de détruire plusieurs préjugés funestes à sa patrie, et qu'il éclaire le monde sur les principes de la morale et de la législation. »

Son Livre fut lu avec avidité dans toutes les Cours d'Allemagne, et il fut reçu avec les mêmes transports en Suede, et jusqu'en Russie. La Reine de Suede disoit à un homme qu'elle honoroit de sa confiance : « Que je voudrois m'entretenir avec M. Helvetius ! je voudrois au moins qu'il sût le plaisir qu'il me donne. Ecrivez-lui de ma part combien je l'admire. »

L'Ambassadeur de France à

H iv

Pétersbourg lui écrivoit : « J'ai trouvé en arrivant , l'esprit Russe aussi occupé du vôtre , que tout le reste de l'Europe ; et c'est avec un grand plaisir que je me charge d'être l'interprète des gens éclairés de cette Nation. Je prends la liberté de m'étendre avec eux sur vos qualités. Comme Citoyen et comme Ministre , je dois connoître et faire connoître tout ce qui honore ma patrie ».

Le petit nombre de François , dont les suffrages méritent d'être comptés , citoient le Livre de *l'Esprit* avec éloge dans leurs Ouvrages , et le défendoient avec

chaleur dans la conversation. M. de Voltaire donnoit à M. Helvetius les témoignages les plus flatteurs de son estime.

Vos Vers semblent écrits par la main d'Apollon :
Vous n'en avez pour fruit que ma reconnaissance :
Votre Livre est dicté par la saine raison.
Partez vite , et quittez la France.

M. de Voltaire lui offre un asyle ; il le console , il le soutient , il l'encourage. Il lui souhaite et lui propose de vivre dans une entière indépendance , où il puisse faire usage de son amour pour la vérité , de son éloquence et de son génie. Il écrit en même-temps à d'autres personnes , qu'il est le partisan le plus zélé de M. Helvetius ; que notre Nation est

H v

bien ridicule; et que sitôt qu'il paroît une vérité parmi nous, tout le monde est allarmé, comme si les Anglois faisoient une descente. Il ajoute, qu'en Angleterre le Livre de *l'Esprit* n'auroit fait à son Auteur que des disciples et des amis; parce qu'au lieu d'hypocrites et de petits importants, les Anglois n'ont que des Philosophes, qui nous instruisent, et des Marins, qui nous donnent sur les oreilles. Il invite surtout ses compatriotes à imiter les Anglois dans leur noble liberté de penser, et leur profond mépris pour les fadaïses de l'école. Il assure que depuis long-temps il n'a pas vu un seul honnête homi-

me, qui, sur les choses essentielles, ne pensât comme M. Helvetius.

Tant de suffrages illustres, des éditions du Livre de *L'Esprit* qui se succédoient rapidement, son succès chez toutes les Nations, le témoignage que l'Auteur pouvoit se rendre d'avoir fait un Livre utile au genre humain, les signes éclatants de la reconnaissance universelle, le doux sentiment de sa gloire, guérissent bientôt les blessures qu'avoient faites à M. Helvetius la cabale et l'envie. Il fut plus heureux que jamais.

Il passoit la plus grande partie

de l'année à sa Terre de Voré. Bon mari et bon pere, content de sa femme et de ses enfans, il y goûtoit tous les plaisirs de la vie domestique. Le bonheur de cette famille étoit remarqué de ceux même qui étoient le moins faits pour le sentir. Une femme du monde disoit en parlant d'eux : « Ces gens-là ne prononcent point comme nous les mots de mon mari, ma femme, mes enfans. »

M. Helvetius s'étoit préparé depuis long-temps une autre source de bonheur. A peine avoit-il été possesseur de sa Terre de Voré; qu'il s'y étoit livré à son caractere de bienfaisance.

Il y avoit dans cette Terre un Gentilhomme, nommé M. de Vasseconcelle. Il ne possédoit qu'un petit bien chargé de redevances au Seigneur; et depuis long-temps, il ne les avoit pas payées. M. Helvetius, en achetant la terre, achetoit aussi les droits sur les sommes qu'on devoit à Voré. Les Gens d'affaires, pour faire leur cour au nouveau Seigneur, ne manquèrent pas d'exiger avec rigueur tout ce qui lui étoit dû. Il étoit arrivé depuis quelques jours, qu'on lui annonça M. de Vasseconcelle. Celui-ci dit à M. Helvetius, que l'état de ses affaires ne lui avoit pas permis, depuis plusieurs années, de payer

ce qu'il devoit au Seigneur de Voré; qu'il n'étoit pas en état, dans ce moment, de donner le tout; mais qu'il s'engageoit pour l'avenir à payer exactement l'année courante, et les arrérages d'une année. Il ajouta, que si on en exigeoit davantage, et si on continuoit les procédures, on le ruineroit sans ressource. Il pria M. Helvetius de donner ordre à ses Gens d'affaires de cesser leurs poursuites. « Je sais, lui dit M. Helvetius, que vous êtes un galant homme, et que vous n'êtes pas riche. Vous me payerez à l'avenir comme vous le pourrez; et voici un papier qui doit empêcher mes Gens d'affaires de

vous inquiéter.» Il lui donne une quittance générale. M. de Vasse se jette à ses genoux, et s'écriant : « Ah ! Monsieur, vous sauvez la vie à ma femme et à cinq enfants. » M. Helvetius le relève en le débarrassant, lui parle avec d'intérêt, le plus noble et le plus tendre, et lui fait accepter une pension de mille livres pour élever ses enfants.

D'autres Gentilshommes, ou voisins ou vassaux de M. Helvetius, eurent recours à lui dans leurs besoins ; plusieurs furent prévenus. Ceux qui, pendant la guerre, avoient une troupe à rétablir, ou un équipage à faire,

ceux qui avoient des enfants à élever, un bien en désordre, pouvoient compter sur le Seigneur de Voré. Entre tous les hommes de cette classe qu'il a obligés, nous ne nommerons que MM. de l'Étang, qui n'ont jamais voulu taire les bienfaits qu'ils ont reçus de M. Helvetius.

Si ses Fermiers essayoient quelque perte, si l'année n'étoit pas féconde, il leur faisoit d'abord des remises, et souvent leur donnoit de l'argent. Il avoit fixé dans ses terres un Chirurgien, homme de mérite. Il avoit établi une Pharmacie bien fournie de tout, et dont les remèdes étoient dist

tribués à tous ceux qui en avoient besoin. Dès qu'un paysan tomboit malade, il recevoit de la viande, du vin, et tout ce qui convenoit à son état. M. Helvetius alloit le voir souvent; il le consoloit, il avoit soin qu'il fût bien servi; quelquefois il le servoit lui-même. Il avoit une manière assez sûre de terminer les procès; il payoit d'abord le prix de la chose contestée.

Il étoit l'ami zélé et attentif du petit nombre de paysans qui montroient des mœurs et de la bonté; il étoit flatté d'avoir pour convives des vieillards, des femmes décrépites, qui avoient toute

la grossièreté de leur état, mais qui étoient justes, et faisoient du bien.

Il a fait souvent jouir ses amis d'un spectacle délicieux, celui de son arrivée à la campagne. Femmes, vieillards, enfans, venoient l'entourer, l'embrasser; pousoient des cris, et versoient des larmes de joie. A son départ, son carrosse étoit long-temps suivi d'une foule de ses vassaux, ou seulement de ses voisins.

Il excitoit le travail dans toutes ses terres, et il vouloit exciter l'industrie à Voré, parce qu'elle pouvoit seule donner aux habitans une aisance que leur refuse

la stérilité du terrain. Il essaya de faire faire du point d'Alençon. Mais jusqu'à présent cet essai n'a pas réussi; il a été plus heureux dans une autre entreprise. Après avoir été trompé par des Agents infideles, ou peu intelligents, il a enfin établi une manufacture de bas au métier, qui fait de jour en jour de nouveaux progrès.

Il passoit toutes ses matinées à méditer et à écrire. Le reste du jour, il cherchoit de la dissipation. Il aimoit la chasse; mais pour la rendre plus agréable, il s'imaginait pas de multiplier de gibier. Il est vrai qu'il n'aimoit pas à le voir détruire

par d'autres que par lui. Cependant il étoit entouré de Braconniers. Il fit faire des défenses sévères ; mais les Gardes qui le connoissoient , ne portoient pas fort loin la sévérité. Un jour , un paysan vint chasser jusques sous les fenêtrés du château. M. Helvetius en fut irrité , et ordonna que cet homme fût veillé de près , et arrêté à la première occasion. Dès le lendemain , on lui amene le coupable. M. Helvetius fort en colere , se leve , et court au chasseur , que deux Gardes traînoient dans la cour du château. Après l'avoir regardé un moment : « Mon ami , lui dit-il , vous avez de grands

torts avec moi : si vous aviez besoin de gibier, pourquoi ne m'en avoir pas demandé ? Je vous en aurois donné. » Après ce peu de mots, il fit rendre la liberté au paysan ; et lui fit donner du gibier.

Cependant Madame Helvetius, indignée de l'insolence des Braconniers, assuroit son mari, que tant qu'il ne les puniroit pas, ils continueroient leurs chasses. Il en convint, et promit d'user de rigueur. Il ordonna à ses Gardes de faire payer l'amende à quiconque tireroit sur ses terres, et de le désarmer. Peu de jours après ces ordres, ils arrêtent un

paysan qui chassoit, lui ôtent son fusil, et le conduisent en prison, dont il ne sortit qu'après avoir payé l'amende. M. Helvetius, informé de cette aventure, va trouver le paysan, mais en secret, dans la crainte d'essuyer les reproches de Madame Helvetius. Après avoir fait promettre à ce Braconnier qu'il ne parleroit pas de ce qui alloit se passer entr'eux, il lui paye le prix de son fusil, et lui rend la somme à laquelle l'amende et les frais pouvoient se monter. Madame Helvetius, de son côté, n'étoit pas tranquille. Elle disoit à ses enfans : « Je suis la cause que ce pauvre homme est ruiné :

c'est moi qui ai excité votre pere à faire punir les Braconniers. » Elle se fait conduire chez celui qui lui faisoit tant de pitié ; elle demande à quoi se monte la somme de l'amende et des frais, et le prix du fusil. Elle paie le tout, et le paysan reçut l'argent, sans manquer au secret qu'il avoit promis à M. Helvetius.

La même année, à son retour à Paris, il lui arriva une petite aventure, qui prouve que sa Philosophie et sa bonté ne le quitoient jamais. Son carrosse fut arrêté dans une rue par une charrette chargée de bois, et qui pouvoit se détourner aisément, et

rendre la rue libre. Elle n'en fit rien. M. Helvetius impatienté , traita de coquin le conducteur de la charrette. « Vous avez raison , lui dit le paysan , je suis un coquin , et vous un honnête homme ; car je suis à pied , et vous êtes en carrosse. Mon ami , lui dit M. Helvetius , je vous demande pardon. Mais vous venez de me donner une excellente leçon , que je dois payer. » Il lui donna six francs , et le fit aider par ses gens à ranger la charrette.

Après avoir passé sept ou huit mois dans ses Terres , il ramenoit sa famille à Paris , et y vivoit

voit dans une assez grande retraite avec quelques amis de tous les états , qui lui convenoient par leurs lumieres et par leurs mœurs. Seulement il donnoit un jour de la semaine aux simples connoissances. Ce jour-là , sa maison étoit le rendez-vous de la plupart des hommes de mérite de la Nation , et de beaucoup d'étrangers. Princes , Ministres , Philosophes , grands Seigneurs , Littérateurs , étoient empressés de connoître M. Helvetius.

Un genre de vie si délicieux ne fut interrompu que par deux voyages agréables. Il voulut voir l'Angleterre , et connoître cette

Nation célèbre à qui l'Europe doit tant de lumières. Il vouloit voir l'effet des bonnes loix et d'une administration vigilante. Il partit pour Londres au mois de Mars 1764 ; il fut reçu du Roi, des hommes en place, des Savants, comme devoit l'être un homme illustre, que sa réputation avoit devancé. Il vit les campagnes ; il ne les trouva pas mieux cultivées que celles de France ; mais il trouvoit les cultivateurs plus heureux. Il remarquoit dans le peuple de l'intérieur de l'Angleterre beaucoup d'humanité, et rien de cette insolence que les étrangers reprochent quelquefois aux habitants de Londres.

En traversant un Bourg de la Province d'Yorck-Shire, un postillon mal-adroit le renversa: les glaces de la chaise furent brisées; et le postillon, qui avoit été fort froissé, jettoit des cris. M. Helvetius, que les éclats des glaces avoient blessé, sortant de sa chaise les mains sanglantes, ne s'occupa que du postillon. Quelques paysans, qui étoient accourus pour les secourir, remarquerent ce trait d'humanité, et le firent remarquer à d'autres. Dans le moment, M. Helvetius fut environné de tous les habitants du Bourg. Tous s'empressoient de lui offrir leur maison, leurs chevaux, des vivres, en-

fin des secours de toute espece. Plusieurs, et même des plus riches, vouloient lui servir de postillons.

Il remarquoit dans les Anglois un amour extrême pour leurs enfants. Ce qu'on appelle en France l'esprit de société, leur est presque inconnu : mais ils jouissent beaucoup des douceurs de la vie domestique. L'esprit de société rassemble à Paris des hommes, qui ont le besoin des amusements frivoles. L'esprit de société rassemble les Anglois, pour s'occuper des intérêts de l'Etat, et de la prospérité de leur Patrie. Ils ne cherchent pas les

dissipations , parce qu'ils ont des jouissances solides. On voit peu en Angleterre ce rire , plus souvent le signe de la folie , que l'expression du bonheur ; mais on y voit l'aisance et un sage emploi du temps : on voit un peuple sérieux , occupé et content. M. Helvetius , en quittant ce pays , où il n'avoit point vu l'humanité humiliée et souffrante , répandit des larmes.

Il céda l'année suivante aux instances du Roi de Prusse , et de plusieurs Princes , qui , depuis long-temps , l'invitoient à faire un voyage en Allemagne. Depuis qu'on savoit qu'il pouvoit

se déterminer à voyager, les instances devenoient plus vives; et il partit à la fin de l'hyver de 1765. Il étoit pressé de se rendre à Berlin, et de voir un grand homme. Le Roi de Prusse voulut le loger, et ne permit pas qu'il eût une autre table que la sienne. Il l'entretint souvent, et prit pour sa personne et son caractère, l'estime qu'il avoit pour son esprit. Il fut accueilli avec la même considération chez plusieurs Princes d'Allemagne, et sur-tout à Götha.

Il remarquoit en général dans toutes ces Cours et dans la Noblesse Allemande, de la Philoso-

phie, de l'amour, de l'ordre et de l'humanité. Il résulte de cet esprit, que, sous le joug de plusieurs Princes, dont la plupart sont despotiques, le peuple n'est point misérable. M. Helvetius avoit alors quelque crainte d'être encore persécuté en France. Tous les Princes d'Allemagne lui offroient à l'envi une retraite. Tous vouloient l'arrêter. Il fut regretté de tous. Cependant si la persécution s'étoit renouvelée contre lui, l'Angleterre est le Pays qu'il auroit choisi pour asyle.

En attendant, il revint en France. On y avoit dissous l'Ordre des Jésuites. Cette Société d'in-

trigants, cette cabale éternelle, à laquelle se rallioient tous les ambitieux sans mérite, cette Société funeste aux mœurs et aux progrès des lumières, n'avoit point été proscrite par des Philosophes. Ils auroient détruit l'Ordre ; mais ils auroient bien traité les individus. Les Parlements, pour la plupart Jansénistes, avoient traité l'Ordre comme ils le devoient, et les individus avec barbarie.

M. Helvetius avoit appris que ce Jésuite qui avoit abusé de sa confiance, et trahi son amitié ; ce Jésuite qui lui avoit fait perdre les bontés de la Reine, et animé contre lui les tartuffes de

la Cour, étoit confiné dans un village, où il souffroit dans sa vieillesse la plus extrême pauvreté. Il alla trouver un des amis de ce malheureux, et lui donna cinquante louis. » Portez-les, lui dit-il, au Père * * * ; mais ne lui dites pas qu'ils viennent de moi. Il m'a offensé, et il seroit humilié de recevoir mes secours. »

M. Helvetius, dans sa retraite de Voré, s'occupoit à développer, à prouver les principes du Livre de l'*Esprit* ; mais il ne vouloit plus rien donner au public. Il voyoit la Philosophie persécutée par des cabales puissantes, se former peu de disciples et au-

cuns protecteurs. Il en étoit affligé ; mais il n'en étoit pas étonné. « La vérité , disoit-il , qui ne peut jamais nuire au genre humain , ni même à aucune de ces grandes Sociétés qu'on appelle les Nations , est souvent opposée aux intérêts de ce petit nombre d'hommes , qui sont à la tête des peuples. Ici , vous avez de grands corps qui sont tous remplis de ce qu'on appelle l'esprit de corps. Ils tendent sans cesse à usurper les uns sur les autres , et tous sur la Patrie. Elle devient comme une grande famille , où les aînés veulent exclure les cadets de tout partage. Comment sera reçu de ces corps un Philosophe qui vien-

dra leur dire : Avant tout, soyez citoyens, voilà vos fonctions ; remplissez-les avec zèle : voilà vos droits ; conservez-les sans les étendre ? Là, des Ministres d'un esprit borné, et d'un caractère altier, incapables de voir les abus qui se sont introduits, et ceux qui tiennent à la constitution de l'Etat, sont conduits par la routine, et la suivent ; ils n'ont point l'habitude de méditer. Iront-ils la prendre ? C'est ce qu'il faudroit faire cependant, pour corriger ces abus que la Philosophie vient leur montrer. Ils ont des fantaisies, des projets pour leurs favoris, leurs parents. Croyez-vous qu'ils puissent entendre dire sans

impatience , qu'ils ne doivent avoir en vue que le bien de l'Etat ? Qu'ont-ils à désirer ? De ne point éprouver de contradiction. Et pour cela , que faut-il faire ? Ôter à l'autorité toutes ses bornes ; dût-on lui ôter toute sa solidité. Mais ces abus que les Ministres respectent ou tolèrent , à qui sont-ils nuisibles ? A la Patrie , qui n'est qu'un vain nom. A qui peuvent-ils être utiles ? Aux Grands. Jugez ce que ces Grands penseront d'une secte d'hommes qui leur proposent d'être modérés et justes ! Le Prince , les Grands sont environnés de Prêtres , qui , dans les siècles d'ignorance , régnoient sur

les Princes et sur les peuples. Si le monde s'éclaire, ils seront moins respectés, et on les verra comme des hommes souvent dangereux. Peut-on leur savoir mauvais gré de l'espece de rage avec laquelle ils déchirent la Philosophie ? Doit-on s'étonner qu'ils soient bien reçus dans les Cours, où ils viennent dire : Dieu vous a donné la puissance ; il nous charge de l'apprendre aux peuples : au-lieu de vous fatiguer à faire de bonnes Loix, à donner l'exemple de l'amour de la Patrie, forcez les Nations à nous croire, et laissez-nous faire ; cela est plus aisé ?

• Vous voyez la cupidité des

hommes de mon ancien état, et celle des Courtisans; ces gens-là laisseront-ils établir en paix que leurs fortunes ne sont pas toujours légitimes, et qu'ils en font un usage odieux? Pourront-ils consentir qu'on les fasse rougir de ces mêmes richesses, qui sont l'aliment de leur orgueil? Vous voyez que la Philosophie doit être poursuivie dans les palais, et jusques dans les cabanes, par les classes de la Société, qui, du moins pour un moment, déterminent l'opinion. Et devant qui la Philosophie a-t-elle à se défendre? Quels sont ses juges? Des sots. Mais, me direz-vous, il y a dans la Nation des Gens de

Lettres estimables, qui, sans être au nombre des Philosophes, adoptent leurs principes, s'en parent, et les répandent. Je réponds qu'il y en a peu. Les hommes qui n'ont que de l'esprit, sont les rivaux humiliés des hommes de génie, et les détestent. Vous auriez compté plus d'un bel esprit dans les détracteurs de Descartes et de Corneille; et plus près de nous, dans ceux de Voltaire, de Montesquieu, de Buffon et de Fontenelle. La Philosophie réduit le bel esprit, les petits talents à leur juste valeur; et ils ont intérêt d'unir leur voix à celles des hommes frivoles et corrompus, qui s'élevent contre toute liberté

de penser. Savez-vous pourquoi, depuis la révolution d'Angleterre, la Philosophie y est honorée et heureuse ? C'est qu'en Angleterre l'intérêt général et l'intérêt particulier ne sont point opposés ; c'est qu'il y regne l'amour de l'ordre et de la Patrie. Si l'honneur véritable, si l'esprit de Citoyen, si les vraies vertus renaissent jamais chez les Nations où la Philosophie est persécutée, elle y auroit de la considération. Si ces Nations, au contraire, tombent sous le despotisme, et, par conséquent, se corrompent de plus en plus, la Philosophie y sera proscrite pour jamais. »

C'est d'après ces idées que M. Helvetius étoit revenu à son premier talent, et qu'il ne s'occupoit plus que de son Poëme du Bonheur. Ce talent, qu'il avoit laissé sans en faire usage, ne s'étoit point affoibli. On peut en juger par le sixieme Chant, et par une partie du quatrieme, qu'il a composé l'été dernier. Il comptoit travailler encore plusieurs années à cet Ouvrage, et le donner, lorsque ses amis et lui en seroient contents. Et à quel degré de perfection ne l'auroit-il pas porté!

On remarqua au commencement de 1771, quelques changements dans son humeur et dans

ses goûts. On ne lui trouvoit pas sa sérénité ordinaire. Il aimoit moins les conversations qu'il avoit le plus aimées. L'exercice le fatiguoit ; il n'alloit presque plus à la chasse. Ce changement n'alarmoit pas sa famille et ses amis. On étoit bien loin de le regarder comme un signe de décadence. On l'attribuoit à des causes morales. Ces dernières années ont été l'époque de malheurs publics, auxquels M. Helvetius fut fort sensible. Le désordre des Finances, et le changement dans la constitution de l'État, répandirent une consternation générale. Un grand nombre de suicides dans le Royaume, un plus grand nom-

bre dans la Capitale , sont des tristes preuves de cette consternation. Des maux physiques l'augmentoient encore. Les récoltes n'étoient point abondantes. Tandis que la disette a duré , les aumônes de M. Helvetius n'ont pas permis à ses Vassaux d'en souffrir. Dans ces années malheureuses , il a prolongé son séjour à sa campagne , qui lui devenoit plus chère , par le besoin qu'elle avoit de lui. Et d'ailleurs le spectacle d'une misère qu'il ne pouvoit soulager , lui rendoit triste le séjour de Paris. Il y faisoit cependant de grands biens. Tous les jours on introduisoit chez lui , avec beau-

coup de mystère, quelques nouveaux objets de sa générosité. Souvent, en leur présence, il disoit à son valet-de-chambre : « Chevalier, je vous défends de parler de ce que vous voyez, même après ma mort. »

Il lui arrivoit quelquefois d'étendre ses libéralités sur d'assez mauvais sujets; et on lui en faisoit des reproches. « Si j'étois Roi, disoit-il, je les corrigerois; mais je ne suis que riche, et ils sont pauvres; je dois les secourir. »

Sa bonne constitution, et une santé rarement altérée, sembloient lui promettre une longue vie. Cependant de jour en jour il sen-

toit qu'il perdoit ses forces. Une attaque de goutte, qui se portoit à la tête et à la poitrine, lui ôta d'abord la connoissance, et bientôt la vie.

Le 26 Décembre 1771, il fut enlevé à sa famille, à ses amis, aux infortunés, et à la Philosophie.

Peu d'hommes ont été traités par la Nature aussi-bien que M. Helvetius. Il en avoit reçu la beauté, la santé et le génie. Dans sa jeunesse, il étoit très-bien fait. Ses traits étoient nobles et réguliers. Ses yeux exprimoient ce qui dominoit dans son caractère; c'est-à-dire, la douceur et

la bienveillance. Il avoit l'ame courageuse, et naturellement révoltée contre l'injustice et l'oppression.

Personne n'a dû être plus convaincu que lui, que, pour réussir à tout, il ne faut que vouloir fortement. Il avoit été bon danseur, habile à l'escrime, tireur adroit, Financier éclairé, bon Poëte, grand Philosophe, dès qu'il avoit voulu l'être. Il avoit aimé beaucoup les femmes, mais sans passion, et entraîné par les sens; il n'avoit pas dans l'amitié de préférence exclusive. Il y portoit plus de procédés, que de tendresse. Ses amis, dans leurs

peines , le trouvoient sensible , parce qu'il étoit bon. Dans le cours ordinaire de la vie, ils lui étoient peu nécessaires. Sa conversation étoit souvent celle d'un homme rempli de ses idées, et il les portoit quelquefois dans un monde qui n'étoit pas digne d'elles. Il aimoit assez la dispute, et il avançoit des paradoxes pour les voir combattre : il aimoit à faire penser ceux qu'il en croyoit capables ; il disoit qu'il alloit avec eux à la *chasse des idées*. Il avoit les plus grands égards pour l'amour-propre des autres ; et il se paroît si peu de sa supériorité, que plusieurs hommes d'esprit, qui le voyoient beaucoup, ont été

216 *Vie de M. Helvetius.*

long-temps sans la deviner. Il craignoit le commerce des Grands; il avoit d'abord avec eux l'air de l'embarras et de l'ennui. Il a aimé la gloire avec passion, et c'est la seule passion qu'il ait éprouvée; elle lui a fait aimer le travail, mais elle n'a point inspiré ses bienfaits. Personne ne les a cachés avec plus de soin. Il n'auroit pas donné à ses plaisirs un temps qu'il destinoit à l'étude; et, dans sa jeunesse même, lorsqu'il étoit retiré dans son cabinet, il n'étoit permis de l'interrompre qu'au malheureux.



PRÉFACE



PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

L'OBJET que je me propose d'examiner dans cet Ouvrage, est intéressant; il est même neuf. L'on n'a jusqu'à présent, considéré l'esprit que sous quelques-unes de ses faces. Les grands Ecrivains n'ont jetté qu'un coup d'œil rapide sur cette matière; et c'est ce qui m'enhardit à la traiter.

La connoissance de l'esprit, lorsqu'on prend ce mot dans toute son étendue, est si étroitement liée à la connoissance du

Tome I.

K

cœur et des passions de l'homme ; qu'il étoit impossible d'écrire sur ce sujet, sans avoir, du moins, à parler de cette partie de la Morale commune aux hommes de toutes les Nations, et qui ne peut avoir, dans tous les Gouvernements, que le bien public pour objet.

Les principes que j'établis sur cette matière, sont, je pense, conformes à l'intérêt général et à l'expérience. C'est par les faits que j'ai remonté aux causes. J'ai cru qu'on devoit traiter la Morale comme toutes les autres Sciences, et faire une Morale comme une Physique expérimentale. Je ne me suis livré à cette idée que par la persuasion où je suis que toute Morale, dont les principes sont utiles au Public, est nécessairement conforme à la Morale

de la Religion, qui n'est que la perfection de la Morale humaine. Au reste, si je m'étois trompé, et si, contre mon attente, quelques-uns de mes principes n'étoient pas conformes à l'intérêt général, ce seroit une erreur de mon esprit, et non pas de mon cœur; et je déclare d'avance que je les désavoue.

Je ne demande qu'une grace à mon Lecteur, c'est de m'entendre avant que de me condamner; c'est de suivre l'enchaînement qui lie ensemble toutes mes idées; d'être mon juge, et non ma partie. Cette demande n'est pas l'effet d'une sottise confiance; j'ai trop souvent trouvé mauvais le soir, ce que j'avois cru bon le matin, pour avoir une haute opinion de mes lumières.

Peut-être ai-je traité un sujet au-dessus de mes forces : mais quel homme se connoît assez lui-même pour n'en pas trop présumer ? Je n'aurai pas, du moins, à me reprocher de n'avoir pas fait tous mes efforts pour mériter l'approbation du Public. Si je ne l'obtiens pas, je serai plus affligé que surpris : il ne suffit point, en ce genre, de desirer, pour obtenir.

Dans tout ce que j'ai dit, je n'ai cherché que le vrai, non pas uniquement pour l'honneur de le dire, mais parce que le vrai est utile aux hommes. Si je m'en suis écarté, je trouverai dans mes erreurs même des motifs de consolation. *Si les hommes, comme le dit M. de Fontenelle, ne peuvent, en quelque genre que ce soit, arriver à quelque chose de raisonnable, qu'après avoir, en ce même*

genre, épuisé toutes les sottises imaginables; mes erreurs pourront donc être utiles à mes Conci-toyens : j'aurai marqué l'écueil par mon naufrage. *Que de sottises, ajoute M. de Fontenelle, ne dirions-nous pas maintenant, si les Anciens ne les avoient pas déjà dites avant nous, et ne nous les avoient, pour ainsi dire, enlevées!*

Je le répète donc : je ne garantis de mon Ouvrage que la pureté et la droiture des intentions. Cependant, quelque assuré qu'on soit de ses intentions, les cris de l'envie sont si favorablement écoutés, et ses fréquentes déclamations sont si propres à séduire des ames plus honnêtes qu'éclairées, qu'on n'écrit, pour ainsi dire, qu'en tremblant. Le découragement dans lequel des imputations, souvent calom-

K iij

nieuses, ont jetté les hommes de génie, semble déjà présager le retour des siècles d'ignorance. Ce n'est; en tout genre, que dans la médiocrité de ses talents qu'on trouve un asyle contre les poursuites des envieux. La médiocrité devient maintenant une protection; et cette protection, je me la suis vraisemblablement ménagée malgré moi.

D'ailleurs, je crois que l'envie pourroit difficilement m'imputer le desir de blesser aucun de mes Concitoyens. Le genre de cet Ouvrage, où je ne considère aucun homme en particulier, mais les hommes et les Nations en général, doit me mettre à l'abri de tout soupçon de malignité. J'ajouterai même qu'en lisant ces Discours, on s'apercevra que j'aime les hommes, que je desire

leur bonheur, sans haïr ni mépriser aucun d'eux en particulier.

Quelques-unes de mes idées paroîtront peut-être hasardées. Si le Lecteur les juge fausses, je le prie de se rappeler, en les condamnant, que ce n'est qu'à la hardiesse des tentatives qu'on doit souvent la découverte des plus grandes vérités; et que la crainte d'avancer une erreur, ne doit point nous détourner de la recherche de la vérité. En vain des hommes vils et lâches voudroient la proscrire, et lui donner quelquefois le nom odieux de licence; en vain répètent-ils que les vérités sont souvent dangereuses. En supposant qu'elles le fussent quelquefois, à quel plus grand danger encore ne seroit pas exposée la Nation qui consentiroit à croupir dans l'ignorance? Toute Nation

K iv

sans lumières , lorsqu'elle cesse d'être sauvage et féroce , est une Nation avilie , et tôt ou tard subjuguée. Ce fut moins la valeur que la Science militaire des Romains , qui triompha des Gaules.

Si la connoissance d'une telle vérité peut avoir quelques inconvénients dans un tel instant ; cet instant passé , cette même vérité redevient utile à tous les siècles et à toutes les Nations.

Tel est enfin le sort des choses humaines ; il n'en est aucune qui ne puisse devenir dangereuse dans de certains moments ; mais ce n'est qu'à cette condition qu'on en jouit. Malheur à qui voudroit , par ce motif , en priver l'humanité.

Au moment même qu'on in-

terdiroit la connoissance de certaines vérités, il ne seroit plus permis d'en dire aucune. Mille gens puissants et souvent même mal-intentionnés, sous prétexte qu'il est quelquefois sage de taire la vérité, la banniroient entièrement de l'univers. Aussi le Public éclairé, qui seul en connoît tout le prix, la demande sans cesse : il ne craint point de s'exposer à des maux incertains, pour jouir des avantages réels qu'elle procure. Entre les qualités des hommes, celle qu'il estime le plus est cette élévation d'ame qui se refuse au mensonge. Il sait combien il est utile de tout penser et de tout dire; et que les erreurs même cessent d'être dangereuses, lorsqu'il est permis de les contredire. Alors elles sont bientôt reconnues pour erreurs; elles se déposent

K v

226 *PRÉFACE de l'Auteur.*

bientôt d'elles-mêmes dans les abymes de l'oubli, et les vérités seules surnagent sur la vaste étendue des siècles.





DE L'ESPRIT.

DISCOURS I.

DE L'ESPRIT EN LUI-MÊME.



CHAPITRE PREMIER.

ON dispute tous les jours sur ce qu'on doit appeller *Esprit* : chacun dit son mot ; personne n'attache les mêmes idées à ce mot , et tout le monde parle sans s'entendre.

Pour pouvoir donner une idée juste et précise de ce mot *Esprit* , et des différentes acceptions dans lesquelles on le prend , il faut d'abord considérer l'esprit en lui-même.

Ou l'on regarde l'esprit comme l'effet de la faculté de penser, (et l'esprit n'est, en ce sens, que l'assemblage des pensées d'un homme) ou on le considère comme la faculté même de penser.

Pour savoir ce que c'est que l'esprit, pris dans cette dernière signification, il faut connoître quelles sont les causes productrices de nos idées.

Nous avons en nous deux facultés, ou, si je l'ose dire, deux puissances passives, dont l'existence est généralement et distinctement reconnue.

L'une est la faculté de recevoir les impressions différentes que font sur nous les objets extérieurs : on la nomme *sensibilité physique*.

L'autre est la faculté de conserver l'impression que ces objets ont faite sur nous : on l'appelle *mémoire*, et la mémoire n'est autre chose qu'une sensation continuée, mais affoiblie.

Ces facultés, que je regarde comme les

causes productrices de nos pensées, et qui nous sont communes avec les animaux, ne nous occasionneroient cependant qu'un très-petit nombre d'idées, si elles n'étoient jointes en nous à une certaine organisation extérieure.

. Si la nature, au-lieu de mains et de doigts flexibles, eût terminé nos poignets par un pied de cheval, qui doute que les hommes, sans arts, sans habitations, sans défense contre les animaux, tout occupés du soin de pourvoir à leur nourriture et d'éviter les bêtes féroces, ne fussent encore errants dans les forêts comme des troupeaux fugitifs ? (a)

(a) On a beaucoup écrit sur l'ame des bêtes ; on leur a, tour-à-tour, ôté et rendu la faculté de penser, et peut-être n'a-t-on pas assez scrupuleusement cherché, dans la différence du physique de l'homme et de l'animal, la cause de l'infériorité de ce qu'on appelle l'ame des animaux.

1°. Toutes les pattes des animaux sont terminées ou par de la corne, comme dans la

Or, dans cette supposition, il est évident que la police n'eût, dans aucune

bœuf et le cerf, ou par des ongles, comme dans le chien et le loup, ou par des griffes, comme dans le lion et le chat. Or, cette différence d'organisation, entre nos mains et les pattes des animaux, les prive non-seulement, comme le dit M. de Buffon, presque en entier du sens du tact, mais encore de l'adresse nécessaire pour manier aucun outil et pour faire aucune des découvertes qui supposent des mains.

2°. La vie des animaux, en général, plus courte que la nôtre, ne leur permet, ni de faire autant d'observations, ni, par conséquent, d'avoir autant d'idées que l'homme.

3°. Les animaux, mieux armés, mieux vêtus que nous par la nature, ont moins de besoins, et doivent, par conséquent, avoir moins d'invention: si les animaux voraces ont, en général, plus d'esprit que les autres animaux, c'est que la faim, toujours inventive, a dû leur faire imaginer des ruses pour surprendre leur proie.

4°. Les animaux ne forment qu'une société fugitive devant l'homme, qui, par le secours des armes qu'il s'est forgées, s'est rendu redoutable au plus fort d'entre eux.

L'homme est d'ailleurs l'animal le plus multi-

société, été portée au degré de perfection, ou maintenant elle est parvenue. Il

plié sur la terre : il naît, il vit dans tous les climats, lorsqu'une partie des autres animaux, tels que les lions, les éléphants et les rhinocéros ne se trouvent que sous certaine latitude.

Or, plus l'espece d'un animal, susceptible d'observation, est multipliée, plus cette espece d'animal a d'idées et d'esprit.

Mais, dira-t-on, pourquoi les singes, dont les pattes sont, à-peu-près aussi adroites que nos mains, ne font-ils pas des progrès égaux aux progrès de l'homme? C'est qu'ils lui restent inférieurs à beaucoup d'égards; c'est que les hommes sont plus multipliés sur la terre; c'est que, parmi les différentes especes de singes, il en est peu dont la force soit comparable à celle de l'homme; c'est que les singes sont frugivores, qu'ils ont moins de besoins, et, par conséquent, moins d'invention que les hommes; c'est que d'ailleurs leur vie est plus courte, qu'ils ne forment qu'une société fugitive devant les hommes et les animaux, tels que les tigres, les lions, etc.; c'est qu'enfin la disposition organique de leur corps les tenant, comme les enfants, dans un mouvement perpétuel, même après que leurs besoins sont satisfaits, les sin-

n'est aucune Nation, qui, en fait d'esprit, ne fût restée fort inférieure à certaines Nations sauvages qui n'ont pas

ges ne sont pas susceptibles de l'*ennui* qu'on doit regarder, ainsi que je le prouverai dans le troisième Discours, comme un des principes de la perfectibilité de l'esprit humain.

C'est en combinant toutes ces différences, dans le physique de l'homme et de la bête, qu'on peut expliquer pourquoi la sensibilité et la mémoire, facultés communes aux hommes et aux animaux, ne sont, pour ainsi dire, dans ces derniers, que des facultés stériles.

Peut-être m'objectera-t-on que Dieu, sans injustice, ne peut avoir soumis à la douleur et à la mort, des créatures innocentes, et qu'ainsi les bêtes ne sont que de pures machines: je répondrai à cette objection, que l'Écriture n'ayant dit nulle part que les animaux fussent de pures machines, nous pouvons fort bien ignorer les motifs de la conduite de Dieu envers les animaux, et supposer ces motifs justes. Il n'est pas nécessaire d'avoir recours au bon mot du P. Mallebranche, qui, lorsqu'on lui soutenoit que les animaux étoient sensibles à la douleur, répondoit en plaisantant, qu'*apparemment ils avoient mangé du foin défendu.*

deux cents idées, (b) deux cents mots pour exprimer leurs idées, et dont la langue, par conséquent, ne fût réduite, comme celle des animaux, à cinq ou six sons ou cris, (c) si l'on retranchoit de cette même langue les mots d'*arcs*, de *fleches*, de *filets*, etc. qui supposent l'usage de nos mains. D'où je conclus que, sans une certaine organisation extérieure, la sensibilité et la mémoire ne seroient en nous que des facultés stériles.

(b) Les idées des nombres, si simples, si faciles à acquérir, et vers lesquels les besoins nous portent sans cesse, sont si prodigieusement bornées dans certaines Nations, qu'on en trouve qui ne peuvent compter que jusqu'à trois, et qui n'expriment les nombres qui vont au-delà de trois, que par le mot de *beaucoup*.

(c) Tels sont les peuples que Dampierre trouva dans une Isle qui ne produisoit ni arbre ni arbuste; et qui, vivant du poisson que les flots de la mer jettoient dans les petites baies de l'Isle, n'avoient d'autres langue qu'un gloussement semblable à celui du coq-d'Inde.

Maintenant il faut examiner si, par le secours de cette organisation, ces deux facultés ont réellement produit toutes nos pensées.

Avant d'entrer, à ce sujet, dans aucun examen, peut-être me demandera-t-on si ces deux facultés sont des modifications d'une substance spirituelle ou matérielle. Cette question, autrefois agitée par les Philosophes, (d) et renou-

(d) Quelque Stoïcien décidé que fût Sénèque, il n'étoit pas trop assuré de la spiritualité de l'ame. « Votre lettre, écrit-il à un de ses amis, est arrivée mal-à-propos : lorsque je l'ai reçue, je me promenois délicieusement dans le palais de l'espérance ; je m'y assurois de l'immortalité de mon ame ; mon imagination, doucement échauffée par les discours de quelques grands hommes, ne doutoit déjà plus de cette immortalité qu'ils promettent plus qu'ils ne la prouvent ; déjà je commençois à me déplaître à moi-même, je méprisois les restes d'une vie malheureuse, je m'ouvrois, avec délices, les portes de l'éternité. Votre lettre arrive : je me reveille ; et d'un songe si amu,

vellée de nos jours , n'entre pas nécessairement dans le plan de mon Ouvrage. Ce que j'ai à dire de l'esprit s'accorde également bien avec l'une et l'autre de ces hypothèses. J'observerai seulement à ce sujet , que , si l'Eglise n'eût pas fixé notre croyance sur ce point , et qu'on dût , par les seules lumières de la raison , s'élever jusqu'à la connoissance du principe pensant , on ne pourroit s'empêcher de convenir que nulle opinion en ce genre n'est susceptible de démonstration ; qu'on

« sant, il me reste le regret de le reconnoître
 » pour un songe. »

Une preuve, dit M. Deslandes, dans son *Histoire critique de la Philosophie*, qu'autrefois on ne croyoit ni à l'immortalité ni à l'immatérialité de l'ame, c'est que, du temps de Néron, l'on se plaignoit à Rome que la doctrine de l'autre monde, nouvellement introduite, énerroit le courage des soldats, les rendoit plus timides, étoit la principale consolation des malheureux, et doubloit enfin la mort, en menaçant de nouvelles souffrances après cette vie.

doit peser les raisons pour et contre, balancer les difficultés, se déterminer en faveur du plus grand nombre de vraisemblances, et, par conséquent, ne porter que des jugemens provisoires. Il en seroit, de ce problème, comme d'une infinité d'autres qu'on ne peut résoudre qu'à l'aide du calcul des probabilités. (e)

(e) Il seroit impossible de s'en tenir à l'axiome de Descartes, et de n'acquiescer qu'à l'évidence. Si l'on répète tous les jours cet axiome dans les Ecoles, c'est qu'il n'y est pas pleinement entendu; c'est que Descartes n'ayant point mis, si je peux m'exprimer ainsi, d'enseigne à l'hôtellerie de l'évidence, chacun se croit en droit d'y loger son opinion. Quiconque ne se rendroit réellement qu'à l'évidence, ne seroit guere assuré que de sa propre existence. Comment le seroit-il, par exemple, de celle des corps? Dieu par sa toute-puissance, ne peut-il pas faire sur nos sens les mêmes impressions qu'y exciteroit la présence des objets? Or, si Dieu le peut, comment assurer qu'il ne fasse pas, à cet égard, usage de son pouvoir, et que tout l'Univers ne soit un pur phénomène?

Je ne m'arrête donc pas davantage à cette question ; je viens à mon sujet ,

D'ailleurs, si dans les rêves nous sommes affectés des mêmes sensations que nous éprouverions à la présence des objets, comment prouver que notre vie n'est pas un long rêve ?

Non que je prétende nier l'existence des corps, mais seulement montrer que nous en sommes moins assurés que de notre propre existence. Or, comme la vérité est un point indivisible; qu'on ne peut pas dire d'une vérité *qu'elle est plus ou moins vraie*, il est évident que, si nous sommes plus certains de notre propre existence que de celle des corps, l'existence des corps n'est, par conséquent, qu'une probabilité: probabilité qui sans doute est très-grande, et qui, dans la conduite, équivaut à l'évidence; mais qui n'est cependant qu'une probabilité. Or, si presque toutes nos vérités se réduisent à des probabilités, quelle reconnaissance ne devoit-on pas à l'homme de génie qui se chargeroit de conduire des Tables physiques, métaphysiques, morales et politiques, où seroient marqués avec précision tous les divers degrés de probabilité, et, par conséquent, de croyance qu'on doit assigner à chaque opinion ?

L'existence des corps, par exemple, seroit

et je dis que la sensibilité physique et la mémoire, ou, pour parler plus exac-

placée dans les Tables physiques, comme le premier degré de certitude; on y détermineroit ensuite ce qu'il y a à parier que le Soleil se levera demain, qu'il se levera dans dix, dans vingt ans, etc. Dans les Tables morales ou politiques, on y placeroit pareillement, comme premier degré de certitude, l'existence de Rome ou de Londres, puis celle des héros, tels que César ou Guillaume le Conquérant; l'on descendroit ainsi, par l'échelle des probabilités, jusqu'aux faits les moins certains, et enfin jusqu'aux prétendus miracles de Mahomet, jusqu'à ces prodiges attestés par tant d'Arabes, et dont la fausseté, cependant, est encore très-probable ici-bas, où les menteurs sont si communs, et les prodiges si rares.

Alors les hommes, qui, le plus souvent, ne diffèrent de sentiment que par l'impossibilité où ils sont de trouver des signes propres à exprimer les divers degrés de croyance qu'ils attachent à leur opinion, se communiqueroient plus facilement leurs idées; puisqu'ils pourroient, pour s'exprimer ainsi, toujours rapporter leurs opinions à quelques-uns des numéros de ces Tables de probabilités.

tément , que la sensibilité seule produit toutes nos idées. En effet, la mémoire

Comme la marche de l'esprit est toujours lente, et les découvertes dans les Sciences presque toujours éloignées les unes des autres, on sent que les Tables de probabilités une fois construites, on n'y feroit que des changements légers et successifs, qui consisteroient, conséquemment à ces découvertes, à augmenter ou diminuer la probabilité de certaines propositions que nous appellons vérités, et qui ne sont que des probabilités plus ou moins accumulées. Par ce moyen, l'état de doute, toujours insupportable à l'orgueil de la plupart des hommes, seroit plus facile à soutenir; alors les doutes cesseroient d'être vagues; soumis au calcul, et, par conséquent, appréciables, ils se convertiroient en propositions affirmatives: alors la secte de Carnéade, regardée autrefois comme la Philosophie par excellence, puisqu'on lui donnoit le nom d'*élective*, seroit purgée de ces légers défauts que la querelleuse ignorance a reprochés avec trop d'aigreur à cette Philosophie, dont les dogmes étoient également propres à éclairer les esprits, et à adoucir les mœurs.

Si cette secte, conformément à ses principes, n'admettoit point de vérités, elle admettoit du

ne peut être qu'un des organes de la sensibilité physique : le principe qui sent en nous doit être nécessairement le principe qui se ressouvient ; puisque *se ressouvenir*, comme je vais le prouver, n'est proprement que *sentir*.

Lorsque, par une suite de mes idées ou par l'ébranlement que certains sons causent dans l'organe de mon oreille,

moins des apparences, vouloit qu'on réglât sa vie sur ces apparences, qu'on agit lorsqu'il paroissoit plus convenable d'agir que d'examiner, qu'on délibérât mûrement lorsqu'on avoit le temps de délibérer ; qu'on se décidât, par conséquent, plus sûrement, et que dans son ame on laissât toujours aux vérités nouvelles une entrée que leur ferment les dogmatiques. Elle vouloit de plus, qu'on fût moins persuadé de ses opinions, plus lent à condamner celles d'autrui, par conséquent, plus sociable : enfin, que l'habitude du doute, en nous rendant moins sensibles à la contradiction, étouffât un des plus féconds germes de haine entre les hommes. Il ne s'agit point ici des vérités révélées, qui sont des vérités d'un autre ordre.

je

je me rappelle l'image d'un chêne ; alors mes organes intérieurs doivent nécessairement se trouver à-peu-près dans la même situation où ils étoient à la vue de ce chêne. Or, cette situation des organes doit incontestablement produire une sensation : il est donc évident que se ressouvenir , c'est sentir.

Ce principe posé, je dis encore que c'est dans la capacité que nous avons d'apercevoir les ressemblances ou les différences, les convenances ou les disconvenances qu'ont entre eux les objets divers , que consistent toutes les opérations de l'esprit. Or, cette capacité n'est que la sensibilité physique même : tout se réduit donc à sentir.

Pour nous assurer de cette vérité , considérons la nature. Elle nous présente des objets ; ces objets ont des rapports avec nous et des rapports entre eux ; la connoissance de ces rapports forme ce qu'on appelle l'*Esprit* : il est plus ou

moins grand, selon que nos connoissances en ce genre sont plus ou moins étendues. L'esprit humain s'éleve jusqu'à la connoissance de ces rapports; mais ce sont des bornes qu'il ne franchit jamais. Aussi tous les mots qui composent les diverses langues, et qu'on peut regarder comme la collection des signes de toutes les pensées des hommes, nous rappellent, ou des images, tels sont les mots, *chêne, Océan, soleil*; ou désignent des idées, c'est-à-dire, les divers rapports que les objets ont entre eux, et qui sont, ou simples, comme les mots, *grandeur, petitesse*; ou composés, comme *vice, vertu*; ou ils expriment enfin les rapports divers que les objets ont avec nous, c'est-à-dire, notre action sur eux, comme dans ces mots, *je brise, je creuse, je souleve*; ou leur impression sur nous, comme dans ceux-ci, *je suis blessé, ébloui, épouvanté.*

Si j'ai resserré ci-dessus la signification

de ce mot, *idée*, qu'on prend dans des acceptions très-différentes, puisqu'on dit également *l'idée d'un arbre* et *l'idée de vertu*, c'est que la signification indéterminée de cette expression peut quelquefois tomber dans les erreurs qu'occasionne toujours l'abus des mots.

La conclusion de ce que je viens de dire, c'est que, si tous les mots des diverses langues ne désignent jamais que des objets ou les rapports de ces objets avec nous et entre eux, tout l'esprit, par conséquent, consiste à comparer et nos sensations et nos idées, c'est-à-dire, à voir les ressemblances et les différences, les convenances et les disconvenances qu'elles ont entr'elles. Or, comme le jugement n'est que cette appercevance elle-même, ou, du moins, que le prononcé de cette appercevance, il s'ensuit que toutes les opérations de l'esprit se réduisent à juger.

La question renfermée dans ces bor-

nes, j'examinerai maintenant si *juger* n'est pas *sentir*. Quand je juge la grandeur ou la couleur des objets qu'on me présente, il est évident que le jugement porté sur les différentes impressions que ces objets ont faites sur mes sens, n'est proprement qu'une sensation ; que je puis dire également : Je juge ou je sens que, de deux objets, l'un, que j'appelle *voise*, fait sur moi une impression différente de celui que j'appelle *pied* ; que la couleur que je nomme *rouge*, agit sur mes yeux différemment de celle que je nomme *jaune* ; et j'en conclus qu'en pareil cas, *juger* n'est jamais que *sentir*. Mais, dira-t-on, supposons qu'on veuille savoir si la force est préférable à la grandeur du corps, peut-on assurer qu'alors juger soit sentir ? Oui, répondrai-je : car, pour porter un jugement sur ce sujet, ma mémoire doit me tracer successivement les tableaux des situations différentes où je puis me trouver le

plus communément dans le cours de ma vie. Or, juger, c'est voir dans ces divers tableaux, que la force me sera plus souvent utile que la grandeur du corps. Mais, répliquera-t-on, lorsqu'il s'agit de juger si, dans un Roi, la justice est préférable à la bonté, peut-on imaginer qu'un jugement ne soit alors qu'une sensation ?

Cette opinion, sans doute, a d'abord l'air d'un paradoxe : cependant, pour en prouver la vérité, supposons dans un homme la connoissance de ce qu'on appelle le bien et le mal, et que cet homme sache encore qu'une action est plus ou moins mauvaise, selon qu'elle nuit plus ou moins au bonheur de la société. Dans cette supposition, quel art doit employer le Poëte ou l'Orateur, pour faire plus vivement appercevoir que la justice, préférable, dans un Roi, à la bonté, conserve à l'Etat plus de Citoyens ?

L'Orateur présentera trois tableaux à l'imagination de ce même homme : dans l'un , il lui peindra le Roi juste qui condamne et fait exécuter un criminel ; dans le second , le Roi bon qui fait ouvrir le cachot de ce même criminel , et lui détache ses fers ; dans le troisieme , il représentera ce même criminel , qui , s'armant de son poignard au sortir de son cachot , court massacrer cinquante Citoyens : or , quel homme , à la vue de ces trois tableaux , ne sentira pas que la justice , qui , par la mort d'un seul , prévient la mort de cinquante hommes , est , dans un Roi , préférable à la bonté ? Cependant ce jugement n'est réellement qu'une sensation. En effet , si par l'habitude d'unir certaines idées à certains mots , on peut , comme l'expérience le prouve , en frappant l'oreille de certains sons , exciter en nous à-peu-près les mêmes sensations qu'on éprouveroit à la présence même des objets ; il est évident :

qu'à l'exposé de ces trois tableaux, juger que, dans un Roi, la justice est préférable à la bonté, c'est sentir et voir que, dans le premier tableau, on n'im-mole qu'un Citoyen, et que, dans le troisieme, on en massacre cinquante : d'où je conclus que tout jugement n'est qu'une sensation.

Mais, dirà-t-on, faudra-t-il mettre encore au rang des sensations les jugements portés, par exemple, sur l'excellence plus ou moins grande de certaines méthodes, telles que la méthode propre à placer beaucoup d'objets dans notre mémoire, ou la méthode des abstractions, ou celle de l'analyse ?

Pour répondre à cette objection, il faut d'abord déterminer la signification de ce mot *méthode* : une méthode n'est autre chose que le moyen dont on se sert pour parvenir au but qu'on se propose. Supposons qu'un homme ait dessein de placer certains objets ou cer-

taines idées dans sa mémoire, et que le hasard les y ait rangés de manière que le ressouvenir d'un fait ou d'une idée lui ait rappelé le souvenir d'une infinité d'autres faits ou d'autres idées, et qu'il ait ainsi gravé plus facilement et plus profondément certains objets dans sa mémoire : alors, juger que cet ordre est le meilleur, et lui donner le nom de *méthode*, c'est dire qu'on a fait moins d'efforts d'attention, qu'on a éprouvé une sensation moins pénible, en étudiant dans cet ordre que dans tout autre : or, se ressouvenir d'une sensation pénible, c'est sentir : il est donc évident que, dans ce cas, *juger est sentir.*

Supposons encore que, pour prouver de la vérité de certaines propositions de Géométrie, et pour le faire plus facilement concevoir à ses disciples, un Géomètre se soit avisé de leur faire considérer les lignes indépendamment de leur

largeur et de leur épaisseur : alors juger que ce moyen ou cette méthode d'abstraction est la plus propre à faciliter à ses élèves l'intelligence de certaines propositions de Géométrie, c'est dire qu'ils font moins d'efforts d'attention, et qu'ils éprouvent une sensation moins pénible, en se servant de cette méthode que d'une autre.

Supposons, pour dernier exemple, que par un examen séparé de chacune des vérités que renferme une proposition compliquée, on soit plus facilement parvenu à l'intelligence de cette proposition : juger alors que le moyen ou la méthode de l'analyse est la meilleure, c'est pareillement dire qu'on a fait moins d'efforts d'attention, et qu'on a, par conséquent, éprouvé une sensation moins pénible, lorsqu'on a considéré en particulier chacune des vérités renfermées dans cette proposition compliquée, que lorsqu'on les a voulu saisir toutes à la fois.

L v

Il résulte de ce que j'ai dit, que les jugemens portés sur les moyens ou les méthodes que le hasard nous présente pour parvenir à un certain but, ne sont proprement que des sensations, et que dans l'homme tout se réduit à sentir.

Mais, dira-t-on, comment, jusqu'à ce jour, a-t-on supposé en nous une faculté de juger distincte de la faculté de sentir? L'on ne doit cette supposition, répondrai-je, qu'à l'impossibilité où l'on s'est cru jusqu'à présent d'expliquer d'aucune autre manière certaines erreurs de l'esprit.

Pour lever cette difficulté, je vais, dans les Chapitres suivans, montrer que tous nos faux jugemens et nos erreurs se rapportent à deux causes, qui ne supposent en nous que la faculté de sentir; qu'il seroit, par conséquent, inutile et même absurde d'admettre en nous une faculté de juger qui n'expliqueroit rien qu'on ne puisse expliquer sans

DISCOURS I. CHAP. I. 251
elle. J'entre donc en matière, et je dis
qu'il n'est point de faux jugement qui ne
soit un effet, ou de nos passions, ou de
notre ignorance.

CHAPITRE II.

*Des erreurs occasionnées par nos
passions.*

LES passions nous induisent en erreur, parce qu'elles fixent toute notre attention sur un côté de l'objet qu'elles nous présentent, et qu'elles ne nous permettent point de le considérer sous toutes ses faces. Un Roi est jaloux du titre de Conquérant : La victoire, dit-il, m'appelle au bout de la terre ; je combattrai, je vaincrai, je briserai l'orgueil de mes ennemis ; je chargerai leurs mains de fers ; et la terreur de mon nom, comme un rempart impénétrable, défendra l'en-

trée de mon Empire. Enivré de cet espoir , il oublie que la fortune est inconstante , que le fardeau de la misere est presque également supporté par le vainqueur et par le vaincu ; il ne sent point que le bien de ses Sujets ne sert que de prétexte à sa fureur guerriere , et que c'est l'orgueil qui forge ses armes et déploie ses étendards : toute son attention est fixée sur le char et la pompe du triomphe.

Non moins puissante que l'orgueil , la crainte produira les même effets : on la verra créer des spectres , les répandre autour des tombeaux , et dans l'obscurité des bois les offrir aux regards du voyageur effrayé , s'emparer de toutes les facultés de son ame , et n'en laisser aucune de libre pour considérer l'absurdité des motifs d'une terreur si vaine.

Non-seulement les passions ne nous laissent considérer que certaines faces des objets qu'elles nous présentent ; mais elles

nous trompent encore , en nous montrant souvent ces mêmes objets où ils n'existent pas. On sait le conte d'un Curé et d'une Dame galante ; ils avoient oui dire que la Lune étoit habitée , ils le croyoient , et , le télescope en main , tous deux tâchoient d'en reconnoître les habitants. *Si je ne me trompe* , dit d'abord la Dame , *j'apperçois deux ombres ; elles s'inclinent l'une vers l'autre : je n'en doute point ; ce sont deux amants heureux.... Eh ! si donc* , Madame , reprend le Curé , *ces deux ombres que vous voyez , sont deux clochers d'une Cathédrale.* Ce conte est notre histoire ; nous n'appercevons le plus souvent dans les choses que ce que nous désirons y trouver : sur la terre , comme dans la lune , des passions différentes nous y feront toujours voir ou des amants ou des clochers. L'illusion est un effet nécessaire des passions , dont la force se mesure presque toujours par le degré d'aveuglement où elles nous plongent. C'est ce

qu'avoit très-bien senti je ne sais quelle femme; qui, surprise par son amant entre les bras de son rival, osa lui nier le fait dont il étoit témoin : *Quoi!* lui dit-il, *vous poussez à ce point l'impudence.... Ah, perfide!* s'écria-t-elle, *je le vois, tu ne m'aimes plus; tu crois plus ce que tu vois que ce que je te dis.* Ce mot n'est pas seulement applicable à la passion de l'amour, mais à toutes les passions. Toutes nous frappent du plus profond aveuglement. Lorsque l'ambition, par exemple, met les armes à la main à deux Nations puissantes, et que les Citoyens inquiets se demandent les uns aux autres des nouvelles : d'une part, quelle facilité à croire les bonnes ! de l'autre, quelle incrédulité sur les mauvaises ! Combien de fois une trop sottise confiance en des Moines ignorants n'a-t-elle pas fait nier à des Chrétiens la possibilité des Antipodes ? Il n'est point de siècle, qui, par quelque affirmation

ou quelque négation ridicule, n'apprête à rire au siècle suivant. Une folie passée éclaire rarement les hommes sur leur folie présente.

Au reste, ces mêmes passions, qu'on doit regarder comme le germe d'une infinité d'erreurs, sont aussi la source de nos lumières. Si elles nous égarent, elles seules nous donnent la force nécessaire pour marcher; elles seules peuvent nous arracher à cette inertie et à cette paresse toujours prête à saisir toutes les facultés de notre ame.

Mais ce n'est pas ici le lieu d'examiner la vérité de cette proposition. Je passe maintenant à la seconde cause de nos erreurs.



CHAPITRE III.

De l'Ignorance.

Nous nous trompons, lorsqu'entraînés par une passion, et fixant toute notre attention sur un des côtés d'un objet, nous voulons, par ce seul côté, juger de l'objet entier. Nous nous trompons encore, lorsque, nous établissant juges sur une matière, notre mémoire n'est point chargée de tous les faits de la comparaison desquels dépend en ce genre la justesse de nos décisions. Ce n'est pas que chacun n'ait l'esprit juste; chacun voit bien ce qu'il voit; mais personne ne se défiant assez de son ignorance, on croit trop facilement que ce que l'on voit dans un objet est tout ce que l'on y peut voir.

Dans les questions un peu difficiles,

l'ignorance doit être regardée comme la principale cause de nos erreurs. Pour savoir combien, en ce cas, il est facile de se faire illusion à soi-même, et comment, en tirant des conséquences toujours justes de leurs principes, les hommes arrivent à des résultats entièrement contradictoires, je choisirai pour exemple une question un peu compliquée : telle est celle du luxe, sur laquelle on a porté des jugements très-différens, selon qu'on l'a considéré sous telle ou telle face.

Comme le mot de *luxe* est vague, n'a aucun sens bien déterminé, et n'est ordinairement qu'une expression relative, il faut d'abord attacher une idée nette à ce mot de *luxe* pris dans une signification rigoureuse, et donner ensuite une définition du luxe considéré par rapport à une Nation, et par rapport à un Particulier.

Dans une signification rigoureuse, on doit entendre, par *luxe*, toute espede de

superfluités, c'est-à-dire, tout ce qui n'est pas absolument nécessaire à la conservation de l'homme. Lorsqu'il s'agit d'un Peuple policé et des Particuliers qui le composent, ce mot de *lux*e a une toute autre signification; il devient absolument relatif. Le luxe d'une Nation policée est l'emploi de ses richesses à ce que nous nommons superfluités le Peuple avec lequel on compare cette Nation. C'est le cas où se trouve l'Angleterre par rapport à la Suisse.

Le luxe, dans un Particulier, est pareillement l'emploi de ses richesses à ce que l'on doit appeler superfluités, eu égard au poste que cet homme occupe dans un Etat, et au Pays dans lequel il vit: tel étoit le luxe de Bourvalais.

Cette définition donnée, voyons sous quels aspects différents on a considéré le luxe des Nations, lorsque les uns l'ont regardé comme utile, et les autres comme nuisible à l'Etat.

Les premiers ont porté leurs regards sur ces manufactures que le luxe construit, où l'étranger s'empresse d'échanger ses trésors contre l'industrie d'une Nation. Ils voyent l'augmentation des richesses amener à sa suite l'augmentation du luxe et la perfection des Arts propres à le satisfaire. Le siècle du luxe leur paroît l'époque de la grandeur et de la puissance d'un Etat. L'abondance d'argent qu'il suppose et qu'il attire, rend, disent-ils, la Nation heureuse au-dedans, et redoutable au-dehors. C'est par l'argent qu'on soudoye un grand nombre de troupes, qu'on bâtit des magasins, qu'on fournit des arsenaux, qu'on contracte, qu'on entretient alliance avec de grands Princes, et qu'une Nation enfin peut non-seulement résister, mais encore commander à des Peuples plus nombreux, et par conséquent, plus réellement puissants qu'elle. Si le luxe rend un Etat redoutable au-dehors, quelle félicité ne

lui procure-t-il pas au-dedans ? Il adoucit les mœurs , il crée de nouveaux plaisirs , fournit par ce moyen à la subsistance d'une infinité d'ouvriers. Il excite une cupidité salutaire qui arrache l'homme à cette inertie , à cet ennui qu'on doit regarder comme une des maladies les plus communes et les plus cruelles de l'humanité. Il répand par-tout une chaleur vivifiante , fait circuler la vie dans tous les membres d'un Etat , y réveille l'industrie , fait ouvrir des ports , y construit des vaisseaux , les guide à travers l'Océan , et rend enfin communes à tous les hommes les productions et les richesses que la nature avare enferme dans les gouffres des mers , dans les abymes de la terre , ou qu'elle tient éparses dans mille climats divers. Voilà , je pense , à-peu-près le point de vue sous lequel le luxe se présente à ceux qui le considerent comme utile aux Etats.

Examinons maintenant l'aspect sous

lequel il s'offre aux Philosophes qui le regardent comme funeste aux Nations.

Le bonheur des Peuples dépend, et de la félicité dont ils jouissent au-dedans, et du respect qu'ils inspirent au-dehors.

A l'égard du premier objet, nous pensons, diront ces Philosophes, que le luxe et les richesses qu'il attire dans un Etat n'en rendroient les Sujets que plus heureux, si ces richesses étoient moins inégalement partagées, et que chacun pût se procurer les commodités dont l'indigence le force à se priver.

Le luxe n'est donc pas nuisible comme luxe ; mais simplement comme l'effet d'une grande disproportion entre les richesses des Citoyens. (a) Aussi le luxe n'est-

(a) Le luxe fait circuler l'argent ; il le retire des coffres où l'avarice pourroit l'entasser : c'est donc le luxe, disent quelques gens, qui remet l'équilibre entre les fortunes des Citoyens. Ma réponse à ce raisonnement, c'est qu'il ne pro-

il jamais extrême , lorsque le partage des richesses n'est pas trop inégal ; il s'aug-

duit point cet effet. Le luxe suppose toujours une cause d'inégalité de richesses entre les Citoyens. Or, cette cause, qui fait les premiers riches, doit, lorsque le luxe les a ruinés, en reproduire toujours de nouveaux : si l'on détruisoit cette cause d'inégalité de richesses, le luxe disparoitroit avec elle. Il n'y a pas de ce qu'on appelle *luxe* dans les pays où les fortunes des Citoyens sont à-peu-près égales. J'ajouterai à ce que je viens de dire que cette inégalité de richesses une fois établie, le luxe, lui-même, est en partie cause de la reproduction perpétuelle du luxe. En effet, tout homme qui se ruine par son luxe, transporte la plus grande partie de ses richesses dans les mains des artisans du luxe ; ceux-ci, enrichis des dépouilles d'une infinité de dissipateurs, deviennent riches à leur tour, et se ruinent de la même manière. Or, des débris de tant de fortunes, ce qui reflue de richesses dans les campagnes n'en peut être que la moindre partie, parce que les productions de la terre, destinées à l'usage commun des hommes, ne peuvent jamais excéder un certain prix.

mente à mesure qu'elles se rassemblent en un plus petit nombre de mains ; il parvient enfin à son dernier période , lorsque la Nation se partage en deux classes , dont l'une abonde en superfluités , et l'autre manque du nécessaire.

Arrivé une fois à ce point , l'état d'une Nation est d'autant plus cruel , qu'il est incurable. Comment remettre alors quelque égalité dans les fortunes des Citoyens ? L'homme riche aura acheté de grandes Seigneuries : à portée de profiter du dérangement de ses voisins , il

Il n'en est pas ainsi de ces mêmes productions , lorsqu'elles ont passé dans les Manufactures , et qu'elles ont été employées par l'industrie ; elles n'ont alors de valeur que celle que leur donne la fantaisie ; le prix en devient excessif. Le luxe doit donc toujours retenir l'argent dans les mains de ses artisans , le faire toujours circuler dans la même classe d'hommes , et par ce moyen entretenir toujours l'inégalité des richesses entre les Citoyens.

aura réuni , en peu de temps , une infinité de petites propriétés à son domaine. Le nombre des propriétaires diminué , celui des journaliers sera augmenté : lorsque ces derniers seront assez multipliés pour qu'il y ait plus d'ouvriers que d'ouvrage , alors le journalier suivra le cours de toute espece de marchandise , dont la valeur diminue lorsqu'elle est commune. D'ailleurs , l'homme riche , qui a plus de luxe encore que de richesses , est intéressé à baisser le prix des journées , à n'offrir au journalier que la paye absolument nécessaire pour sa subsistance : (b) le besoin contraint ce dernier à s'en contenter ;

(b) On croit communément que les campagnes sont ruinées par les corvées , les impositions , et sur-tout par celle des tailles ; je conviendrois volontiers qu'elles sont très-onéreuses : il ne faut cependant pas imaginer que la seule suppression de cet impôt rendit la condition des Paysans fort heureuse. Dans beaucoup de Provinces ,

contenter ; mais s'il lui survient quelque maladie ou quelque augmentation de

Provinces, la journée est de huit sols. Or, de ces huit sols, si je déduis l'imposition de l'Eglise, c'est-à-dire, à-peu-près quatre-vingt-dix Fêtes ou Dimanches, et peut-être une trentaine de jours dans l'année où l'ouvrier est incommodé, sans ouvrage, ou employé aux corvées, il ne lui reste, l'un portant l'autre, que six sols par jour : tant qu'il est garçon, je veux que ces six sols fournissent à sa dépense, le nourrissent, le vêtent, le logent : dès qu'il sera marié, ces six sols ne pourront plus lui suffire ; parce que, dans les premières années du mariage, la femme, entièrement occupée à soigner ou à allaiter ses enfants, ne peut rien gagner : supposons qu'on lui fit alors remise entière de sa taille, c'est-à-dire, cinq ou six francs, il auroit à-peu-près un liard de plus à dépenser par jour : or, ce liard ne changeroit sûrement rien à sa situation : que faudroit-il donc faire pour la rendre heureuse ? Hausser considérablement le prix des journées. Pour cet effet, il faudroit que les Seigneurs récusent habituellement dans leurs Terres : à l'exemple de leur peres, ils récompenseroient

famille , alors , faute d'une nourriture saine ou assez abondante, il devient infirme , il meurt , et laisse à l'Etat une famille de mendiants. Pour prévenir un pareil malheur , il faudroit avoir recours à un nouveau partage des terres , partage toujours injuste et impraticable. Il est donc évident que le luxe , parvenu à un certain période , il est impossible de remettre aucune égalité entre la fortune des Citoyens. Alors les riches et les richesses se rendent dans les Capitales , où les attirent les plaisirs et les arts du luxe : alors la campagne reste inculte et pauvre ; sept ou huit millions d'hommes languissent dans la misere (c) , et cinq ou six mille vivent dans

les services de leurs domestiques par le don de quelques arpens de terre ; le nombre des propriétaires augmenteroit insensiblement ; celui des journaliers diminueroit ; et ces derniers , devenus plus rares , mettroient leur peine à plus haut prix.

(c) Il est bien singulier que les Pays vantés

une opulence qui les rend odieux , sans les rendre plus heureux.

par leur luxe et leur police , soient les Pays où le plus grand nombre des hommes est plus malheureux que ne le sont les Nations sauvages , si méprisées des Nations policées. Qui doute que l'état du Sauvage ne soit préférable à celui du Paysan ? Le Sauvage n'a point , comme lui , à craindre la prison , la surcharge des impôts , la vexation d'un Seigneur , le pouvoir arbitraire d'un Subdélégué ; il n'est point perpétuellement humilié et abruti par la présence journalière d'hommes plus riches et plus puissants que lui ; sans supérieur , sans servitude , plus robuste que le Paysan , parce qu'il est plus heureux , il jouit du bonheur de l'égalité , et sur-tout du bien inestimable de la liberté si inutilement réclamée par la plupart des Nations.

Dans les Pays policés , l'art de la législation n'a souvent consisté qu'à faire concourir une infinité d'hommes au bonheur d'un petit nombre ; à tenir , pour cet effet , la multitude dans l'oppression , et à violer envers elle tous les droits de l'humanité.

Cependant le vrai esprit législatif ne devrait s'occuper que du bonheur général. Pour pro-

M ij

En effet , que peut ajouter au bonheur d'un homme l'excellence plus ou moins grande de sa table ? Ne lui suffit-il pas d'attendre la faim , de propor-

curer ce bonheur aux hommes , peut-être faudroit-il les rapprocher de la vie de pasteur ; peut-être les découvertes en législation nous ramèneront-elles , à cet égard , au point d'où l'on est d'abord parti. Non que je veuille décider une question si délicate , et qui exigeroit l'examen le plus profond ; mais j'avoue qu'il est bien étonnant que tant de formes différentes de gouvernement , établies du moins sous le prétexte du bien public , que tant de loix , tant de réglemens , n'ayent été , chez la plupart des Peuples , que des instruments de l'infortune des hommes. Peut-être ne peut-on échapper à ce malheur sans revenir à des mœurs infiniment plus simples. Je sens bien qu'il faudroit alors renoncer à une infinité de plaisirs dont on ne peut se détacher sans peine ; mais ce sacrifice , cependant , seroit un devoir , si le bien général l'exigeoit. N'est-on pas même en droit de soupçonner que l'extrême félicité de quelques Particuliers est toujours attachée au malheur du plus grand nombre ? Verité assez heu-

tionner ses exercices ou la longueur de ses promenades au mauvais goût de son cuisinier , pour trouver délicieux tout mêts qui ne sera pas détestable ? D'ailleurs , la frugalité et l'exercice ne le font-ils pas échapper à toutes les maladies qu'occasionne la gourmandise irritée par la bonne chere ? Le bonheur ne dépend donc pas de l'excellence de la table.

Il ne dépend pas non plus de la magnificence des habits ou des équipages : lorsqu'on paroît en public couvert d'un habit brodé , et traîné dans un char brillant , on n'éprouve pas des plaisirs physiques , qui sont les seuls plaisirs réels ; on est , tout au plus , affecté d'un plaisir de vanité , dont la privation

sement exprimée par ces deux vers sur les Sauvages :

*Chez eux tout est commun, chez eux tout est égal ;
Comme ils sont sans Palais, ils sont sans Hôpital.*

M iij

seroit peut-être insupportable, mais dont la jouissance est insipide. Sans augmenter son bonheur, l'homme riche ne fait, par l'étalage de son luxe, qu'offenser l'humanité et le malheureux, qui, comparant les haillons de la misère aux habits de l'opulence, s'imagine qu'entre le bonheur du riche et le sien, il n'y a pas moins de différence qu'entre leurs vêtements; qui se rappelle, à cette occasion, le souvenir douloureux des peines qu'il endure, et qui se trouve ainsi privé du seul soulagement de l'infortuné, de l'oubli momentané de sa misère.

Il est donc certain, continuent ces Philosophes, que le luxe ne fait le bonheur de personne, et qu'en supposant une trop grande inégalité de richesses entre les Citoyens, il suppose le malheur du plus grand nombre d'entre eux. Le Peuple, chez qui le luxe s'introduit, est donc pas heureux au - dedans

voyons s'il est respectable au - dehors.

L'abondance d'argent que le luxe attire dans un Etat, en impose d'abord à l'imagination ; cet Etat est, pour quelques instants, un Etat puissant : mais cet avantage (supposé qu'il puisse exister quelque avantage indépendant du bonheur des Citoyens) n'est, comme le remarque M. Hume, qu'un avantage passager. Assez semblables aux mers, qui successivement abandonnent et couvrent mille places différentes, les richesses doivent successivement parcourir mille climats divers. Lorsque, par la beauté de ses manufactures et la perfection des arts de luxe une Nation a attiré chez elle l'argent des Peuples voisins, il est évident que le prix des denrées & de la main-d'œuvre doit nécessairement baisser chez ces Peuples appauvris, et que ces Peuples, en enlevant quelques manufacturiers, quelques ouvriers à cette Nation riche, peu-

vent l'appauvrir à son tour en l'approvisionnement à meilleur compte des marchandises dont cette Nation les fournissoit. (d) Or, sitôt que la di-

(d) Ce que je dis du commerce des marchandises de luxe, ne doit pas s'appliquer à toute espece de commerce. Les richesses que les Manufactures et la perfection des Arts du luxe attirent dans un Etat, n'y sont que passageres, et n'augmentent pas la félicité des Particuliers. Il n'en est pas de même des richesses qu'attire le commerce des marchandises qu'on appelle de premiere nécessité. Ce commerce suppose une excellente culture des terres, une subdivision de ces mêmes terres en une infinité de petits domaines, et, par conséquent, un partage bien moins inégal des richesses. Je sais bien que le commerce des denrées doit, après un certain temps, occasionner aussi une très-grande disproportion entre les fortunes des Citoyens, et amener le luxe à sa suite; mais peut-être n'est-il pas impossible d'arrêter, dans ce cas, les progrès du luxe. Ce qu'on peut du moins assurer, c'est que la réunion des richesses en un plus petit nombre de mains se fait alors bien plus lentement, et parce que les propri

sette d'argent se fait sentir dans un Etat accoutumé au luxe , la Nation tombe dans le mépris.

taires sont à la fois cultivateurs et négociants , et parce que le nombre des propriétaires étant plus grand et celui des journaliers plus petit , ceux-ci devenus plus rares , sont , comme je l'ai dit dans une note précédente , en état de donner la loi , de taxer leurs journées , et d'exiger une paye suffisante pour subsister honnêtement eux et leur famille. C'est ainsi que chacun a part aux richesses que procure aux Etats le commerce des denrées. J'ajouterai de plus que ce commerce n'est pas sujet aux mêmes révolutions que le commerce des Manufactures de luxe : un Art , une Manufacture passe aisément d'un Pays dans un autre ; mais quel temps ne faut-il pas pour vaincre l'ignorance et la paresse des Paysans , et les engager à s'adonner à la culture d'une nouvelle denrée ? pour naturaliser cette nouvelle denrée dans un pays , il faut un soin et une dépense qui doit presque toujours laisser , à cet égard , l'avantage du commerce au pays où cette denrée croît naturellement , et dans lequel elle est depuis long-temps cultivée.

Il est cependant un cas , peut-être imaginaire ,

M v

Pour s'y soustraire ; il faudroit se rapprocher d'une vie simple ; et les mœurs,

où l'établissement des Manufactures et le commerce des Arts de luxe pourroit être regardé comme très-utile. Ce seroit lorsque l'étendue et la fertilité d'un Pays ne seroient pas proportionnées au nombre de ses habitans, c'est-à-dire, lorsqu'un Etat ne pourroit nourrir tous ses Citoyens. Alors une Nation qui ne sera point à portée de peupler un Pays, tel que l'Amérique, n'a que deux partis à prendre ; l'un, d'envoyer des Colonies ravager les Contrées voisines, et s'établir, comme certains Peuples, à main armée, dans des Pays assez fertiles pour les nourrir ; l'autre, d'établir des Manufactures, de forcer les Nations voisines d'y lever des marchandises, et de lui apporter en échange les denrées nécessaires à la subsistance d'un certain nombre d'habitans. Entre ces deux partis, le dernier est, sans contredit, le plus humain : quel que soit le sort des armes, victorieuse ou vaincue, toute Colonie qui entre, à main armée, dans un Pays, y répand certainement plus de désolation et de maux que n'en peut occasionner la levée d'une espece de tribut, moins exigé par la force que par l'humanité.

ainsi que les loix , s'y opposent. Aussi l'époque du plus grand luxe d'une Nation est-elle ordinairement l'époque la plus prochaine de sa chute et de son avilissement. La félicité et la puissance apparente que le luxe communique, durant quelques instants , aux Nations , est comparable à ces fièvres violentes qui prêtent dans le transport , une force incroyable au malade qu'elles dévorent , et qui semblent ne multiplier les forces d'un homme que pour le priver au déclin de l'accès , et de ces mêmes forces et de la vie.

Pour se convaincre de cette vérité , diront encore les mêmes Philosophes , cherchons ce qui doit rendre une Nation réellement respectable à ses voisins : c'est , sans contredit , le nombre , la vigueur de ses Citoyens , leur attachement pour la Patrie , et enfin leur courage et leur vertu.

Quant au nombre des Citoyens , on

sait que les pays de luxe ne sont pas les plus peuplés ; que dans la même étendue de terrain , la Suisse peut compter plus d'habitans que l'Espagne , la France , et même l'Angleterre.

La consommation d'hommes , qu'occasionne nécessairement un grand commerce , (e) n'est pas en ce Pays l'unique

(e) Cette consommation d'hommes est cependant si grande , qu'on ne peut , sans frémir , considérer celle que suppose notre commerce d'Amérique. L'humanité , qui commande l'amour de tous les hommes , veut que , dans la traite des Nègres , je mette également au rang des malheurs , et la mort de mes compatriotes et celle de tant d'Africains , qu'anime au combat l'espoir de faire des prisonniers et le desir de les changer contre nos marchandises. Si l'on suppose le nombre d'hommes qui périt , tant par les guerres que dans la traversée d'Afrique en Amérique , qu'on y ajoute celui des Nègres , qui , arrivés à leur destination , deviennent la victime des caprices , de la cupidité et du pouvoir arbitraire d'un mal-

cause de la dépopulation : le luxe en crée mille autres , puisqu'il attire les richesses dans les Capitales , laisse les campagnes dans la disette , favorise le pouvoir arbitraire , et par conséquent , l'augmentation des subsides , et qu'il donne enfin aux Nations opulentes la

tre ; et qu'on joigne à ce nombre celui des Citoyens qui périssent par le feu , le naufrage ou le scorbut ; qu'enfin on y ajoute celui des matelots qui meurent pendant leur séjour à Saint-Domingue , ou par les maladies affectées à la température particulière de ce climat , ou par les suites d'un libertinage toujours si dangereux en ce pays , on conviendra qu'il n'arrive point de barrique de sucre en Europe qui ne soit teinte de sang humain. Or , quel homme , à la vue des malheurs qu'occasionnent la culture et l'exportation de cette denrée , refuseroit de s'en priver , et ne renonceroit pas à un plaisir acheté par les larmes et la mort de tant de malheureux ? Détournons nos regards d'un spectacle si funeste , et qui fait tant de honte et d'horreur à l'humanité.

facilité de contracter des dettes, (f) dont elles ne peuvent ensuite s'acquitter sans surcharger les Peuples d'impôts onéreux. Or, ces différentes causes de dépopulation, en plongeant tout un pays dans la misère, y doivent nécessairement affoiblir la constitution des corps. Le Peuple adonné au luxe, n'est jamais un Peuple robuste : de ses Citoyens, les uns sont énervés par la mollesse, les autres exténués par le besoin.

Si les Peuples sauvages ou pauvres, comme le remarque le Chevalier Folard, ont à cet égard, une grande supériorité sur les Peuples livrés au luxe, c'est que le laboureur est chez les Nations pauvres, souvent plus riche que chez les nations opulentes ; c'est qu'un paysan

(f) La Hollande, l'Angleterre, la France sont chargées de dettes, et la Suisse ne doit rien. ●

Suisse est plus à son aise qu'un paysan François (g).

Pour former des corps robustes , il faut une nourriture simple , mais saine et assez abondante ; un exercice qui , sans être excessif , soit fort ; une grande habitude à supporter les intempéries des saisons ; habitude que contractent les paysans , qui , par cette raison , sont infiniment plus propres à soutenir les fatigues de la guerre que des manufacturiers , la plupart habitués à une vie sédentaire. C'est aussi chez les Nations pauvres que se forment ces armées infatigables qui changent le destin des Empires.

Quels remparts opposeroit à ces Nations un pays livré au luxe et à la mollesse ? Il ne peut leur en imposer ni

(g) Il ne suffit pas , dit Grotius , que le Peuple soit pourvu des choses absolument nécessaires à sa conservation et à sa vie ; il faut encore qu'il l'ait agréable.

par le nombre , ni par la force de ses habitants. L'attachement pour la Patrie , dira - t - on , peut suppléer au nombre et à la force des Citoyens. Mais qui produiroit en ces Pays cet amour vertueux de la Patrie ? L'ordre des Pay-
sans , qui compose à lui seul les deux tiers de chaque Nation , y est malheureux : celui des Artisans n'y possède rien ; transplanté de son village dans une manufacture ou une boutique , de cette boutique dans une autre , l'Artisan est familiarisé avec l'idée du déplacement ; il ne peut contracter d'attachement pour aucun lieu ; assuré presque partout de sa subsistance , il doit se regarder non comme le Citoyen d'un Pays , mais comme un habitant du monde.

Un pareil Peuple ne peut donc se distinguer long-temps par son courage ; parce que , dans un Peuple , le courage est ordinairement , ou l'effet de la vigueur du corps , de cette confiance aveugle en ses

forces qui cache aux hommes la moitié du péril auquel ils s'exposent , ou l'effet d'un violent amour pour la Patrie qui leur fait dédaigner les dangers : or le luxe tarit , à la longue , ces deux sources de courage (*h*). Peut - être la cupidité en ouvrirait-elle une troisième , si nous vivions encore dans ces siècles barbares ,

(*h*) En conséquence , l'on a toujours regardé l'esprit militaire comme incompatible avec l'esprit de commerce : ce n'est pas qu'on ne puisse du moins les concilier jusqu'à un certain point ; mais c'est qu'en politique ce problème est un des plus difficiles à résoudre. Ceux qui , jusqu'à présent , ont écrit sur le commerce , l'ont traité comme une question isolée ; ils n'ont pas assez fortement senti que tout a ses reflets ; qu'en fait de gouvernement , il n'est point proprement de question isolée ; qu'en ce genre , le mérite d'un Auteur consiste à lier ensemble toutes les parties de l'administration , et qu'en fin un Etat est une machine mue par différents ressorts , dont il faut augmenter ou diminuer la force , proportionnellement au jeu de ces ressorts entre eux , et à l'effet qu'on veut produire.

où l'on réduisoit les peuples en servitude ,
 et l'on abandonnoit les villes au pillage.
 Le soldat n'étant plus maintenant excité
 par ce motif , il ne peut l'être , que par ce
 qu'on appelle l'honneur ; or le desir de
 l'honneur s'attédie chez un peuple , lors-
 que l'amour des richesses s'y allume (i).
 En vain diroit-on que les Nations riches
 gagnent du moins en bonheur et en plai-
 sirs , ce qu'elles perdent en vertu et en
 courage : un Spartiate (k) n'étoit pas

(i) Il est inutile d'avertir que le luxe est,
 à cet égard, plus dangereux pour une Nation
 située en terre ferme que pour des insulaires ;
 leurs remparts sont leurs vaisseaux, et leurs
 soldats les matelots.

(k) Un jour qu'on faisoit devant Alcibiade
 l'éloge de la valeur des Spartiates : *De quoi
 s'étonne-t-on*, disoit-il ? *à la vie malheureuse
 qu'ils menent, ils ne doivent avoir rien de si
 pressé que de mourir !* Cette plaisanterie étoit
 celle d'un jeune homme nourri dans le luxe :
 Alcibiade se trompoit, et Lacédémone n'en-

moins heureux qu'un Perse ; les premiers Romains , dont le courage étoit récompensé par le don de quelques denrées , n'auroient point envié le sort de Crassus.

Caius Duillius , qui , par ordre du Sénat , étoit tous les soirs reconduit à sa maison à la clarté des flambeaux et au son des flûtes , n'étoit pas moins sensible à ce concert grossier que nous le sommes à la plus brillante sonate. Mais en accordant que les Nations opulentes se procurent quelques commodités inconnues aux Peuples pauvres , qui jouira de ces commodités ? un petit nombre d'hommes privilégiés et riches , qui , se prenant pour la Nation entière , concluent de leur aisance particulière ,

voit pas le bonheur d'Athènes. C'est ce qui faisoit dire à un ancien , qu'il étoit plus doux de vivre , comme les Spartiates , à l'ombre des bonnes loix , qu'à l'ombre des bocages , comme les Sybarites.

que le paysan est heureux. Mais quand même ces commodités seroient réparties entre un plus grand nombre de Citoyens , de quel prix est cet avantage comparé à ceux que procure à des Peuples pauvres une ame forte , courageuse et ennemie de l'esclavage ? Les Nations chez qui le luxe s'introduit , sont tôt ou tard victimes du despotisme ; elles présentent des mains foibles et débiles aux fers dont la tyrannie veut les charger. Comment s'y soustraire ? Dans ces Nations , les uns vivent dans la mollesse , et la mollesse ne pense ni ne prévoit : les autres languissent dans la misere ; et le besoin pressant , entièrement occupé à se satisfaire , n'éleve point ses regards jusqu'à la liberté. Dans la forme despotique , les richesses de ces Nations sont à leurs maîtres ; dans la forme républicaine , elles appartiennent aux gens puissans , comme aux Peuples courageux qui les avoisinent.

« Apportez - nous vos trésors , au-
» roient pu dire les Romains aux Car-
» thaginois ; ils nous appartiennent :
» Rome et Carthage ont toutes deux
» voulu s'enrichir : mais elles ont pris
» des routes différentes pour arriver à
» ce but. Tandis que vous encouragez
» l'industrie de vos Citoyens , que vous
» établissiez des manufactures , que vous
» couvriez la mer de vos vaisseaux , que
» vous alliez reconnoître les côtes in-
» habitées , et que vous attiriez chez vous
» tout l'or des Espagnes et de l'Afrique ,
» nous , plus prudents , nous endurcis-
» sions nos soldats aux fatigues de la
» guerre ; nous élevions leur courage ;
» nous savions que l'industriex ne tra-
» vailloit que pour le brave. Le temps
» de jouir est arrivé ; rendez-nous des
» biens que vous êtes dans l'impuissance
» de défendre. » Si les Romains n'ont
pas tenu ce langage , du moins leur
conduite prouve-t-elle qu'ils étoient af-

fectés des sentiments que ce discours suppose. Comment la pauvreté de Rome n'eût-elle pas commandé à la richesse de Carthage, et conservé, à cet égard, l'avantage que presque toutes les Nations pauvres ont eu sur les Nations opulentes? N'a-t-on pas vu la frugale Lacédémone triompher de la riche et commerçante Athenes, les Romains fouler aux pieds les sceptres d'or de l'Asie? N'a-t-on pas vu l'Egypte, la Phénicie, Tyr, Sidon, Rhodes, Genes, Venise, subjuguées, ou du moins humiliées par des Peuples qu'elles appelloient barbares? Et qui sait si on ne verra pas un jour la riche Hollande, moins heureuse au-dedans que la Suisse, opposer à ses ennemis une résistance moins opiniâtre? Voilà sous quel point de vue le luxe se présente aux Philosophes, qui l'ont regardé comme funeste aux Nations.

La conclusion de ce que je viens de dire, c'est que les hommes, en voyant

bien ce qu'ils voyent, en tirant des conséquences très-justes de leurs principes, arrivent cependant à des résultats souvent contradictoires ; parce qu'ils n'ont pas dans la mémoire tous les objets de la comparaison desquels doit résulter la vérité qu'ils cherchent.

Il est, je pense, inutile de dire qu'en présentant la question du luxe sous deux aspects différens, je ne prétends point décider si le luxe est réellement nuisible ou utile aux Etats : il faudroit, pour résoudre exactement ce problème moral, entrer dans des détails étrangers à l'objet que je me propose ; j'ai seulement voulu prouver, par cet exemple, que, dans les questions compliquées et sur lesquelles on juge sans passions, on ne se trompe jamais que par ignorance, c'est-à-dire, en imaginant que le côté qu'on voit dans un objet, est tout ce qu'il y a à voir dans ce même objet.

CHAPITRE IV.

De l'abus des mots.

UNE autre cause d'erreur , et qui tient pareillement à l'ignorance , c'est l'abus des mots, et les idées peu nettes qu'on y attache. M. Locke a si heureusement traité ce sujet, que je ne m'en permets l'examen que pour épargner la peine des recherches aux Lecteurs, qui tous n'ont pas l'Ouvrage de ce Philosophe également présent à l'esprit.

Descartes avoit déjà dit, avant Locke, que les Péripatéticiens, retranchés derrière l'obscurité des mots, étoient assez semblables à des aveugles, qui, pour rendre le combat égal, attireroient un homme clairvoyant dans une caverne obscure : que cet homme, ajoutoit-il, sache donner du jour à la caverne, qu'il force

force les Péripatéticiens d'attacher des idées nettes aux mots dont ils se servent, son triomphe est assuré. D'après Descartes et Locke, je vais donc prouver qu'en métaphysique et en morale, l'abus des mots et l'ignorance de leur vraie signification est, si j'ose le dire, un labyrinthe où les plus grands génies se sont quelquefois égarés. Je prendrai pour exemples quelques-uns de ces mots qui ont excité les disputes les plus longues et les plus vives entre les Philosophes : tels sont, en métaphysique, les mots de *matiere*, d'*espace* et d'*infini*.

L'on a de tout temps et tour-à-tour soutenu que la matiere sentoit ou ne sentoit pas, et l'on a sur ce sujet disputé très-longuement et très-vaguement. L'on s'est avisé très-tard de se demander sur quoi l'on disputoit, et d'attacher une idée précise à ce mot de *matiere*. Si d'abord l'on eût fixé la signification, on eût reconnu que les hommes étoient, si j'ose

le dire, les créateurs de la matière; que la matière n'étoit pas un être, qu'il n'y avoit dans la nature que des individus auxquels on avoit donné le nom de corps, et qu'on ne pouvoit entendre par ce mot de matière que la collection des propriétés communes à tous les corps. La signification de ce mot ainsi déterminée, il ne s'agissoit plus que de savoir si l'étendue, la solidité, l'impénétrabilité étoient les seules propriétés communes à tous les corps; et si la découverte d'une force, telle, par exemple, que l'attraction, ne pouvoit pas faire soupçonner que les corps eussent encore quelques propriétés inconnues, telle que la faculté de sentir, qui, ne se manifestant que dans les corps organisés des animaux, pouvoit être cependant commune à tous les individus. La question réduite à ce point, on eût alors senti que, s'il est, à la rigueur, impossible de démontrer que tous les corps soient absolument insensibles, tout

homme qui n'est pas, sur ce sujet, éclairé par la révélation, ne peut décider la question qu'en calculant et comparant la probabilité de cette opinion avec la probabilité de l'opinion contraire.

Pour terminer cette dispute, il n'étoit donc point nécessaire de bâtir différents systèmes du monde, de se perdre dans la combinaison des possibilités; et de faire ces efforts prodigieux d'esprit qui n'ont abouti et n'ont dû réellement aboutir qu'à des erreurs plus ou moins ingénieuses. En effet, (qu'il me soit permis de le remarquer ici,) s'il faut tirer tout le parti possible de l'observation, il faut ne marcher qu'avec elle, s'arrêter au moment qu'elle nous abandonne, et avoir le courage d'ignorer ce qu'on ne peut encore savoir.

Instruits par les erreurs des grands hommes qui nous ont précédés, nous devons sentir que nos observations mul-

Nij

tipliées et rassemblées suffisent à peine pour former quelques-uns de ces systèmes partiels renfermés dans le système général ; que c'est des profondeurs de l'imagination qu'on a jusqu'à présent tiré celui de l'univers ; et que , si l'on n'a jamais que des nouvelles tronquées des pays éloignés de nous, les Philosophes n'ont pareillement que des nouvelles tronquées du système du monde. Avec beaucoup d'esprit et de combinaisons, ils ne débiteront jamais que des fables, jusqu'à ce que le temps et le hasard leur aient donné un fait général auquel tous les autres puissent se rapporter.

Ce que j'ai dit du mot de *matiere* , je le dis de celui d'*espace* ; la plupart des Philosophes en ont fait un être, et l'ignorance de la signification de ce mot a donné lieu à de longues disputes. (a)

(a) Voyez les disputes de Clarke et de Leibnitz.

Ils les auroient abrégées , s'ils avoient attaché une idée nette à ce mot : ils seroient alors convenus que l'espace , considéré abstractivement , est le pur néant ; que l'espace , considéré dans les corps , est ce qu'on appelle l'étendue ; que nous devons l'idée de vuide , qui compose en partie l'idée d'espace , à l'intervalle aperçu entre deux montagnes élevées ; intervalle qui , n'étant occupé que par l'air , c'est-à-dire , par un corps qui , d'une certaine distance , ne fait sur nous aucune impression sensible , a dû nous donner une idée du vuide , qui n'est autre chose que la possibilité de nous représenter des montagnes éloignées les unes des autres , sans que la distance qui les sépare soit remplie par aucun corps.

A l'égard de l'idée de l'*infini* , renfermée encore dans l'idée de l'*espace* , je dis que nous ne devons cette idée de l'*infini* qu'à la puissance qu'un homme placé dans une plaine a d'en reculer tou-

jours les limites, sans qu'on puisse, à cet égard, fixer le terme où son imagination doit s'arrêter : l'absence de bornes est donc, en quelque genre que ce soit, la seule idée que nous puissions avoir de l'infini. Si les Philosophes, avant que d'établir aucune opinion sur ce sujet, avoient déterminé la signification de ce mot d'*infini*, je crois que, forcés d'adopter la définition ci-dessus, ils n'auroient pas perdu leur temps à des disputes frivoles. C'est à la fausse Philosophie des siècles précédens qu'on doit principalement attribuer l'ignorance grossière où nous sommes de la vraie signification des mots : cette Philosophie consistoit presque entièrement dans l'art d'en abuser. Cet art, qui faisoit toute la science des Scholastiques, confondoit toutes les idées ; et l'obscurité qu'il jetoit sur toutes les expressions, se répandoit généralement sur toutes les sciences, et principalement sur la morale.

Lorsque le célèbre M. de la Rochefoucault dit que l'amour-propre est le principe de toutes nos actions, combien l'ignorance de la vraie signification de ce mot *amour-propre* ne souleva-t-elle pas de gens contre cet illustre Auteur ? On prit l'amour-propre pour orgueil et vanité, et l'on s'imagina, en conséquence, que M. de la Rochefoucault plaçoit dans le vice la source de toutes les vertus. Il étoit cependant facile d'appercevoir que l'amour-propre ou l'amour de soi, n'étoit autre chose qu'un sentiment gravé en nous par la nature ; que ce sentiment se transformoit dans chaque homme en vice ou en vertu, selon les goûts et les passions qui l'animoient ; et que l'amour-propre, différemment modifié, produisoit également l'orgueil et la modestie.

La connoissance de ces idées auroit préservé M. de la Rochefoucault du reproche tant répété, qu'il voyoit l'humanité trop en noir ; il l'a connue telle

qu'elle est. Je conviens que la vue nette de l'indifférence de presque tous les hommes à notre égard, est un spectacle affligeant pour notre vanité ; mais enfin il faut prendre les hommes comme ils sont : s'irriter contre les effets de leur amour-propre, c'est se plaindre des giboulées du Printemps, des ardeurs de l'Été, des pluies de l'Automne, et des glaces de l'Hiver.

Pour aimer les hommes, il faut en attendre peu : pour voir leurs défauts sans aigreur, il faut s'accoutumer à les leur pardonner, sentir que l'intelligence est une justice que la foible humanité est en droit d'exiger de la sagesse. Or, rien de plus propre à nous porter à l'indulgence, à fermer nos cœurs à la haine, à les ouvrir aux principes d'une morale humaine et douce, que la connoissance profonde du cœur humain, telle que l'avoit M. de la Rochefoucault : aussi les hommes les plus éclairés ont-ils presque

toujours été les plus indulgens. Que de maximes d'humanité répandues dans leurs ouvrages ! *Vivez*, disoit Platon, *avec vos inférieurs et vos domestiques comme avec des amis malheureux.* « Entendrai-je toujours, disoit un Philosophe Indien, les riches s'écrier : Seigneur, frappe qui conque nous dérobe la moindre parcelle de nos biens ; tandis que d'une voix plaintive et les mains étendues vers le ciel, le pauvre dit : Seigneur, fais-moi part des biens que tu prodigues au riche ; et si de plus infortunés m'en enlèvent une partie, je n'implorerai pas ta vengeance, et je considérerai ces larcins de l'œil dont on voit, au temps des semailles, les colombes se répartir dans les champs pour y chercher leur nourriture. »

Au reste, si le mot d'amour-propre, mal entendu, a soulevé tant de petits esprits contre M. de la Rochefoucault, quelles disputes, plus sérieuses encore,

N v

n'a point occasionné le mot de *liberté* ? disputes qu'on eût facilement terminées, si tous les hommes, aussi amis de la vérité que le P. Mallebranche, fussent convenus, comme cet habile Théologien, dans sa *Prémotion physique*, que *la liberté étoit un mystère*. Lorsqu'on me pousse sur cette question, disoit-il, je suis forcé de m'arrêter tout court. Ce n'est pas qu'on ne puisse se former une idée nette du mot de *liberté*, pris dans une signification commune. L'homme libre est l'homme qui n'est ni chargé de fers, ni détenu dans les prisons, ni intimidé comme l'esclave par la crainte des châtimens; en ce sens, la liberté de l'homme consiste dans l'exercice libre de sa puissance; je dis de sa puissance, parce qu'il seroit ridicule de prendre pour une *non-liberté*, l'impuissance où nous sommes de percer la nue comme l'aigle, de vivre sous les eaux comme la baleine,

et de nous faire Roi, Pape, ou Empereur.

On a donc une idée nette de ce mot de *liberté*, pris dans une signification commune. Il n'en est pas ainsi lorsqu'on applique ce mot de *liberté* à la volonté. Que seroit-ce alors que la liberté? on ne pouvoit entendre, par ce mot, que le pouvoir libre de vouloir ou de ne pas vouloir une chose; mais ce pouvoir supposeroit qu'il peut y avoir des volontés sans motifs, et par conséquent, des effets sans causes. Il faudroit donc que nous puissions également nous vouloir du bien et du mal, supposition absolument impossible. En effet, si le desir du plaisir est le principe de toutes nos pensées et de toutes nos actions, si tous les hommes tendent continuellement vers leur bonheur réel ou apparent, toutes nos volontés ne sont donc que l'effet de cette tendance. En ce sens, on ne peut donc attacher aucune idée nette à ce mot de

liberté. Mais, dira-t-on, si l'on est nécessité à poursuivre le bonheur par-tout où on l'apperçoit, du moins sommes-nous libres sur le choix des moyens que nous employons pour nous rendre heureux? (b) Oui, répondrai-je: mais *libre* n'est alors qu'un synonyme d'*éclairé*, et l'on ne fait que confondre ces deux no-

(b) Il est encore des gens qui regardent la suspension d'esprit comme une preuve de la liberté; il ne s'apperçoivent pas que la suspension est aussi nécessaire que la précipitation dans les jugements: lorsque, faute d'examen, l'on s'est exposé à quelque malheur, instruits par l'infortune, l'amour de soi doit nous nécessiter à la suspension.

On se trompe pareillement sur le mot *délibération*: nous croyons délibérer lorsque nous avons, par exemple, à choisir entre deux plaisirs à-peu-près égaux et presque en équilibre; cependant, l'on ne fait alors que prendre pour délibération la lenteur avec laquelle entre deux poids, à-peu-près égaux, le plus pesant emporte un des bassins de la balance.

tions : selon qu'un homme saura plus ou moins de procédure et de jurisprudence, qu'il sera conduit dans ses affaires par un Avocat plus ou moins habile, il prendra un parti meilleur ou moins bon ; mais quelque parti qu'il prenne, le desir de son bonheur lui fera toujours choisir le parti qui lui paroîtra le plus convenable à ses intérêts, ses goûts, ses passions, et enfin à ce qu'il regarde comme son bonheur.

Comment pourroit-on philosophiquement expliquer le problème de la liberté ? Si, comme M. Locke l'a prouvé, nous sommes disciples des amis, des parents, des lectures, et enfin de tous les objets qui nous environnent, il faut que toutes nos pensées et nos volontés soient des effets immédiats, ou des suites nécessaires des impressions que nous avons reçues.

On ne peut donc se former aucune idée de ce mot de *liberté*, appliqué à

la volonté (c) ; il faut là considérer comme un mystère , s'écrier avec saint Paul : *O altitudo !* convenir que la Théologie seule peut discourir sur une pareille

(c) « La liberté, disoient les Stoïciens, est » une chimere. Faute de connoître les motifs, » de rassembler les circonstances qui nous dé- » terminent à agir d'une certaine maniere, nous » nous croyons libres. Peut-on penser que l'hom- » me ait véritablement le pouvoir de se déter- » miner ? Ne sont-ce pas plutôt les objets exté- » rieurs combinés de mille façons différentes, » qui le poussent et le déterminent ? Sa vo- » lonté est-elle une faculté vague et indépen- » dante, qui agisse sans choix et par caprice ? » Elle agit, soit en conséquence d'un juge- » ment, d'un acte de l'entendement, qui lui » représente que telle chose est plus avanta- » geuse à ses intérêts que toute autre ; soit qu'in- » dépendamment de cet acte, les circonstances » où un homme se trouve l'inclinent, la for- » cent à se tourner d'un certain côté ; et il se » flatte alors qu'il s'y est tourné librement, » quoiqu'il n'ait pas pu vouloir se tourner » d'un autre. » *Histoire critique de la Philosophie.*

matiere , et qu'un Traité philosophique de la liberté ne seroit qu'un traité des effets sans causes.

On voit quel germe éternel de disputes et de calamités renferme souvent l'ignorance de la vraie signification des mots, sans parler du sang versé par les haines et les disputes théologiques , disputes presque toutes fondées sur un abus de mots , quels autres malheurs encore cette ignorance n'a-t-elle point produits , et dans quelles erreurs n'a-t-elle point jetté les Nations ?

Ces erreurs sont plus multipliées qu'on ne pense. On sait ce conte d'un Suisse : on lui avoit consigné une porte des Thuilleries, avec défense d'y laisser entrer personne. Un Bourgeois s'y présente : *On n'entre point*, lui dit le Suisse. *Aussi*, répond le Bourgeois, *je ne veux point entrer, mais sortir seulement du Pont-Royal... Ah ! s'il s'agit de sortir, re-*

prend le Suisse, *Monsieur vous pouvez passer.* (d) Qui le croiroit? ce conte

(d) Lorsqu'on voit un Chancelier avec sa simarre, sa large perruque et son air composé, s'il n'est point, dit Montaigne, de tableau plus plaisant à se faire que de se peindre ce même Chancelier consommant l'œuvre du mariage, peut-être n'est-on pas moins tenté de rire, lorsqu'on voit l'air soucieux et la gravité importante avec laquelle certains Visirs s'asseient au Divan pour opiner et conclure comme le Suisse: *Ah! s'il s'agit de sortir, Monsieur, vous pouvez passer.* Les applications de ce mot sont si faciles et si fréquentes, qu'on peut s'en fier, à cet égard, à la sagacité des Lecteurs, et les assurer qu'ils trouveront par-tout des sentinelles Suisses.

Je ne puis m'empêcher de rapporter encore à ce sujet un fait assez plaisant: c'est la réponse d'un Anglois à un Ministre d'Etat. Rien de plus ridicule, disoit le Ministre aux Courtisans, que la maniere dont se tient le Conseil chez quelques Nations Negres. Représentez-vous une Chambre d'assemblée où sont placées une douzaine de grandes cruches ou jarres à moitié pleines d'eau; c'est-là que nuds et d'un

est l'histoire du Peuple Romain. César se présente dans la place publique, il veut s'y faire couronner; et les Romains, faute d'attacher des idées précises au mot de Royauté, lui accordent, sous le nom d'*Imperator*, la puissance qu'il lui refusent sous le nom de *Rex*.

Ce que je dis des Romains, peut généralement s'appliquer à tous les Divans et à tous les conseils des Princes. Parmi les Peuples, comme parmi les Souverains, il n'en est aucun que l'abus des mots n'ait précipité dans quelque

pas grave, se rendent une douzaine de Conseillers d'Etat: arrivés dans cette Chambre, chacun saute dans sa cruche, s'y enfonce jusqu'au cou; et c'est dans cette posture qu'on opine et qu'on délibère sur les affaires d'Etat. Mais vous ne riez pas? dit le Ministre au Seigneur le plus près de lui. C'est, répondit-il, que je vois tous les jours quelque chose de plus plaisant encore. Quoi donc? reprit le Ministre: *C'est un Pays où les Cruches seules tiennent conseil.*

erreur grossiere. Pour échapper à ce piège, il faudroit, suivant le conseil de Leibnitz, composer une langue philosophique, dans laquelle on détermineroit la signification précise de chaque mot. Les hommes alors pourroient s'entendre, se transmettre exactement leurs idées; les disputes, qu'éternise l'abus des mots, se termineroient; et les hommes, dans toutes les sciences, seroient bientôt forcés d'adopter les mêmes principes.

Mais l'exécution d'un projet si utile et si desirable est peut-être impossible. Ce n'est point aux Philosophes, c'est au besoin qu'on doit l'invention des langues; et le besoin, en ce genre, n'est pas difficile à satisfaire. En conséquence, on a d'abord attaché quelques fausses idées à certains mots; ensuite on a combiné, comparé ces idées et ces mots entre eux; chaque nouvelle combinaison a produit une nouvelle erreur; ces erreurs se sont multipliées, et en se multipliant, se sont

tellement compliquées , qu'il seroit maintenant impossible , sans une peine et un travail infini , d'en suivre et d'en découvrir la source. Il en est des langues comme d'un calcul algébrique : il s'y glisse d'abord quelques erreurs , ces erreurs ne sont pas apperçues ; on calcule d'après ces premiers calculs ; de proposition en proposition , l'on arrive à des conséquences entièrement ridicules. On en sent l'absurdité ; mais comment retrouver l'endroit où s'est glissée la première erreur ? pour cet effet , il faudroit refaire. et révérifier un grand nombre de calculs : malheureusement il est peu de gens qui puissent l'entreprendre , encore moins qui le veuillent , sur-tout lorsque l'intérêt des hommes puissants s'oppose à cette vérification.

J'ai montré les vraies causes de nos faux jugemens ; j'ai fait voir que toutes les erreurs de l'esprit ont leur source ou dans les passions ou dans l'ignorance ,

soit de certains faits , soit de la vraie signification de certains mots. L'erreur n'est donc pas essentiellement attachée à la nature de l'esprit humain ; nos faux jugemens sont dont l'effet de causes accidentelles , qui ne supposent point en nous une faculté de juger distincte de la faculté de sentir ; l'erreur n'est donc qu'un accident ; d'où il suit que tous les hommes ont essentiellement l'esprit juste.

Ces principes une fois admis , rien ne m'empêche maintenant d'avancer que *juger* , comme je l'ai déjà prouvé , n'est proprement que *sentir*.

La conclusion générale de ce Discours , c'est que l'esprit peut être considéré comme la faculté productrice de nos pensées ; et l'esprit , en ce sens , n'est que sensibilité et mémoire : ou l'esprit peut être regardé comme un effet de ces mêmes facultés ; et dans cette seconde

signification, l'esprit n'est qu'un assemblage de pensées, et peut se subdiviser dans chaque homme en autant de parties que cet homme a d'idées.

Voilà les deux aspects sous lesquels se présente l'esprit considéré en lui-même : examinons maintenant ce que c'est que l'esprit par rapport à la société.

*Fin du premier Discours et du Tome
premier.*

TABLE SOMMAIRE
DU TOME PREMIER.

ÉLOGE de M. Helvetius.	page 1
Essai sur la Vie et les Ouvrages de M. Helvetius.	59
Préface de l'Auteur.	217

DISCOURS I.
DE L'ESPRIT EN LUI-MÊME.

L'OBJET de ce Discours est de prouver que la *sensibilité physique* et la *mémoire* sont les causes productrices de toutes nos *idées* ; et que tous nos *faux jugements* sont l'effet , ou de nos *passions* , ou de notre *ignorance*.

CHAPITRE PREMIER.	page 227
Exposition des principes.	